



UNIL | Université de Lausanne

UNIVERSITÉ DE LAUSANNE
FACULTÉ DES SCIENCES SOCIALES
ET POLITIQUES
INSTITUT DES SCIENCES SOCIALES

SEMESTRE D'HIVER 2015

RENDRE AUSSI BIEN VISIBLE QUE SENSIBLE

UNE ANALYSE DE LA COMMUNICATION DU MOUVEMENT ANTISPÉCISTE EN SUISSE ROMANDE



(Photo : Emmanuel Leboeuf)

Mémoire de :

Master en Sciences Sociales

Orientation en Sociologie de la Communication et de la Culture

Présenté par : Romaine Florey

Directeur : Olivier Voirol

Expert : Philippe Gonzalez

Je tiens à exprimer mes sincères remerciements et toute ma gratitude à mon directeur de mémoire, Monsieur le Professeur Olivier Voirol, pour le soutien qu'il m'a apporté ainsi que pour ses conseils des plus avisés.

Je souhaite également exprimer ma reconnaissance à Monsieur le Professeur Philippe Gonzalez, qui a bien cordialement accepté d'être mon expert.

Un tout grand merci à mes amis qui ont su m'encourager, pour leur humour et aussi leur gentillesse. J'ai surtout ici une pensée pour Sindi, ma « collègue de mémoire », avec qui j'ai partagé d'innombrables heures de travail souvent ponctuées de fous rires, mais également de craintes et de doutes.

Je souhaite aussi témoigner toute ma gratitude à mes parents et à ma soeur Tania, pour leur soutien bienveillant, leur confiance et pour l'affection qu'ils m'ont toujours portée.

Enfin, un merci tout particulier à Olivier Fardel, sans qui tout ceci aurait été, à n'en pas douter, à la fois beaucoup plus rude et moins enthousiasmant

TABLES DES MATIÈRES

I. INTRODUCTION.....	7
II. CADRE THÉORIQUE.....	15
2.1. L'émergence du débat contemporain sur la question animale.....	15
2.1.1. La création d'une notion clé : le spécisme.....	17
2.2. Influences théoriques du mouvement antispéciste.....	19
2.2.1. L'utilitarisme de Peter Singer.....	19
2.2.2. La théorie des droits de Tom Regan.....	22
2.2.3. ... et de Gary Francione.....	23
2.3. Le mouvement antispéciste en Suisse romande.....	24
2.3.1. De LausAnimaliste.....	26
2.3.2. ... à l'association Pour l'Égalité Animale (PEA).....	30
III. MÉTHODOLOGIE.....	34
3.1. Un matériel privilégié : les tracts.....	34
3.1.1. Sélection et composition du matériel d'analyse.....	35
3.1.2. Méthode d'analyse.....	36
3.2. L'enquête par entretien à usage complémentaire.....	38
3.2.1. Corpus d'analyse.....	39
3.2.2. Élaboration du guide d'entretien.....	40
3.2.3. Déroulement et type d'entretien.....	42
IV. RENDRE VISIBLE.....	44
4.1. Une construction sociale de la réalité.....	44
4.2. L'animal en tant qu'être sensible, donc souffrant.....	47
4.2.1. L'animal : un « individu » sensible.....	51
4.2.2. « Souffrir comme une bête ! ».....	58
V. RENDRE SENSIBLE.....	68
5.1. La place des émotions dans le mouvement antispéciste.....	68
5.2. L'importance des émotions dans les processus de mobilisation.....	70
5.3. Différents registres iconographiques.....	72
5.3.1. Le registre émotionnel du dévoilement.....	75
5.3.2. Le registre émotionnel de l'attendrissement.....	82
5.3.3. Le registre émotionnel démodé.....	85
5.4. Des usages stratégiques en fonction des publics cible ?.....	91
VI. DIFFICULTÉS RENCONTRÉES ET LIMITES DE LA RECHERCHE.....	94
6.1. Difficultés rencontrées.....	94
6.2. Limites de la recherche.....	96
VII. CONCLUSION.....	98
VIII. BIBLIOGRAPHIE.....	101
IX. ANNEXES.....	107

I. INTRODUCTION

« Antiquoiii !?! »... Durant ces derniers mois, je me suis très souvent – voir systématiquement – retrouvée face à ce type d'interrogation lorsque l'on me questionnait sur le thème de mon travail de mémoire et que je répondais : « le mouvement antispéciste ». Un terrain inconnu pour une grande majorité de la population donc... Il faut bien avouer que la découverte de ce mouvement est assez récente pour moi aussi. D'ailleurs, avant de définir ce qu'est l'antispécisme, je pense qu'il est préférable d'expliquer ce qui m'a amené à m'intéresser de plus près à ce mouvement, alors qu'il y a quelques mois encore, je ne le connaissais même pas.

Faisant mon Master en sociologie de la communication et de la culture, je voulais initialement orienter mon travail sur la communication des associations de protection des animaux. Car, même si j'avoue être peu engagée dans ces organismes – je fais du bénévolat dans un refuge et je cotise annuellement à certaines associations, mais ça s'arrête là – j'ai néanmoins toujours été particulièrement sensible à la cause animale. Je voulais donc profiter de mon travail pour approfondir mes connaissances dans ce domaine. Un jour, en faisant des recherches internet sur le sujet, je suis tombée par hasard sur une image montrant un porcelet et un chat face à face avec pour interrogations : « Quel est celui que vous choyez et quel est celui que vous mangez ? » et « Pourquoi ? ». En tant que bonne « carnivore » qui se respecte, je ne m'étais jamais posée la question du « pourquoi », tant ces pratiques me semblaient être naturelles et évidentes : les choses sont ainsi faites, il y a des animaux que l'on mange et d'autres que l'on aime. Cette distinction est d'autant plus facile à faire que les animaux de rente¹ sont actuellement tellement invisibilisés et chosifiés au travers de leur exploitation que nous ne les connaissons au final pas, voir

¹ Définition Larousse : Cf. Animaux d'élevage. Animaux détenus, engraisés ou élevés par les êtres humains, dégagant un revenu pour l'éleveur, et utilisés pour la production d'aliments (viande, laits, œufs, etc.) ou de tout autre produit d'origine animale (laine, fourrure, peaux, etc.)

très peu, si ce n'est présentés sous cellophane. « Loin des yeux, loin du cœur », ne dit-on pas ?

Dans nos sociétés occidentales, une telle différence de traitement entre deux espèces – si elle vient à être questionnée – se résume donc souvent dans l'opinion générale par des critères tels que le degré d'intelligence et/ou de sensibilité ou par d'autres représentations que l'on se fait de l'animal. Ainsi, un cochon, une poule, un bœuf, etc. sont généralement, dans l'imaginaire collectif, beaucoup moins intelligents/sensibles et dignes d'intérêt en comparaison à un chien ou un chat, ou autant d'autres animaux de compagnie que nous avons à l'inverse trop souvent tendance à anthropomorphiser. Comme le confirme Éric Baratay, nous entretenons une relation extrêmement duale, voir schizophrène, avec les animaux : « (...) les hommes naviguent sans cesse entre deux pôles opposés, humaniser ou chosifier l'animal, ce qui donne des conceptions variées : la bête est un homme, un presque humain, un vivant différent, une machine, etc.»².

Pourtant, en y réfléchissant un peu, il est vrai que cette différence de traitement est loin de faire sens. D'une part, nous savons que selon le lieu, la culture, l'époque ou la religion, une même espèce peut avoir un traitement diamétralement opposé. N'a-t-on pas, par exemple, construit des palaces pour chiens dans de nombreux pays³, alors que ces derniers sont actuellement toujours consommés – non sans cruauté⁴ – dans certaines parties du monde comme la Chine, le Vietnam ou encore la Corée ? Et même si de telles pratiques peuvent nous sembler barbares, il faut rappeler que la viande de chien a longtemps été consommée dans le monde entier (sauf par les musulmans et les hindous). Une première preuve, si il en faut, que cette distinction « animal à

2 BARATAY, É. (2003), *Et l'homme créa l'animal. Histoire d'une condition*, Odile Jacob, Paris, p. 137.

3 Au Québec, États-Unis, Japon, Brésil, Allemagne, Angleterre (...)

4 En effet, selon les croyances, la viande est meilleure si l'animal a souffert. L'animal est donc souvent torturé avant sa mise à mort.

aimer / animal à chosifier » est essentiellement fondée sur des critères, non pas objectifs et rationnels, mais idéologiques et culturels.

D'autre part, il faut relever que la qualité d'« être sensible » des animaux a été communément admise et reconnue par la loi pour tous les animaux, comme le confirme les traités d'Amsterdam (1997) et de Lisbonne (2007) pour l'Union européenne. En Suisse, depuis 2003, le statut juridique des animaux a ainsi évolué, passant de celui de « choses » à celui d'« êtres vivants » capables de souffrir et de ressentir. Et même si le débat sur leur niveau de conscience et d'intelligence est toujours ouvert, de plus en plus de recherches en biologie, neurobiologie, éthologie prouvent à quel point les animaux – qu'il s'agisse des animaux de compagnie, de rente ou sauvages – sont des êtres sensibles, capables de capacités cognitives longtemps considérées comme le propre de l'homme : la conscience, la culture, la morale, l'empathie, la raison, etc. Le cochon, par exemple – d'ailleurs souvent appelé « cousin de l'homme » – est un animal intelligent⁵ et sociable qui ressemble particulièrement à l'homme, que ce soit sur le plan sensitif, mais aussi physiologique et anatomique⁶. Il reste pourtant fortement déconsidéré et réduit à l'état de chair animale, sans que jamais nous ne nous posions la question du « pourquoi lui et pas un autre », ni – d'une manière plus générale et radicale – que nous interroguions notre rapport vis-à-vis des animaux et de leur exploitation.

C'est justement au travers de ces types de questionnements – favorisés, comme le souligne Jean-Baptiste Jeangène Vilmer⁷, par une contestation de plus en

5 Des études scientifiques ont prouvé que le cochon est capable de reconnaître son reflet, et a donc conscience de sa propre existence, tout comme certains grands singes (chimpanzé, orang-outan), les éléphants, les dauphins et les pies. Voir par exemple l'étude dirigée par le Professeur Donald Broom, de l'Université de Cambridge : BROOM, D.M., SENA, H. and MOYNIHAN, K.L. (2009), « Pigs learn what a mirror image represents and use it to obtain information. », *Animal Behavior*, 78, 1037-1041.

6 Son anatomie étant réputée comme étant la plus proche de la notre, le cochon est en ce sens un candidat idéal pour la médecine, qui place notamment en lui de grands espoirs pour les avancées sur la xénotransplantation (la greffe d'organes animaux sur l'homme).

7 JEANGÈNE VILMER, J.-B. (2011), « Les principaux courants en éthique animale », in ENGÉLIBERT J.-P. (dir.), CAMPOS, L., COQUIO, C., CHAPOUTHIER, G. (2011), *La question*

plus forte de l'élevage industriel et la mise en place à cette période en Angleterre des fondements de l'éthique animale⁸ – qu'a émergé dans les années 1970 le mouvement antispéciste⁹. Comme son nom l'indique, ce mouvement lutte contre l'idéologie et les pratiques spécistes : « Tout comme le racisme et le sexisme établissent des différences de considération en fonction de la race et du sexe, le spécisme est l'idéologie qui justifie de traiter des individus (humains ou non humains) différemment en fonction de l'espèce à laquelle ils appartiennent, sans la moindre raison valable. Le spécisme s'appuie sur des différences réelles ou supposées entre humains et non-humains pour légitimer l'exploitation animale»¹⁰.

L'antispécisme s'oppose donc à la domination de l'homme sur l'animal¹¹ – reflétée au travers de l'exploitation générale des animaux (pour se nourrir, se distraire, s'habiller, tenir compagnie, expérimenter, etc.) et de cette distinction arbitraire faite entre les différentes espèces. De ce fait, ils revendiquent pour tous les êtres sensibles la même considération de l'intérêt fondamental qui est celui de « vouloir vivre une vie heureuse et sans souffrance ». Ce mouvement critique ainsi l'anthropocentrisme prégnant dans nos sociétés et, comme le souligne Catherine-Marie Dubreuil, « s'élève contre la certitude universellement admise selon laquelle l'humain peut disposer de tous les

animale. Entre science, littérature et philosophie, Presses Universitaires de Rennes, Coll. « Interférences », p. 79.

8 L'éthique animale est « l'étude du statut moral des animaux ou, pour le dire autrement, l'étude de la responsabilité morale des hommes à l'égard des animaux, pris individuellement. Elle pose donc les questions classiques des devoirs de l'homme envers les animaux, des éventuels droits des animaux et, plus généralement, des jugements moraux (c'est-à-dire ceux formulés en termes de bien ou de mal) à porter sur notre traitement actuel des animaux », in JEANGÈNE VILMER, J.-B. (2011), « Les principaux courants en éthique animale », *idem*.

9 Ce mouvement connaît également de nombreuses autres appellations, auxquelles nous aurons recours tout au long de ce travail, comme par exemple : « mouvement pour l'égalité animale », « mouvement des droits des animaux » ou encore « mouvement de libération animale ».

10 CARON, A. (2013), *No Steak*, Éditions J'ai lu, Paris, p. 286.

11 Ils s'opposent de manière générale à tout rapports de force/de domination entre les êtres sensibles, qu'ils soient humains ou non. Ainsi, il arrive souvent que les militants antispécistes luttent également contre le sexisme, le racisme, etc.

animaux, sans limite »¹². Le mouvement de libération animale, en luttant pour l'égalité animale, s'inscrit donc, au travers de ses revendications, dans une volonté de révolutionner – au travers la promulgation d'un régime végétarien/végétalien ainsi qu'un mode de vie vegan¹³ – le rapport « exploités/exploitants » que nous entretenons actuellement avec ces êtres.

Ce rapport semble pourtant bien difficile à déconstruire, tant il est ancré depuis toujours dans nos sociétés. En effet, comme le souligne Marianne Celka¹⁴, l'homme n'a eu de cesse, au cours de l'histoire culturelle occidentale, de se positionner comme un « être au monde » particulier, possédant de nombreux privilèges (comme la parole, l'âme, la raison, en passant par la conscience ou encore la bipédie, etc.) et pouvant à ce titre se distancier radicalement du règne animal auquel il pense alors ne plus appartenir : « la nature humaine a toujours été construite et intrinsèquement liée à la définition de son double négatif, celle de l'animal. C'est toujours à contrario de l'animal (ce miroir inversé) que l'homme construit son identité »¹⁵. Nos sociétés, au travers des institutions sociales, de la science, de la philosophie, de la religion, sont fortement imprégnées de cette idée d'un « propre de l'homme », et structurent continuellement l'essence de ce dernier en tant qu'il se distingue de l'animal et qu'il peut en ce sens l'exploiter à sa guise.

12 DUBREUIL, C.-M. (2014), *Libération animale et végétarisation du monde. Ethnologie de l'antispécisme français*. Comité des travaux historiques et scientifiques (CTHS), le regard de l'ethnologue n°28, p.22.

13 Ne pas confondre les termes :

- *Végétarien* : Personne qui ne mange aucune chair animale, que ce soit pour des raisons de dégoût, de religion, de santé d'écologie ou pour des raisons éthiques.

- *Végétalien* : Personne qui refuse de manger, outre la chair des animaux, les autres produits d'origine animale (principalement œufs et lait).

- *Vegan* (ou *végan* ou encore *végane*) : Personne qui refuse d'utiliser tout produit résultant de l'exploitation des animaux. Outre les produits déjà refusés par les végétaliens, un *vegan* refuse ainsi le cuir, la laine, la soie, les produits testés sur des animaux (cosmétiques ou autres). Ils s'oppose également à toute forme d'exploitation des animaux pour les loisirs (zoo, cirques, etc.).

Définitions dans : LEPÉLTIER, Th. (2013), *La révolution végétarienne*, Accent Aigu, Éditions Sciences Humaines, p.6.

14 CELKA, M. (2012), *L'Animalisme : enquête sociologique sur une idéologie et une pratique contemporaines des relations homme/animal*, Sociologie, Doctorat de l'Université Paul Valéry, Montpellier III, 478 p.

15 *Ibid.*, p. 7.

Faire entendre sa voix dans un tel contexte semble difficile, voir impossible. Mais comme le souligne Catherine-Marie Dubreuil, il existe pourtant certains pays, comme la France, où le mouvement de libération animale, en cherchant à être compris du public, tend à « passer d'une marginalité obscure à une visibilité tolérée »¹⁶.

Nous pouvons dès lors nous demander quelles sont, en Suisse, les stratégies communicationnelles de ce mouvement, afin de combattre les représentations culturelles dominantes et ainsi gagner pour la cause qu'ils défendent en visibilité et en reconnaissance. En effet, comment les militants élaborent-ils un discours en vue de convaincre des individus pas du tout acquis et/ou pas du tout au fait de leur cause de modifier leurs perceptions sur les rapports que nous entretenons actuellement avec l'animal ? Leur communication passe-t-elle uniquement par une argumentation principalement fondée sur la raison ou laisse-t-elle également une place aux émotions ? Et si oui, de quelle manière ?

Afin de tenter de répondre à ces différentes questions de recherche, nous allons tout d'abord – dans le prochain chapitre consacré au cadre théorique – commencer par apporter quelques précisions contextuelles quant à l'émergence du mouvement antispéciste et à son développement au travers des principaux courants de pensée qui le traverse. En effet, ce mouvement, nous allons le voir, ne se caractérise pas par une homogénéité des points de vue mais est imprégné de réflexions diverses et variées – provenant de différents philosophes et autres intellectuels – dont il s'agira de dresser un bref état des lieux. Nous pourrons ensuite nous focaliser plus précisément sur le mouvement antispéciste en Suisse romande, à savoir l'« objet » de notre recherche. Son émergence récente dans cette région nécessite en effet de se pencher d'un peu plus près sur la manière dont il s'est construit au travers de différentes associations et d'apporter quelques précisions concernant l'organisation interne et externe de ces dernières.

16 DUBREUIL, C.-M. (2014), *Libération animale et végétarisation du monde*, *op.cit.*, p. 167.

Le troisième chapitre de ce travail sera consacré à la présentation de la démarche méthodologique. Il s'agira alors ici de décrire les deux sources d'analyse privilégiées dans ce travail – à savoir d'une part, les tracts des associations antispécistes en Suisse romande, et d'autre part, les entretiens auprès des militants faisant partie de ces collectifs – afin de répondre à nos questions de recherches. Nous pourrons ensuite expliquer étape par étape notre manière de procéder pour la sélection et la récolte de ces différentes données ainsi que pour leur analyse.

L'analyse, justement, sera présentée au travers des deux chapitres suivants. Dans le chapitre quatre – intitulé « rendre visible » – nous nous intéresserons, comme le titre le suggère, à la manière dont le mouvement cherche, au travers de son discours, à rendre visible l'animal en tant qu'être sensible et souffrant de façon à obtenir une reconnaissance de ce dernier et du tort qu'on lui fait. Il s'agira alors – comme nous le développerons dans le premier sous-chapitre – d'appréhender ce mouvement en tant qu'il est l'initiateur d'une « construction sociale de la réalité » (au sens de Berger et Luckmann). En effet, en cherchant à modifier les cadres traditionnels de perception des animaux qui sont donnés dans notre société comme constituant une réalité naturelle et en ce sens inaliénable, le mouvement antispéciste essaye de rendre visible une réalité différente et qu'il juge plus vraie que celle proposée actuellement par notre société (à savoir que l'animal, loin d'être un objet ou une simple ressource que l'on peut exploiter à loisir, est au même titre que l'homme un individu sensible et qui, de ce fait, mérite une égale considération de des intérêts fondamentaux à vivre et à ne pas souffrir). Au travers de notre hypothèse de recherche, nous tenterons ainsi de voir, au travers une analyse de type énonciative, comment les militants élaborent un discours spécifique, constitué d'un vocabulaire innovant et particulier, en vue d'obtenir pour les animaux qu'ils défendent une considération morale.

Dans la seconde partie de l'analyse – le chapitre cinq – nous nous pencherons plus attentivement sur la manière dont les militants cherchent à « rendre sensible » les individus à la question animale. À travers l'analyse d'un dispositif de sensibilisation particulier – les photos et dessins contenus dans les tracts – nous tenterons de voir comment les militants cherchent à provoquer auprès du public des émotions diverses et contrastées qui encourageraient ce dernier à adhérer à leur cause.

Enfin il s'agira, en conclusion de ce travail, de souligner les difficultés rencontrées lors de la réalisation de ce travail (principalement en lien avec la récolte des données et l'analyse de ces dernières), et de mettre en avant les limites de la recherche tout en suggérant d'autres pistes d'analyses en vue de futurs travaux sur le sujet.

II. CADRE THÉORIQUE

2.1. L'émergence du débat contemporain sur la question animale

Comme le précise Jean-Baptiste Jeangène Vilmer¹⁷, la réflexion sur le statut moral des animaux et nos devoirs envers eux est millénaire. Amorcée dès l'Antiquité avec des penseurs comme Pythagore, Plutarque ou encore Aristote, elle n'aura de cesse d'être étayée au cours de l'histoire par différents intellectuels et philosophes (De Vinci, Descartes, Rousseau, Kant, Schopenhauer, Darwin, Tolstoï, Zola, Gandhi, etc.) au travers de questionnements divers et de points de vue contrastés¹⁸.

Cette réflexion n'a cependant trouvé de réel ancrage qu'il y a quelques dizaines d'années seulement, à travers l'émergence et le développement en Angleterre d'un domaine de recherche particulier : l'éthique animale¹⁹. Ce dernier se consacre alors, comme le définit Jeangène Vilmer, à « l'étude du statut moral des animaux ou, pour le dire autrement, l'étude de la responsabilité morale des hommes à l'égard des animaux, pris individuellement. L'éthique animale pose donc les questions classiques des devoirs de l'homme envers les animaux, des éventuels droits des animaux et, plus généralement, des jugements moraux (c'est-à-dire ceux formulés en termes de bien ou de mal) à porter sur notre traitement actuel des animaux »²⁰.

Créé au début des années 1970, l'émergence de ce domaine de recherche – qui marque la naissance du débat contemporain sur la question animale – est alors

17 JEANGÈNE VILMER, J.-B. (2011), *L'éthique animale*, Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », p. 4.

18 Voir par exemple à ce sujet JEANGÈNE VILMER, J.-B. (2011), *Anthologie d'éthique animale. Apologies des bêtes*, Paris, PUF, 424 p.

19 Précisons ici que le terme en lui-même n'est pas nouveau puisqu'il est apparu au XIX^e siècle.

20 JEANGÈNE VILMER, J.-B. (2011), « Les principaux courants en éthique animale », *op.cit.*, p. 79.

à mettre en lien, selon Jeangène Vilmer²¹, avec la critique de plus en plus forte de l'élevage industriel dès les années 1960²². D'après Éric Baratay, il est nécessaire, dans ce contexte, de tenir également compte de « la contestation des oppressions sociales, économiques, étatiques, sexistes, raciales qui affecte l'Occident des décennies 1960 et 1970 »²³, qui permet le développement d'un terreau propice à l'élargissement de ce type de contestation à la condition animale.

En effet, c'est au travers de ce contexte que le psychologue britannique Richard D. Ryder forme « le groupe d'Oxford », à savoir un groupe d'intellectuels de l'université d'Oxford – composé à la fois de chercheurs mais également d'étudiants – qui développera les bases de l'éthique animale²⁴. Leur réflexion de départ, fortement influencée par l'héritage du darwinisme²⁵, part du constat que, biologiquement parlant, il n'y a pas de différences fondamentales entre les animaux et les humains. De cette absence de différence essentielle devrait alors découler selon eux une considération morale de l'animal dans ses besoins fondamentaux, à savoir celui de vivre une vie heureuse et sans souffrance. Dans cette optique, il s'agit alors de considérer l'animal comme un *patient moral*²⁶, à savoir un être dont le traitement peut être l'objet d'une évaluation

21 JEANGÈNE VILMER, J.-B. (2011), *Ibid.*

22 Notamment au travers de la parution du livre de Ruth Harrison qui fut un des premiers à décrire et dénoncer les abus de l'élevage moderne. HARRISON, R. (1964), *Animal Machines. The New Factory Farming Industry*, London, Vincent Stuart, 186 p.

23 BARATAY, É. (2003), *Et l'homme créa l'animal. Histoire d'une condition*, Odile Jacob, p. 360.

24 Comme le souligne Jeangène Vilmer (2011) l'éthique animale est considérée de nos jours comme une véritable discipline universitaire, engendrant bon nombre de publications, de colloques, de conférences et donnant lieu à des enseignements variés (en philosophie, en droit, en sciences sociales, etc.). Le développement de cette discipline reste néanmoins fortement régionalisé (dans le monde anglo-saxon), même si cela commence à changer depuis quelques années (notamment en France).

25 La théorie de l'évolution développée par Charles Darwin dans *On the Origin of Species* (1859) a permis de mettre à mal la théorie cartésienne d'un « animal machine » dépourvu de conscience ou de pensée, en mettant en avant les similarités biologiques entre l'animal et l'être humain, donnant ainsi une assise scientifique au fait qu'il n'y a entre les hommes et l'animal qu'une différence de degré et non de nature.

26 À distinguer de l'*agent moral*, qui est « celui dont le comportement peut être sujet à une évaluation morale (ses actions peuvent être qualifiées de bonnes ou mauvaises) », in JEANGÈNE VILMER, J.-B. (2011), *L'éthique animale, op.cit.*, p. 4.

d'ordre moral : « Par exemple, l'humain adulte normal est à la fois un agent et un patient moral : ses actions et celles qu'il subit peuvent être évaluées moralement. Les bébés, enfants et handicapés mentaux humains, en revanche, ne sont pas des agents moraux (ils ne sont pas responsables de leurs actes), mais il reste des patients moraux auxquels il nous semble qu'il est « mal » d'infliger une souffrance injustifiée »²⁷.

En réfléchissant à la question du statut moral des animaux et aux traitements que ces derniers subissent (notamment au travers de l'expérimentation animale et de l'élevage), Ryder développe alors un concept fondamental qui deviendra la base, à la fois de la réflexion contemporaine sur l'éthique animale, mais également – dans ce même prolongement – de la lutte pour le mouvement de libération animale : il s'agit du spécisme.

2.1.1. La création d'une notion clé : le spécisme

Le spécisme (en anglais *speciesism*) est une notion qui a été créée par analogie au racisme²⁸ et au sexisme afin de promouvoir l'idée que la discrimination contre des individus sur la base de leur espèce est aussi irrationnel et inacceptable que les discriminations basées sur la race ou le sexe : « Le spécisme et le racisme (ainsi que le sexisme) négligent et sous-estiment les similarités entre celui qui discrimine et ceux qui sont discriminés, et ces deux formes de préjugés témoignent d'une indifférence égoïste et d'un mépris pour

27 JEANGÈNE VILMER, J.-B. (2011), *L'éthique animale, op.cit.*, p. 4-5.

28 Ryder, nous dit Jeangène Vilmer, a justifié cette analogie en montrant que la rhétorique des professionnels de l'exploitation animale d'aujourd'hui est tout à fait similaire à celle des esclavagistes d'hier : « Ces derniers écartaient les visiteurs des plantations en expliquant que, n'étant pas experts en la matière, ils auraient une fâcheuse tendance à réagir de façon émotionnelle et à ne pas comprendre les enjeux d'une telle pratique. Ils invoquaient également une compassion profonde pour leurs esclaves, dont la loyauté et le dévouement étaient soulignés, et ils insistaient sur le fait qu'après tout, ces esclaves étaient mieux traités ici que laissés à eux-mêmes dans la jungle. Par ailleurs, ils mettaient en garde contre cette tendance de l'homme civilisé et sentimental à juger la situation de l'esclave selon ses propres critères : le sauvage n'étant pas comme lui, on ne peut pas postuler qu'il souffre et qu'il ressent de la même manière que lui », in JEANGÈNE VILMER, J.-B. (2011), *L'éthique animale, op.cit.*, p.26.

les intérêts et la souffrance des autres »²⁹. En d'autres termes, le spécisme traduit l'attitude qui consiste à assigner à un individu différentes valeurs et/ou droits, ou au contraire à lui refuser une certaine considération, non pas en fonction des caractéristiques individuelles de ce dernier, mais simplement sur la base de son appartenance à une espèce.

Il est toutefois important de préciser, comme le souligne Jeangène Vilmer, que le spécisme ne traduit pas uniquement une discrimination entre notre espèce d'un côté et toutes les autres espèces animales confondues de l'autre, mais également une discrimination par l'homme des animaux entre eux : « Vous êtes spéciste si la chasse aux bébés phoques et aux baleines vous scandalise (parce que ces espèces sont « mignonnes » ou « sympathiques ») mais que celle aux sangliers et aux perdrix vous laisse indifférent. Vous êtes spéciste si le fait que certains Asiatiques tuent les chiens et les chats pour les manger vous offusque (parce qu'ils sont vos adorables compagnons), mais que celui de tuer les cochons et les vaches ne vous dérange pas »³⁰.

Par opposition, se réclamer antispéciste consiste alors à ne pas faire de l'appartenance à une espèce « un critère discriminant de considération morale »³¹. L'éthique animale contemporaine se compose de ce fait essentiellement d'acteurs antispécistes. C'est d'ailleurs, nous dit Jeangène Vilmer, l'une des bases les plus consensuelles de ce domaine de recherche³², qui est traversé en dehors de ce consensus par une pluralité de courants à l'intérieur desquels s'affrontent des positions nombreuses et diverses.

Il est à présent nécessaire d'aborder plus en détail ces courants de pensée, puisque c'est notamment au travers de leurs apports théoriques qu'a

29 RYDER, R. (1983), *Victims of Science* (revised edition), Fontwell, National Anti-Vivisection Society, Centaur Press, p. 5

30 JEANGÈNE VILMER, J.-B. (2011), *L'éthique animale*, *op.cit.*, p.23.

31 JEANGÈNE VILMER, J.-B. (2011), *L'éthique animale*, *op.cit.*, p.21.

32 JEANGÈNE VILMER, J.-B. (2011), « Les principaux courants en éthique animale », *op.cit.*, p. 86.

progressivement émergé le mouvement antispéciste. En effet, de nombreux philosophes et intellectuels ont joué un rôle déterminant dans l'émergence et le développement du mouvement de libération animale, en amenant de nombreuses et diverses réflexions qui occupent de nos jours une place importante dans l'argumentation antispéciste.

2.2. Influences théoriques du mouvement antispéciste

2.2.1. L'utilitarisme de Peter Singer

Le mouvement de libération animale a acquis ses premières bases théoriques solides lors de la publication en 1975 par le philosophe australien Peter Singer du livre intitulé *La Libération Animale*³³.

L'auteur s'inscrit alors dans une tradition philosophique précise : l'utilitarisme. Ce mot, nous dit Dubreuil, renvoie à une certaine conception de ce qu'est un « acte juste » : « une action est bonne quand elle tend à réaliser la plus grande somme de bonheur pour le plus grand nombre de personnes concernées par cette action, elle est mauvaise dans le cas contraire »³⁴. C'est sur cette base que l'idée d'étendre ce raisonnement à tous les êtres susceptibles de souffrir a émergé. L'argument principal développé ici, sous forme de rejet du spécisme, est que les différences spécifiques invoquées d'ordinaire pour valoriser l'humain au détriment de l'animal (raison, langage, culture, etc.) ne sont pas pertinentes : « Si le fait pour un humain de posséder un degré d'intelligence plus élevé qu'un autre ne justifie pas qu'il se serve de cet autre comme moyen pour ses fins, comment cela pourrait-il justifier qu'un humain exploite des êtres non humains ? »³⁵.

33 SINGER, P. (2012) [1975], *La libération animale*, Petite bibliothèque Payot, 477 p.

34 DUBREUIL, C.-M. (2014), *Libération animale et végétarisation du monde. Ethnologie de l'antispécisme français*. Comité des travaux historiques et scientifiques (CTHS), le regard de l'ethnologue n°28, p. 76.

35 SINGER, P. (2007), *L'égalité animale expliquée aux humain-es*, Lyon, tahir party, p.13-15.

Singer se réfère alors explicitement au philosophe Jeremy Bentham – père fondateur de l'utilitarisme – qui, au XVIII^e siècle déjà, avait défendu la thèse selon laquelle les considérations morales doivent s'appliquer à tout individu capable de souffrir, et non pas seulement en fonction de ses capacités, par exemple, à parler ou à raisonner. Ainsi, à l'époque où des esclaves noirs ont été libérés par les Français, il avait écrit en 1834 :

« Le jour viendra peut-être où le reste de la création animale acquerra ces droits qui n'auraient jamais pu être refusés à ses membres autrement que par la main de la tyrannie. Les Français ont déjà découvert que la noirceur de la peau n'est en rien une raison pour qu'un être humain soit abandonné sans recours au caprice d'un bourreau. On reconnaîtra peut-être un jour que le nombre de pattes, la pilosité de la peau ou la façon dont se termine le sacrum sont des raisons également insuffisantes pour abandonner un être sensible à ce même sort. Et quel autre critère devrait marquer la ligne infranchissable ? Est-ce la faculté de raisonner ou peut-être celle de discourir ? Mais un cheval ou un chien adultes sont des animaux incomparablement plus rationnels, et aussi plus causants, qu'un enfant d'un jour ou d'une semaine ou même d'un mois. Mais s'ils ne l'étaient pas, qu'est-ce que cela changerait ? La question n'est pas « est-ce qu'ils peuvent raisonner ? », mais « peuvent-ils souffrir »³⁶.

L'idée clé que développe alors Singer est le principe « d'égale considération des intérêts », présenté comme le véritable fondement de l'égalité au sein de l'espèce humaine et pour tous les êtres sensibles. En l'occurrence, précise Jeangène Vilmer, « l'intérêt en question, que partagent la plupart des hommes et la plupart des animaux est de ne pas souffrir. C'est-à-dire qu'il faut considérer avec autant de considération la souffrance animale et la souffrance humaine »³⁷. Dans cette approche, l'espèce à laquelle appartiennent les êtres vivants n'est

36 BENTHAM, J. (1963) [1789]. Cette phrase : « La question n'est pas est-ce qu'ils peuvent raisonner mais peuvent-ils souffrir » est souvent reprise et mise en avant dans le mouvement antispéciste. Ce passage est cité par Peter Singer dans *La libération animale*, p. 37

37 JEANGÈNE VILMER, J.-B. (2011), « Les principaux courants en éthique animale », *op.cit.*, p. 87.

donc pas à prendre en compte dans les considérations morales, seules le sont leurs capacités à souffrir et à éprouver du plaisir.

Ici, il est important de rappeler, comme le fait Jeangène Vilmer, que l'égalité de considération n'équivaut pas à l'égalité de traitement, pour la simple et bonne raison que les animaux et les humains ont des intérêts différents. Autrement dit, considérer également des intérêts différents implique des traitements différents. Par exemple, considérer également les intérêts des cochons et ceux des êtres humains n'implique pas qu'il faille apprendre à lire aux cochons, mais cela incite à les laisser vivre dans un endroit où il y a une nourriture suffisante et de l'espace pour courir librement³⁸.

Au travers de cette perspective, Singer s'inscrit dans une volonté de maximiser le bien-être animal : « c'est-à-dire réduire la souffrance lorsque c'est possible, c'est-à-dire lorsqu'elle n'est pas utile »³⁹. En ce sens, il faut préciser ici qu'il est, comme la plupart des acteurs du courant utilitariste, welfariste (de l'anglais *welfare*, bien-être) et non abolitionniste⁴⁰, comme nous pourrions être tentés de le croire au premier abord. Ainsi, il dénonce les exploitations animales qui engendrent des souffrances non nécessaires (comme l'élevage), mais peut accepter la souffrance animale si il est estimé qu'elle pourra produire à terme un plus grand bien (par exemple au travers de la recherche médicale).

Cette position welfariste est vivement critiquée par les défenseurs de la théorie des droits, qui sont pour la plupart abolitionnistes, à l'instar de Tom Regan et de Gary Francione.

38 JEANGÈNE VILMER, J.-B. (2011), *Ibid.*, p. 88.

39 JEANGÈNE VILMER, J.-B. (2011), *Ibid.*, p. 86.

40 Pour un welfariste, il est envisageable d'accepter la souffrance animale si on estime qu'elle produit un plus grand bien (par exemple dans la recherche médicale). A l'inverse, être abolitionniste signifie souhaiter l'abolition de toute exploitation animale

2.2.2. La théorie des droits de Tom Regan...

En 1983, dans un ouvrage qui fait également date, *Les Droits des animaux*⁴¹, le philosophe Tom Regan avance qu'on ne peut pas fonder la morale, comme le fait Singer et les utilitaristes, sur une approche qui quantifie la quantité de souffrances ou de plaisirs. Comme l'illustre Thomas Lepeltier : « si c'était le cas, on pourrait torturer un enfant à partir du moment où on aurait montré que les conséquences de cet acte sont globalement positives en termes de bien-être pour l'ensemble de la population. Or, pour Regan, il est inadmissible de torturer un enfant quelles qu'en soient les conséquences ⁴²». Ce positionnement revient à adopter, non plus une approche utilitariste, mais une approche déontologique.

Le déontologisme (du grec *deon*, devoir) est une approche selon laquelle « une action est moralement bonne si elle est accomplie par devoir ou par respect pour la loi. Elle suppose l'existence objective et a priori de certaines obligations morales universelles, et pense que les actes ont une valeur intrinsèque : ils sont bons ou mauvais en eux-mêmes, indépendamment des sujets et des conséquences »⁴³.

Cette approche de la morale est relativement classique, mais elle ne concerne en règle générale que les êtres humains. Mais pour Regan, il n'y a aucune raison de refuser d'attribuer une valeur morale à tout individu ayant un minimum de capacités cognitives. « Certes, un animal comme un cheval ne peut pas, jusqu'à preuve du contraire, formuler de règles morales, critères souvent jugé important par certains pour se voir attribuer des droits. Mais un enfant en bas âge non plus. Or il a bien des droits »⁴⁴. Afin de se voir attribuer une valeur morale, il faut donc être ce que Regan, appelle le « sujet d'une vie », ce qui signifie, comme le souligne Dubreuil « avoir des croyances, des désirs,

41 REGAN, T. (2013) [1983], *Les Droits des animaux*, Éditions Hermann, 750 p.

42 LEPELTIER, Th. (2013), *op.cit.*, Accent Aigu, Éditions sciences humaines, p. 117.

43 JEANGÈNE VILMER, J.-B. (2011), *op.cit.*, pp. 5-6.

44 LEPELTIER, Th. (2013), *op.cit.*, p. 118.

des perceptions, une mémoire, un sens du futur, etc, c'est-à-dire de faire l'expérience d'une vie qui se déroule bien ou mal »⁴⁵ (alors que pour Singer, rappelons-le, avoir une considération morale pour un être implique de reconnaître qu'il a des intérêts selon le critère de la sensibilité). La plupart des animaux exploités aujourd'hui, notamment les animaux de rente, étant considérés comme étant « sujet d'une vie », Regan en conclut que « faire de ces animaux des moyens pour nos fins (des mets pour satisfaire nos papilles gustatives), qu'elles qu'en soient les conséquences positives sur le bien-être de l'ensemble des autres êtres sensibles, revient à violer les droits de ces animaux »⁴⁶. Le végétalisme devient alors, plus qu'un moyen de ne plus faire souffrir les animaux, une obligation morale.

2.2.3. ...et de Gary Francione

Quelques années après Regan, une autre contestation de Singer est venue du juriste Gary Francione. Partant de la même approche déontologique que Regan, Francione va plus loin en s'inscrivant dans une volonté de « libération des animaux », cette fois-ci au sens propre. Ce dernier avance à ce titre que la seule façon de respecter les intérêts des animaux est d'abolir purement et simplement le statut de propriété des animaux. Selon Francione, les intérêts des animaux ne seront en effet jamais considérés à pied d'égalité avec ceux des êtres humains tant que les premiers seront légalement considérés comme des biens. Comme le dit Lepeltier, cette abolition du statut de propriété implique alors « un changement qui va bien au-delà de l'arrêt de l'industrie de la viande, du passage au végétalisme (Singer et Regan) ou de l'abolition de l'expérimentation animale (Regan). Il implique la fin de toute entreprise de domestication et, en particulier, la fin de toute acquisition d'un animal domestique puisque cette pratique entérine la domination des êtres humains sur les animaux. En appelant la fin totale de toutes ces pratiques, l'approche abolitionniste de Francione

45 DUBREUIL, C.-M. (2014), *op.cit.*, p. 84.

46 LEPELTIER, Th. (2013), *op.cit.*, p. 118.

s'oppose à toute position qui estimerait que certains usages des animaux sont acceptables tant que les animaux sont relativement bien traités. Elle avance au contraire que toute exploitation des animaux est foncièrement incompatible avec l'impératif moral que l'on doit accorder les mêmes considérations aux intérêts des animaux qu'à ceux des êtres humains »⁴⁷.

2.3. Le mouvement antispéciste en Suisse romande

Ce travail se focalise essentiellement sur le discours du mouvement antispéciste en Suisse romande. Nous avons donc jugé utile d'apporter quelques précisions quant au développement et à l'organisation du mouvement dans cette région. Précisons toutefois qu'il n'est pas question ici de retracer un historique précis et exhaustif du mouvement, mais d'apporter quelques éclaircissements quant à l'émergence de ce dernier au travers différentes associations.

En cherchant sur internet des informations sur le sujet (émergence, composition et organisation des collectifs/associations, collaboration avec d'autres associations où groupes, etc.), nous avons cependant vite pu constater que ces dernières demeurent encore très vagues, voir inexistantes. Il a donc été nécessaire, afin d'obtenir des informations complémentaires, de les récolter directement auprès des militants lors de la réalisation des entretiens⁴⁸.

Nous pouvons ainsi situer les prémisses de l'activisme antispéciste en Suisse romande à partir des années 2000. À cette époque, il n'y avait pas encore de regroupements formés spécialement à cette intention, mais seulement quelques personnes qui avaient lu des écrits antispécistes, et qui avaient déjà fait des

47 LEPELTIER, Th. (2013), *op.cit.*, p. 119.

48 Les entretiens – notre second matériel d'analyse pour ce travail – ont principalement été réalisés à des fins analytiques. Cependant, comme nous le développerons plus loin dans le chapitre trois « Méthodologie », nous avons également choisi de consacrer une première partie de l'entretien à des questions purement descriptives concernant l'émergence et le développement du mouvement en Suisse romande. Ce type de questions a donc été approfondi principalement auprès des militants qui ont été présents dès les débuts, pour la formation des associations (en l'occurrence pour notre échantillon deux personnes).

actions ou rédigé et distribué des textes en ce sens. Comme nous le confirme B.⁴⁹ – une des premières militantes antispéciste de la région – lorsque nous lui demandons de nous raconter l'émergence du mouvement :

« Ouais, alors moi je me souviens que justement autour des années 2000-2002, quand je commençais à chercher d'autres personnes qui seraient intéressées à faire des actions, par exemple, contre certaines pratiques ou pour certaines pratiques, il existait vraiment presque rien. J'étais un peu toute seule. Mais il existait quand même quelques assoc' depuis plus longtemps autour desquelles gravitaient les personnes intéressées par la cause animale. C'était l'*ASV* [Association suisse pour le végétarisme], enfin l'antenne romande. C'était juste en fait quelques personnes qui traduisaient en français un petit journal. Et puis l'*ATRA* [Association suisse pour l'abolition de la vivisection]. Et puis c'est en rencontrant ces gens, quand il y avait des événements – c'est avant la période tout internet donc c'était beaucoup plus difficile de se réseauter – c'est par eux que j'ai rencontré d'autres jeunes qui étaient également intéressés à faire les actions et puis on a commencé à faire ça juste à deux personnes, distribuer des tracts dans la rue ...ou je sais pas... sinon ils y en avaient à Genève qui invitaient des conférenciers à l'Uni ou des choses comme ça mais c'était vraiment très sporadique et dispersé. C'était pas du tout systématique (...).

C'est seulement au début de l'année 2006 – à l'initiative d'une militante (Diana Sobolewska) ayant proposé l'idée via une liste d'e-mails – qu'a été créé à Lausanne la première association défendant publiquement l'antispécisme en Suisse romande sous le nom de *LausAnimaliste*.

⁴⁹ Les entretiens étant anonymes, nous avons choisi pour parler des différents militants de les identifier par une simple lettre (A., B., etc.)

2.3.1. De Lausanimaliste...

LausAnimaliste est⁵⁰ l'antenne vaudoise de l'*ATRA*⁵¹ et se définit comme un collectif à but non lucratif luttant « pour la libération animale ». Un collectif très modeste de par sa taille, puisqu'il a toujours tourné autour d'une quinzaine de bénévoles vraiment actifs : « Après un noyau dur peut être d'un peu moins et un satellite d'un peu plus, ça dépendait des moments et des lieux » (A.). Ces derniers sont à l'origine entrés dans l'association par différents biais, comme nous l'explique B. :

« Juste avant que *LausAnimaliste* se crée, il y a eu la période où est sorti le rapport de la PSA [Protection suisse des animaux] sur la protection des fourrures en Chine⁵². Il y eu un gros rapport qui a fait un peu scandale. Et il y a pas mal de gens, qui sont encore militants maintenant, qui sont entrés par ce biais-là. Ils ont commencé à faire des stands contre la fourrure et du coup à rencontrer d'autres personnes intéressées et quand on s'est créé, ils nous ont rejoint. Ça pis aussi quelques personnes qui étaient dans Greenpeace qui étaient déjà bien actifs à l'époque. Et pis qui ensuite quand on a décidé de créer un groupe local qui l'ont rejoint parce que Greenpeace était pas concentré sur les animaux eux-mêmes, pis du coup ils se retrouvaient plus dans *LausAnimaliste* ».

LausAnimaliste, comme nous l'ont confirmé les militants, est le premier vrai rassemblement antispéciste en Suisse romande, c'est donc à travers lui que le mouvement a émergé dans cette région. Les collectifs antispécistes étant alors peu implantés en Suisse de manière générale, les militants font mention d'un « apprentissage sur le tas », en s'inspirant fortement (pour la rédaction de leurs tracts et le développement de leurs idées de manière générale) du mouvement

50 A des fins de facilité d'écriture, nous avons choisi ici de parler de ce collectif au présent. Bien que ce dernier existe toujours, nous verrons plus loin qu'il a récemment fusionné avec un autre collectif pour évoluer sous un autre nom (impliquant des changements au niveau organisationnel, structurel, etc.).

51 www.atra.info

52 <http://www.protection-animaux.com/fourrure/more/readmore.htm>

antispéciste français – alors beaucoup plus développé⁵³ – avec lequel ils entretiennent de nombreux contacts.

En s'inscrivant dans la perspective des droits des animaux, le mouvement oeuvre depuis sa création « pour un monde sans exploitation animale », en promouvant un mode de vie végétalien et végane, et en s'engageant sur tous les fronts liés à cette exploitation, mais plus particulièrement au travers de campagnes contre la fourrure, le foie gras, les cirques animaliers, la vivisection, et enfin – le dernier et non des moindres – l'élevage et l'abattage.

Ainsi, le travail militant se caractérise principalement par des opérations de tractages, des stands d'information, des manifestations (happenings, actions statiques pacifiques⁵⁴, etc.) menées dans les rues de Lausanne et environs dans le but d'informer le public sur toutes les souffrances, les abus et les injustices liées selon eux à ce type d'exploitation.

Ce relayement d'informations passe également par internet, via leur site web officiel⁵⁵ et leur page Facebook⁵⁶. En plus de permettre une intronisation aux normes et valeurs que partage le mouvement ainsi qu'aux différentes campagnes dans lesquelles il s'investit, ces sites permettent surtout d'informer les personnes qui s'intéressent de près ou de loin aux luttes menées par l'association de la programmation des différentes actions et réunions d'organisation, afin que ces derniers puissent y venir où même y participer.

53 Notamment au travers de la revue *Les Cahiers antispécistes*. URL : <http://www.cahiers-antispecistes.org/>

54 Ici, nous pouvons citer en exemple deux types d'action fréquemment réalisées par le mouvement. Les actions « deuil » pour les animaux morts et torturés. Les militants sont alors vêtus de noir et, dans un silence absolu, se tiennent complètement immobiles pendant une heure en tenant des panneaux afin de rappeler le sort réservé aux animaux exploités. Un deuxième type d'action similaire consiste à disposer plusieurs militants en ligne dans la rue. Ces derniers, silencieux, tiennent chacun une partie d'un compteur géant indiquant en temps réel combien d'animaux meurent par seconde, par minute, par heure durant l'heure que dure l'action.

55 <http://www.lausanimaliste.org/>

56 <https://fr-fr.facebook.com/lausanimaliste>

Ainsi, bien qu'il n'y ait pas la possibilité sur le site officiel de devenir membre de l'association, il est néanmoins possible de s'inscrire à la « newsletter » mensuelle qui permet d'avoir accès à l'actualité animaliste romande et aux comptes rendus des différentes actions menées.

Au niveau de l'organisation interne, le collectif ne possède pas de structure hiérarchisée où de comité de décision. Les choix quant aux actions à privilégier sont prises communément. Chaque membre est sur un pied d'égalité et décide des luttes et des actions dans lesquelles il souhaite s'investir et de l'effort qu'il souhaite fournir.

« (...) dans les faits quand on lançait une action, ce qui se passait c'est que quelqu'un disait « bon alors qui c'est qui fait le tract ? », et quelqu'un par exemple moi qui disait genre « ok alors je le fais, alors je vais regarder ce que les français ont déjà fait ». Puis je me dis « comment est-ce qu'on peut faire ? », ensuite « c'est beaucoup trop long, donc on va raccourcir », et pis il y a quelqu'un qui disait ensuite « non mais là c'est trop négatif, il faut plutôt dire aux gens à la fin ce qu'ils peuvent faire ». Alors on rajoutait un petit paragraphe à la fin sur ce qu'ils peuvent faire en tant que personne individuelle pour changer ça. Enfin tu vois, c'était super expérimental ». (B.)

Expérimental et souvent un peu « brouillon », comme le dit A., en nous confiant sa frustration de ne pas pouvoir plus professionnaliser le mouvement :

« (...) on fonctionne un peu tout le temps dans l'urgence et dans l'improvisation. Parce qu'on fait tous ça complètement bénévolement, il y a pleins de gens qui travaillent à 100% à côté et qui le soir rédigent encore des tracts et mettent des trucs sur le site internet. Et pis du coup il y a jamais eu les moyens comme ça de faire les choses posément en se demandant comment construire une stratégie et tout ça tu vois, tout le monde fonctionne un peu comme il peut ». (A.)

Au niveau de l'organisation externe, *LausAnimaliste* a tissé, au fil du temps, de nombreux liens avec d'autres associations animalistes en Suisse. Notamment à Berne, avec l'association *Tier im Fokus*⁵⁷ ou encore à Neuchâtel, avec l'association *Borta*⁵⁸, et à Zurich. Autant d'associations ou d'activistes antispécistes avec lesquels ils se coordonnent pour de nombreuses actions (notamment pour le foie gras, la fourrure, ou encore l'abolition des cirques animaliers).

A l'international, comme nous l'avons mentionné plus haut, *LausAnimaliste* entretient également des affinités particulières avec le mouvement antispéciste français :

« Notamment à cause de la frontière linguistique, on a beaucoup de contacts avec l'association française *L214*⁵⁹, et notamment avec les personnes qui organisent *Les Estivales de la question animale*⁶⁰, avec David Olivier qui est le fondateur des *Cahiers antispécistes*. Et donc *L214*, on a aussi beaucoup de contacts, notamment avec Brigitte Gothière [porte parole, ndlr], on a souvent des relais les uns avec les autres, on coordonne nos efforts entre la Suisse et la France. Par exemple, il y a des fois des produits dont on ne connaît pas la provenance et on essaye de regarder justement d'où proviennent les oeufs qu'il y a à Denner, à la Migros, etc. donc on retrace la chaîne, on communique cela à *L214*, comme ça après on est au courant, et après ça nous permet souvent de savoir que tel produit qui est vendu en Suisse, il provient de tel élevage en France. Donc ça c'est bien aussi pour la communication, pour nous permettre de dire « voilà, vous prétendez que vous respectez les critères de bien-être, alors que dans la pratique quand on vérifie d'où proviennent les élevages c'est des élevages sordides, où les animaux ne sont pas du tout respectés » (A.)

57 URL : <http://www.tier-im-fokus.ch/>

58 URL : <http://www.borta.org/>

59 L214. Ethique et Animaux. URL : <http://www.l214.com>

60 Il s'agit d'une rencontre annuelle importante pour le mouvement puisqu'elle rassemble en France, le temps d'une semaine de conférences et de débats sur la question animale, des antispécistes d'horizons différents, mais également des journalistes, des chercheurs, des étudiants, de simples curieux, etc.

URL : <http://www.question-animale.org>.

La coordination entre les différentes associations est donc importante. Par ailleurs, afin d'étendre le mouvement animaliste en Suisse romande, un nouveau collectif, impulsé notamment par certains membres de *Lausanimaliste*, voit le jour à Genève dès janvier 2011 : *GenevAnimaliste*⁶¹, à savoir le pendant genevois de *Lausanimaliste*. Ce collectif a finalement émergé après plusieurs tentatives infructueuses :

« A Genève, il y a eu plusieurs tentatives de faire des assoc' auxquelles j'ai aussi participé mais ça avait de la peine à prendre. Je pense parce qu'il y avait un petit peu moins de personnes très concentrées, comme à Lausanne. Du coup ça a pu se faire, mais seulement des années après la création de *Lausanimaliste* une fois qu'on était bien implantés et organisés » (A.)

Mais *GenevAnimaliste* n'aura l'occasion d'oeuvrer sous ce nom que l'espace de de trois ans environ. Partageant les mêmes valeurs, le même mode de fonctionnement et les mêmes combats, *Lausanimaliste* et *GenevAnimaliste* ont en effet rapidement jugé plus efficace de fusionner en une seule et même association afin d'avoir plus d'influence. Ils se sont ainsi rassemblés en 2014 sous le nom de *PEA* (Pour l'Égalité Animale).

2.3.2. ... à l'Association Pour l'Égalité Animale (PEA)

Cette association est encore toute récente, si bien que leur site internet est toujours en construction. Seule la page d'accueil sur laquelle figure la mission de l'association est pour l'instant disponible :

« *PEA* a pour mission de défendre les intérêts des animaux, c'est-à-dire de promouvoir la fin de l'élevage et de l'abattage, ainsi que de toute forme d'exploitation animale. Le changement ne pourra se faire sans l'implication de toutes et tous, c'est pourquoi *PEA* cherche à créer un débat de société sur le

61 <http://genevanimaliste.blogspot.ch/>

statut des animaux et sur le spécisme, en organisant des actions médiatiques, des conférences-débats et des enquêtes. Par la promotion du mode de vie vegan, *PEA* offre une alternative à l'exploitation animale.

PEA mène ses actions dans un but éthique et politique, indépendante de tout parti, intérêt privé ou religieux. Défendant le principe d'égalité de considération des intérêts des êtres sensibles, *PEA* s'oppose à toute forme de discriminations arbitraires (spécisme, sexisme, racisme, etc.), et condamne tout discours haineux ou insultant envers des groupes humains ou des animaux »⁶².

Au travers du nouveau nom de l'association, il est déjà possible de remarquer que le mouvement a choisi au travers elle de miser davantage sur la notion d'« égalité animale» que sur la notion de « libération animale »⁶³ (qui était alors préférée dans les titres des deux anciennes associations). Un choix réfléchi et stratégique, comme nous l'explique A. :

« Concernant le terme de libération animale, certaines personnes qui pensaient que libération animale c'était au sens littéraire, justement, qu'on voulait ouvrir des cages et tout alors que c'était simplement une analogie par rapport à d'autres mouvements de libération, comme le mouvement de libération des femmes, etc. Simplement une reprise du terme, notamment parce que le livre de Peter Singer il s'appelle *Animal Liberation* donc libération animale ça n'avait rien à voir avec ça mais c'est vrai qu'au niveau de la perception du public, les gens ne comprenaient pas totalement donc c'est une des raisons pour laquelle on a changé le nom. Également, on a décidé de s'appeler *Pour l'Égalité Animale*, parce qu'on s'est dit aussi, ce qui est bien avec ce nom, c'est que dès que l'on fait une action et que les médias vont parler de ça, ils vont dire que ça a été organisé par l'association *Pour l'Égalité Animale*, donc les gens vont déjà en lisant cela réfléchir : « ah, on peut donc élargir l'idée d'égalité, même aux animaux », donc en tant qu'êtres sensibles ressentant des

62 <http://www.asso-pea.ch/fr/>

63 Ces deux termes, que l'un soit privilégié au détriment de l'autre, restent néanmoins souvent associés puisqu'ils sont à la base de la lutte animaliste.

émotions on pourrait peut être élargir ce concept-là pour y inclure non seulement les humains mais aussi d'autres animaux. C'était vraiment aussi une réflexion stratégique de communication de se nommer ainsi. Faire réfléchir les gens sur le fait que l'égalité n'est pas réservée qu'aux humains que ça peut être élargi à d'autres êtres sensibles ».

Le choix du terme étant stratégique, il ne modifie cependant rien aux valeurs qu'ils défendent (égalitarisme, antispécisme) et à l'objectif de leur lutte : la fin de l'exploitation animale. Ainsi, au travers de cette nouvelle association, il n'est pas question de changer le fond, mais plutôt la forme, au travers une modification de la structure jusqu'alors privilégiée dans les deux précédentes associations :

« Quand on a créé l'association *PEA* on s'est dit qu'il fallait que ce soit quelque chose de bien plus professionnel, de sérieux alors ça nous a poussé un peu à créer une structure assez hiérarchique on peut dire, avec un comité qui prenait des décisions finalement on s'est retrouvé juste 4 personnes dans le comité, alors qu'avant dans *LausAnimaliste* on était une quinzaine de membres actifs. Donc ça a créé certains problèmes parce que avant tout le monde était un peu au même niveau d'égalité, pis tout à coup il y a certains membres qui se sont retrouvés avec des compétences en plus, enfin pas des compétences...comment dire... des pouvoirs en plus selon les statuts etc. Ça crée quand même certains conflits internes. Et après cela en fait on a décidé très récemment, il y a un mois et demi, d'enlever cette compétence du comité de décider de la stratégie sans en parler aux autres membres. On s'est dit qu'à présent la stratégie serait discutée par l'assemblée générale, donc que chaque membre actif pourrait proposer des idées, des types d'action pour que cela soit pris en compte. Mais c'est toujours en discussion, ça risque encore d'évoluer. »

Bien que la structure de l'association soit toujours sujette à débat, tous sont néanmoins d'accord pour dire qu'il est important de chercher à professionnaliser cette nouvelle association, qui devra alors moins gérer des

petites actions de terrain comme jusqu'alors, afin de mieux se concentrer sur l'aspect médiatique et de coordination. De la même manière, ils sont en train de créer différents groupes de travail (pour la communication, pour la rédaction des tracts, etc.), attribuant ainsi des tâches spécifiques en fonction des compétences des différents militants.

III. MÉTHODOLOGIE

Afin de pouvoir appréhender au mieux le discours du mouvement antispéciste et tenter ainsi de répondre à nos questions de recherche, nous avons choisi deux sources d'analyse complémentaires qui nous semblaient particulièrement adaptées : il s'agit, d'une part, du matériel militant du mouvement représenté principalement sous la forme de tracts et, d'autre part, de la parole des militants eux-mêmes, au travers la réalisation d'entretiens.

3.1. Un matériel privilégié : les tracts

Nous avons décidé de porter une attention particulière au matériel militant des associations de *LausAnimaliste* et de *GenevAnimaliste*⁶⁴. Ce matériel, disponible sur leur site internet respectif, est essentiellement proposé sous la forme de tracts, à savoir un texte sur support papier destiné à être distribué dans les espaces publics par les militants à des fins de propagande. Pour les militants antispécistes, encore peu connus du grand public, il s'agit donc d'un outil essentiel afin de faire connaître, lors d'événements ou d'actions publiques, leurs idées et les raisons de leur lutte. Ce type de matériel, comme le souligne Philippe Burtin, forme « un vaste champ d'investigation sociologique, encore peu exploité semble-t-il, mais riche en données brutes »⁶⁵ concernant le discours général que les militants adoptent, non seulement pour communiquer entre eux, mais surtout pour s'adresser à la population. Ainsi, le déchiffrement du contenu des tracts permet de se représenter relativement fidèlement les discours et l'idéologie du mouvement antispéciste.

64 La nouvelle association *PEA* étant en phase d'élaboration, leur site internet ne proposait pas encore de matériel militant.

65 BURTIN, Ph. (1997), « Attitude et idéologie syndicales. Une analyse de tracts distribués à Renault-Billancourt », *Revue française de sciences politiques*, vol. 27, n° 6, p. 915. [en ligne] URL : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rfsp_0035-2950_1977_num_27_6_393753, consulté le 10.08.2014.

3.1.1. Sélection et composition du matériel d'analyse

Nous avons tout d'abord commencé par recueillir tout le matériel disponible en ligne, ce qui nous a permis d'obtenir une trentaine de tracts élaborés, soit par les associations elles-mêmes, soit par d'autres mouvements ou avec leur collaboration. Ainsi, vingt-deux tracts étaient mis à disposition sur le site de *LausAnimaliste*, huit seulement pour le site de *GenevAnimaliste*. En plus de ce matériel, nous avons également réussi à obtenir – par l'intermédiaire de certains interviewés – onze tracts supplémentaires également utilisés par le mouvement. Précisons ici que quatre d'entre eux sont très récents puisqu'ils proviennent de la nouvelle association *PEA*.

Au total, quarante et un tracts ont donc été soumis à l'analyse. Un corpus qui – au travers d'une critique générale de l'exploitation animale et de l'idéologie qui permet de la légitimer (le spécisme) – oriente sa communication selon différents axes et thèmes : une majorité de tracts portent ainsi sur l'élevage de manière générale ; d'autres se focalisent plus spécifiquement sur certains types d'exploitation (la fourrure, le foie gras, les cirques animaliers, l'expérimentation animale) ; enfin, certains tracts privilégient la mise en avant des notions importantes ou valorisées au sein du mouvement (le spécisme, le carnisme, la non-violence). Parmi cette diversité, il a donc été nécessaire, dans un premier temps, de trier ces différents tracts selon les thèmes abordés afin de voir s'il ne pouvait pas y avoir des différences majeures dans l'argumentation à prendre en compte lors de l'analyse. Cependant, dès les premières lectures, nous avons rapidement pu observer qu'au travers de tous les tracts se dégagent généralement les mêmes idées et la même cohérence argumentative, axées simplement plus spécifiquement sur un type d'animal ou d'exploitation selon l'action privilégiée.

3.1.2. Méthode d'analyse

Concernant la méthode d'analyse, il a semblé approprié de procéder à une analyse de contenu, un type d'analyse qui permet, comme son nom l'indique, d'analyser à partir d'un matériel de base le contenu du discours afin de construire les représentations de la personne ou du groupe qui s'est exprimé. Comme le souligne Anne Piret et *al.*, il s'agit donc d'une méthode d'analyse sémantique dans le sens où elle permet de « (...) faire émerger les manières de penser, les représentations ou structures cognitives d'un locuteur [en se penchant] avant tout sur le sens du discours plutôt que sur des aspects formels ou esthétiques »⁶⁶. L'objectif général poursuivi étant « (...) de déterminer la signification exacte du message étudié [en tentant de découvrir] ce que l'auteur du message a voulu dire exactement, non pas par rapport à l'interprétation subjective du chercheur, mais bien par rapport au point de vue de l'auteur même du message »⁶⁷.

Pour ce faire, il est important, comme le souligne René l'Écuyer, de débiter l'analyse en s'intéressant à la question du « Quoi ? », ou autrement dit, à la question du « Qu'est-ce qui a été dit ? », en faisant « (...) ressortir les différentes idées maîtresses contenues dans le matériel recueilli »⁶⁸. Il est en effet indispensable, dans un premier temps, de s'intéresser au contenu explicite du message que le mouvement souhaite transmettre afin de pouvoir approfondir l'analyse par la suite. Il faut donc mettre en avant le contenu manifeste du discours, un contenu qui porte « (...) sur ce qui est dit ou écrit, tel quel, directement et ouvertement »⁶⁹. Il s'agit d'une étape indispensable, au risque, selon l'auteur, « (...) de sombrer dans des interprétations qui vont au-delà du

66 PIRET, A., NIZET, J., BOURGEOIS, E. (1996), « L'analyse structurale. Une méthode d'analyse de contenu pour les sciences humaines », *Méthodes en sciences humaines*, De Boeck Université, Paris, p. 7.

67 L'ÉCUYER, R. (1990), *Méthodologie de l'analyse développementale de contenu. Méthode GPS et Concept de Soi*, Presses de l'Université du Québec, p. 14.

68 *Ibid.*, p. 16.

69 *Ibid.*, p. 22.

contenu et du sens réel du matériel analysé »⁷⁰. Il a donc été important, lors de la première étape de l'analyse, de procéder à de nombreuses lectures de chacun de ces tracts afin d'en dégager les axes de communication, les « idées maîtresses » mises en avant par le mouvement antispéciste.

Après avoir répondu à cette question du « quoi ? », il s'agit dans un second temps d'aller au-delà de la simple signification de surface à laquelle est limitée le contenu manifeste en s'intéressant au contenu latent du message : « les contenus latents renvoient pour leur part aux éléments symboliques du matériel analysé. Ils désignent ce qui est dessous, l'inexprimé, la vérité profonde ou le sens non verbalisé »⁷¹. Le but principal de l'analyse – comme nous l'avons souligné lors du chapitre précédent – étant de répondre à la question du « comment ? », il est donc important de se focaliser également sur le sens voilé du discours et des images présentés au lecteur. Dans cette optique, nous pouvons faire un parallèle avec la perspective proposée par Umberto Eco⁷² qui, dans son ouvrage intitulé *Lector in fabula*, s'intéresse au rôle du lecteur dans l'interprétation d'un texte. Selon cet auteur, le texte est une « machine paresseuse », représentant un « tissu de non-dit » laissé volontairement par l'émetteur, et qui exige un travail coopératif du lecteur pour remplir les « blancs ». La présence d'un destinataire est donc une condition indispensable au texte pour en dégager sa signification et que le texte vive une « plus-value de sens » apportée par ce dernier. En partant de cette optique, la tâche du chercheur est alors de s'atteler à découvrir ce que le texte dit, mais également ce qu'il ne dit pas, ce qu'il y a entre les lignes.

Afin de dégager ces « non-dit », nous avons choisi de procéder à une analyse énonciative⁷³. Il s'agit, par ce biais, de s'intéresser plus particulièrement à la

70 L'ÉCUYER, R. (1990), *Ibid.*, p. 17.

71 *Idem*

72 ECO, U. (2009), *Lector in fabula. Le rôle du lecteur ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*, Le Livre de Poche biblio, 315 p.

73 L'énonciation est entendue comme l'acte de dire. A distinguer de l'énoncé qui est ce qui est dit.

situation d'énonciation, en tentant de répondre plus spécifiquement aux questions : « Qui parle ? », « À qui ? », « Comment ? ». Ce type d'analyse, qui se focalise sur la manière dont l'auteur transmet son message, nous permet justement de nous intéresser au positionnement de cet émetteur par rapport au destinataire auquel il s'adresse (est-ce qu'il parle au « tu », « nous », « vous », « on »?), mais également d'en apprendre plus sur les caractéristiques attribuées au destinataire. En effet, les auteurs des tracts écrivent leur message en laissant de côté ce qu'ils estiment n'avoir pas besoin d'être dit. En ce sens, ces vides sont à mettre en lien avec une compétence qu'ils attribuent implicitement à un public qu'il suppose sachant ce qui n'est pas dit, mais ne sachant pas ce qui est dit. En s'intéressant à cet aspect-là du discours, il est possible de mettre en avant toute une construction symbolique d'un public cible destinataire auquel on présuppose des qualités, mais également des défauts, et à partir desquels on construit un discours adapté afin de le mobiliser.

Nous avons jusqu'à présent abordé la méthode d'analyse utilisée pour les tracts, un matériel qui contient un discours soigneusement étudié et réfléchi. Il nous a semblé pertinent, dans un deuxième temps, d'analyser le discours des acteurs au travers la réalisation d'entretiens.

3.2. L'enquête par entretien à usage complémentaire

Comme le soulignent Alain Blanchet et Anne Gotman, la réalisation d'entretiens, menés parallèlement à un autre moyen d'enquête, peut permettre de « compléter » et « d'enrichir la compréhension des données »⁷⁴. En effet, les entretiens peuvent, tout comme l'analyse de tracts, « faire apparaître les processus et les « comment » »⁷⁵. De plus, l'enquête par entretien est particulièrement adaptée à notre objet d'étude puisqu'il s'agit généralement, au

74 BLANCHET, A., GOTMAN, A. (2010), *L'enquête et ses méthodes : L'entretien*, Armand Colin (2^e édition), p. 43.

75 *Ibid.*, p. 37.

travers elle, «(...) d'analyser le sens que les acteurs donnent à leurs pratiques (...) et de mettre en évidence les systèmes de valeurs et les repères normatifs à partir desquels ils s'orientent et se déterminent »⁷⁶. Ce sens peut alors être analysé au travers d'un discours plus individuel et « spontané » que celui beaucoup plus cadré et consciencieusement élaboré par un groupe que l'on retrouve au travers des tracts, ce qui peut donner au chercheur matière à approfondir l'analyse.

3.2.1. Corpus d'analyse

Une des premières étapes consiste dans un premier temps au choix des personnes que l'on souhaite interroger. Il s'agit des lors de trouver les bons informateurs, autrement dit « (...) les acteurs dont on estime qu'ils sont en position de produire des réponses aux questions que l'on se pose »⁷⁷. Menant notre recherche principalement sur la construction du discours du mouvement antispéciste au travers de l'analyse de tracts, nous souhaitons principalement effectuer des entretiens auprès de personnes ayant participé, du moins en partie, à l'élaboration de ces tracts et/ou faisant partie du noyau dur de décision au sein des associations. Nous avons donc commencé par envoyer un e-mail par le biais du formulaire de contact de la nouvelle association *PEA* afin de leur expliquer globalement le sujet de notre recherche et notre volonté d'interroger des militants fortement impliqués au sein de la nouvelle et/ou des anciennes associations. Nous avons rapidement obtenu une réponse du président de l'association *PEA* – M. Jérôme Dumarty – qui a fait circuler notre requête auprès des militants qu'il jugeait correspondre au profil.

Nous avons ainsi pu obtenir un total de six réponses favorables, un nombre assez important étant donné que, comme mentionné dans la théorie sur le mouvement antispéciste en Suisse romande, les « groupes de décision » au sein

⁷⁶ *Ibid.*, p. 24.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 46

des anciennes et de la nouvelle association ont toujours été assez restreints, composé généralement au maximum d'une quinzaine de personnes vraiment actives au sein de chacune d'entre elles.

3.2.2. Élaboration du guide d'entretien

Une fois les personnes sélectionnées, il a fallu procéder à la rédaction d'un guide d'entretien. Bien que ce dernier ne soit pas obligatoire, il offre l'avantage à l'enquêteur d'avoir lors de l'entretien un questionnaire clair et structuré sous les yeux qui lui permet ainsi de ne pas perdre le fil de son questionnement en cours de route.

Ce guide, généralement introduit par un rappel de l'étude à l'intention de l'interviewé, ne se résume donc pas à une liste de questions. Il s'agit d'un outil précis comprenant l'ensemble organisé des thèmes qu'on souhaite explorer en fonction des questions de recherche soulevées par l'étude. Ainsi, chaque thématique correspond à un objet de connaissance ou de compréhension précis. Le guide, loin d'être statique une fois rédigé, peut évoluer en fonction du déroulement des premiers entretiens, comme ce fut le cas pour cette étude. Nous avons en effet jugé nécessaire de réadapter nos questions en fonction de certaines réponses insatisfaisantes obtenues lors des deux premiers entretiens, en précisant certaines questions et en travaillant notamment sur les relances afin de mieux les approfondir.

Pour notre guide d'entretien final, nous avons ainsi regroupé toutes les questions sous trois thématiques principales : Les questions regroupées sous le premier thème ne sont pas en lien direct avec l'analyse puisqu'il s'agit, dans une optique purement théorique, d'en connaître plus sur l'émergence du mouvement antispéciste en Suisse romande, sur ses influences, et sur ses affinités ou non avec d'autres associations suisses en lien avec la cause animale. En effet, le mouvement étant apparu en Suisse romande relativement récemment et restant

de ce fait encore peu connu, nous n'avions pas réussi à obtenir via internet toutes les informations nécessaires à l'élaboration de cette partie théorique jugée indispensable. Au travers de ce premier thème, les précisions apportées par quelques acteurs ayant participé à la formation du mouvement nous ont donc été d'une grande aide afin de clarifier la partie théorique ; les questions regroupées sous le second thème cherchent à mettre en évidence – non plus via la lecture des tracts mais via la parole des militants – le message explicite que ces derniers veulent faire passer au travers des tracts. Elles visent ainsi à interroger la construction de sens, l'argumentation sur laquelle le mouvement mise afin de légitimer la cause qu'il défend ; les questions regroupées sous le troisième et dernier thème portent sur les images privilégiées dans les tracts et sur l'importance ou non des émotions dans les stratégies communicationnelles militantes.

Concernant plus précisément le type de questions posées, nous avons généralement privilégié, comme conseillé⁷⁸, les questions ouvertes neutres (par exemple « Pourquoi », « Pour quelle raison », « Comment », « De quelle manière », etc.), et ce afin d'éviter les questions orientées ou pour le dire autrement les réponses induites. Nous avons également cherché à définir les relances possibles pour chaque question, à savoir la reformulation des propos de l'interlocuteur « visant à maximiser l'information obtenue sur chaque thème »⁷⁹. Les relances s'inscrivent donc toujours dans la continuité de la parole de l'interviewé. Pour notre guide d'entretien, ces relances ont principalement consisté : à reformuler certaines questions (« Vous m'avez dit tout à l'heure que (...) Pourriez-vous précisez ce que vous entendez par (...) ? ») ; à faire des interventions interprétatives, en reformulant ce que dit l'interlocuteur en allant plus loin, en lui proposant des pistes auxquelles il n'avait pas pensé (« Si j'ai bien compris, vous voulez dire que (...), ne pourrait-

78 Université Joseph Fourier, Sciences. Technologie. Santé : *Guide pour la conduite d'entretien*, [en ligne] URL : http://www.suristat.org/document/documentArticle/guide_entretien_fourier_1.pdf, consulté le 08.10.2014.

79 BLANCHET, A., GOTMAN, A. (2010), *op.cit.*, p.58.

on pas aller plus loin en considérant que (...)?) ; à demander des informations complémentaires (« Pouvez-vous m'en dire plus, me donner un exemple ? ») ; à manifester simplement des marques d'écoute, verbales ou non (hochements de tête), afin de montrer sa compréhension et son intérêt afin d'inviter la personne interrogée à poursuivre son discours (« je vois », « oui », etc.).

3.2.3. Déroulement et type d'entretien

Enfin, avant de passer concrètement à la phase de l'entretien, il est nécessaire de « négocier » au préalable ses conditions de déroulement avec l'interviewé. Concernant le choix du lieu, il a été généralement laissé à l'enquêté, en lui suggérant d'opter pour un endroit au calme, où il se sent à l'aise et peut s'exprimer librement. Ainsi, la majorité des entretiens ont été fait directement chez l'habitant, les autres dans des cafés peu fréquentés. Ensuite, il était important d'informer à l'avance la personne de la durée de l'entretien, qui était à chaque fois estimée à environ une heure. Une durée cependant toute relative puisqu'elle dépendait en général plus de l'enquêté que de l'enquêteur. En effet, pour un même questionnaire, certains entretiens ont duré trente minutes, alors que d'autres plus de deux heures. Enfin, l'enregistrement de l'entretien étant impératif afin de retranscrire la parole des interviewés le plus fidèlement possible, il a également été nécessaire de demander la permission aux personnes de les enregistrer, en précisant que l'anonymat et la fidélité des propos seraient respectés.

Concernant le type d'entretien, nous avons procédé à un entretien semi-directif, c'est-à-dire ni entièrement ouvert, ni entièrement fermé. Ainsi, bien que des thèmes et des questions aient été définis et structurés, le but n'est pas de respecter scrupuleusement l'ordre ainsi que la formulation exacte du guide d'entretien. Il s'agit avant tout de laisser la liberté à l'interviewé de parler ouvertement, dans les mots qu'il souhaite et dans l'ordre qui lui convient. Cependant, dans ces conditions, il est important de recentrer l'entretien lorsque

la personne s'éloigne trop du thème abordé, comme ce fut le cas pour un ou deux entretiens où les personnes avaient tendance à beaucoup se disperser dans le récit.

La méthode générale d'analyse ayant été détaillée, il s'agit à présent de la mettre à l'œuvre au travers de l'analyse.

IV. RENDRE VISIBLE...

4.1. Une construction sociale de la réalité

Les tracts ont généralement pour destinataire principal, non pas des publics cible, mais le public de rue, masse hétérogène composé d'individus inégalement, voire pas du tout acquis à leur cause. Le but, comme nous le confirme B., est alors de construire le message le plus consensuel possible afin que ce dernier ait une portée plus générale :

« Dans les anciennes associations, on avait pas le temps de développer tout ça. Mais maintenant, vu qu'on essaie d'être plus organisés, plus professionnels, on est gentiment en train de développer différents profils types pour le site internet PEA, qui est en construction...où on développe les textes actuels : par exemple, la ménagère de 50 ans qui aimerait bien consommer plus éthique, le jeune qui découvre... la personne sensible à l'aspect écologique [...] Mais pour l'instant on se focalise pas vraiment sur ces profils quand on fait les tracts parce qu'on a juste en tête le message général... qu'il puisse être le plus consensuel, le plus général possible pour toucher justement un peu tout le monde en même temps, pas justement les différents profils ».

Au travers de ce premier chapitre de l'analyse, il sera donc question de se focaliser sur ce message général diffusé dans les tracts, ceci afin d'analyser le travail de problématisation et de justification auquel se livrent les militants pour tenter de légitimer leur cause. Nous pourrions ainsi mieux comprendre l'intentionnalité et le sens que ces derniers mettent en avant au travers de leur discours. Pour ce faire, nous avons jugé utile ici d'en référer à la théorie de Peter Berger et Thomas Luckmann⁸⁰, dans le sens où il s'agit, dans une perspective sociologique de type constructiviste, d'appréhender ce discours en

⁸⁰ BERGER, P., LUCKMANN, Th. (2005), *La construction sociale de la réalité*, trad. de l'américain par Pierre Taminiaux, Paris, Arman Colin, coll. « Références sociologie », (1ère éd. 1966), 285 p.

tant qu'il s'inscrit dans une volonté de « construction sociale de la réalité ».

En effet, de la même manière que la réalité n'est pas donnée en tant que telle, les manières de percevoir autrui – en l'occurrence ici à l'animal – ne sont pas le résultat de critères ontologiques et naturels, mais plutôt le fruit d'une construction sociale et sémantique de la réalité. Dans cette optique, les représentations que l'on a de l'animal et les usages qui en découlent ne peuvent se faire, selon Berger et Luckmann, qu'au travers de « schèmes de typification » qui, « acquis au cours des processus de socialisation primaire et secondaire, permettent aux individus d'appréhender les personnes et les choses qui les entourent tout en leur pourvoyant des modèles d'interaction pré-arrangés socialement »⁸¹. Une fois partagées au cours des interactions de la vie quotidienne, ces typifications permettent une « objectivation » de la réalité, produisant ainsi un « stock commun de connaissance » qui s'impose alors à l'individu comme allant de soi.

Cet allant de soi, comme le souligne Florence Burgat, est très représentatif dans nos sociétés quand il s'agit des représentations qui s'attachent à l'animal en fonction de sa destination sociale, politique et économique-culturelle : « tout ce passe comme si cette destination était confondue avec des critères ontologiques : ce serait par « nature » que tels animaux seraient voués d'être objets d'expérience, d'autres de consommation, d'autres encore de compagnie »⁸². Berger et Luckmann parlent de « tradition » dans le sens où cette perception de l'animal, en s'inscrivant dans le temps, devient par « accoutumance » un modèle qui – se transmettant d'une génération à une autre – s'incorpore dans la mémoire collective en étant alors perçue comme une réalité objective préexistante à l'individu. Les typifications partagées, en ce

81 POGLIA, MILETI. F. (2005), « Rapport à l'altérité : Introduction et cadre théorique », *Cours de Sociologie générale 2*, Université de Fribourg, semestre d'hiver [en ligne] http://www.unifr.ch/socsem/cours/compte_rendu/partie%20I-cadre%20th%E9oriqu%20pdf.pdf, consulté le 30.09.2014, p.10.

82 BURGAT, F. (1997), *La protection animale*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », p. 14.

sens, sont donc à la base du processus d'institutionnalisation « qui se manifeste chaque fois que des classes d'acteurs effectuent une typification réciproque d'actions habituelles (...) cela implique que les typifications réciproques et le consensus sur le sens des actions soit connu et reconnu et qu'elles tendent à se cristalliser pour acquérir une certaine stabilité au cours du temps »⁸³. Les significations ainsi produites et incorporées dans le stock de connaissances apportent à l'individu un arrière plan stable qui – dans l'environnement complexe et changeant qui est le nôtre – lui permet d'adhérer à la réalité telle qu'elle lui est présentée sans avoir à se remettre perpétuellement en question.

Mais cela ne signifie pas pour autant que cette réalité institutionnalisée est acceptée par tous les membres de la société et qu'elle n'est jamais remise en question. Ainsi, le mouvement antispéciste pense et croit en une vérité différente, plus vraie et plus juste que celle qui est véhiculée par la société. Par ses actions et son discours, il cherche ainsi à modifier les cadres traditionnels de perception des animaux qui sont donnés dans notre société comme étant une réalité naturelle. Dans cette partie de l'analyse, il sera donc important d'appréhender le mouvement en tant qu'il tente également d'oeuvrer pour sa part à la construction sociale de la réalité.

Il est à préciser ici le rôle fondamental que joue le langage dans cette construction de sens, comme le relève Francesca Poglià Mileti : « c'est, en effet, le système de signes le plus élaboré de la production humaine et, en tant que tel, il contribue à définir, à maintenir et à légitimer la réalité sociale. Le langage rend possibles les schèmes de classification qui servent à différencier les objets. Il n'est pas qu'un canal, un support ou un «emballage» qui permettrait de reconnaître les catégories et d'en lire les composants, il contribue pleinement au processus de construction de la réalité sociale »⁸⁴.

83 POGLIA, MILETI. F. (2005), *op. cit.*, p. 11.

84 *Ibid*, p. 3.

Le langage est d'autant plus intéressant à appréhender ici puisque le mouvement antispéciste a développé, nous allons le voir, un langage particulier, composé de concepts novateurs. Dans ce chapitre, il s'agira donc de s'intéresser, au travers du discours qu'ils produisent, aux stocks de connaissances alternatifs et subversifs développés et partagés par le mouvement, à ce savoir commun qui vient contrecarrer et bousculer celui qui est proposé par nos sociétés actuelles et qui reste pour l'instant partagé par la majorité de ses membres. Ainsi, nous posons la question suivante : de quelle manière les membres du mouvement, en cherchant à remettre en cause des modes de traçage jusqu'ici admis, élaborent-ils un discours – composé d'un lexique qui lui est propre – qui se présente comme détenteur d'une vérité supra-sociétale irréfutable de ce que la réalité devrait être, tout en dénonçant la réalité telle qu'elle est légitimée et tenue pour vraie actuellement ?

Cette question sera traitée au travers d'une hypothèse qui structurera les deux prochains sous-chapitres. Cette hypothèse est que le mouvement, afin de valider une réalité qu'il juge plus vraie, essaye de réduire la frontière mentale et culturelle qui nous sépare/nous oppose à l'animal en le visibilisant en tant qu'individu sensible – et par conséquent souffrant – et ce afin d'obtenir une reconnaissance de ce dernier et du tort qu'on lui fait.

4.2. ... L'animal en tant qu'individu sensible et souffrant

Rendre visible l'animal exploité est une priorité pour le mouvement, comme nous l'ont confirmé de nombreux militants, dont A. (qui parlait alors des animaux d'élevage) :

« Les vaches, les cochons, tout ça... Ben au final on les voit uniquement au supermarché. On les achète sous cellophane, bien emballé dans des barquette bien propres, sans sang... Ou sinon tu les vois dans des publicités, dans un cadre bucolique, à l'air libre en train de chanter... Ils ont l'air tellement contents

de leur sort à venir. Donc il n'y a pas de quoi s'inquiéter pour eux. [...] Tout ça fait qu'au final on a perdu ce lien avec l'animal. Et nous c'est ce qu'on essaie de restituer en montrant l'animal, en le montrant tel qu'il est vraiment... et pas tel que la société veut nous le faire voir ».

En effet, dans le contexte que représente la société « postindustrielle », l'animal exploité – au travers de l'expérimentation mais surtout de l'élevage – est fortement invisibilisé. Cette invisibilité est relevée dans plusieurs tracts : « Il est devenu tellement banal de consommer des aliments d'origine animale et beaucoup d'entre nous ont simplement oublié d'où ils proviennent » (A2)⁸⁵ ; « des habitants que l'on oublie trop souvent » (A41), etc. Une invisibilité qui a donc pour effet, pour reprendre les termes d'Olivier Voirol, d'opérer un « processus de désubjectivation »⁸⁶. L'animal n'est plus un être sensible, il est devenu une matière fondue dans la masse, une ressource standardisée, un produit de rendement rationalisé à l'extrême. L'invisibilité se caractérise alors non seulement par une non présence physique, mais plutôt par une non existence sociale, comme le remarque Florence Burgat : « Il ne s'agit pas bien entendu d'une disparition au sens d'une simple invisibilité, mais d'une chute dans l'inexistence »⁸⁷. La disparition de l'animal entraîne ainsi une forme de « mépris social », à savoir « un refus de conférer une valeur sociale à certains sujets »⁸⁸. En effet, à l'inverse des animaux de compagnie qui jouissent d'une attention et d'une affection humaine toute particulière, les animaux voués à l'exploitation restent fortement ignorés, déconsidérés. Et si, pour la grande majorité d'entre nous, il ne nous viendrait jamais à l'idée de causer du tort à notre animal de compagnie – un animal ami, compagnon, prolongement de soi – nous restons indifférents au sort – soyons honnêtes – peu enviable des animaux destinés à nous nourrir, nous soigner, nous habiller, etc. Cette différence de considération est donc essentiellement possible grâce à cette

85 Cette référence et les prochaines à venir renvoient aux numéros des tracts mis en annexe.

86 VOIROL, O. (2008), « L'invisibilité comme désubjectivation », in *Histoire et subjectivation*, Giovanni A. et Guilhaumou J. (dir.), Éditions Kimé, Paris, p. 116.

87 BURGAT, F. (2011), « La disparition », in ENGELIBERT J.-P., et al., *op.cit.*, p. 138.

88 *Ibid.*, p. 112.

invisibilisation. En exemple, nous pouvons relater ici une anecdote personnelle qui n'est de loin pas sans rapport avec les propos avancés. À l'Université de Lausanne, les étudiants peuvent, depuis une dizaine d'années, voir des moutons et leurs petits qui viennent brouter l'herbe du quartier de Dorigny. Dans les salles d'étude de la bibliothèque, les révisions sont donc souvent ponctuées de nombreux sourires et regards affectueux adressés à l'égard de ces animaux qui gambadent et bêlent à proximité de nous. Un jour à la cafétéria, alors que deux personnes à notre table avaient pris du filet d'agneau, l'un de nous a plaisanté en disant qu'ils étaient en train de déguster « les moutons de Dorigny ». S'en suivit un long débat au travers duquel la plupart des gens à notre table ont affirmé que si la cafétéria proposerait effectivement « nos » moutons en menu, ils n'en mangeraient pas. Nous voyons bien ici à quel point il nous est difficile de causer du tort aux animaux qui sont « proches » de nous, comme le confirme d'ailleurs Mélanie Joy : « Partout dans le monde, les gens sont mal à l'aise à l'idée de tuer et de consommer un animal familier »⁸⁹.

La visibilité de l'animal, en ce sens, est une première étape fondamentale à la connaissance, puis à la reconnaissance⁹⁰ de ce dernier. Cependant, la visibilité d'autrui n'entraîne pas automatiquement sa reconnaissance – comme le souligne Voirol : « (...) cette dernière est moralement plus exigeante puisqu'elle suppose une prise en compte d'autrui dans ses exigences fondamentales. Or, la visibilité renvoie davantage à un rapport pratique au monde supposant une attention pour autrui qui peut rester superficielle »⁹¹. Reconnaître autrui, selon Axel Honneth, ne se réduit donc pas au fait de le percevoir, mais au fait de lui accorder « une valeur sociale » et renvoie donc à

89 JOY, M. résumé par REUS, E. (2010), « Carnisme », *Les Cahiers antispécistes*, n°33, p. 8 [en ligne] URL : <http://www.cahiers-antispécistes.org/spip.php?article400>.

90 Selon Axel Honneth, il est important de distinguer la connaissance de la reconnaissance : « (...) la première renvoie au fait de devenir visible, soit l'acte non public d'identification cognitive d'une personne alors que la seconde puisqu'elle renvoie aux activités expressives par lesquelles une personne se voit conférer le sens positif d'une affirmation de sa « valeur » sociale – soit bien au-delà de la simple identification cognitive », in VOIROL, O. (2005), « Les luttes pour la visibilité. Esquisse d'une problématique », *Réseaux*, 1, n° 129-130, p. 112.

91 VOIROL, O. (2005), *op. cit.*, p. 113.

un « acte moral » : « Un acte de reconnaissance est l'expression visible d'un décentrement individuel que nous opérons en réponse à la valeur d'une personne : nous concédons à l'autre une autorité morale sur nous, ce qui impose des limites à la réalisation de nos envies spontanées »⁹².

Dès lors, nous allons nous demander dans cette partie comment les militants construisent un discours en vue d'obtenir une reconnaissance de l'animal qui permettrait d'instaurer une relation morale avec l'homme et donc « une prise en compte de ses exigences fondamentales », à savoir le droit de ne pas mourir et de vivre une vie heureuse et sans souffrance le plus longtemps possible. Nous partons de l'hypothèse, relevée plus haut, que pour obtenir cette reconnaissance, le mouvement cherche à réduire cette distance physique et mentale qui nous sépare traditionnellement de l'animal exploité en mettant ce dernier sur le même continuum physique et psychique que l'homme. Pour le dire autrement, nous pensons que les militants antispécistes cherchent à visibiliser l'animal en tant qu'individu sensible – et donc souffrant – tout comme l'homme. Dès lors, une attention particulière sera accordée lors de l'analyse aux discours visant une inclusion de l'animal dans la catégorie « individu » mais également au vocabulaire utilisé afin de briser cette frontière établie entre l'homme et l'animal.

Pour reprendre les termes de Thomas Lepeltier qui parlait de la campagne d'abolition de l'esclavagisme en Grande-Bretagne aux XVIII^e et XIX^e siècles, il s'agira pour résumer de voir de quelle manière les militants essaient de « rendre visible les liens entre le proche et le lointain » : « Souvent, nous ne savons pas d'où viennent les choses que nous utilisons, nous ignorons les conditions de vie de ceux qui les fabriquent. Le premier travail des abolitionnistes était de faire prendre conscience aux Britanniques de ce qu'il y avait derrière le sucre, qu'ils

92 HONNETH, A. (2005), « Invisibilité : sur l'épistémologie de la « reconnaissance » », *Réseaux*, 1, n° 129-130, p. 56.

mangeaient, le tabac qu'ils fumaient, le café qu'ils buvaient »⁹³. Voyons à présent comment les militants opèrent afin de rendre visible ces liens.

4.2.1. L'animal : un « individu » sentient

Un message fondamental qui a été fortement mis en avant dans les tracts est le fait que les animaux sont des êtres sensibles : « Ils ressentent des émotions telles que la joie ou la peur, aiment jouer et apprécient généralement la compagnie de leurs semblables » (A15) ; « (...) les animaux sont des êtres sensibles ayant des préférences, des intérêts, expérimentant des émotions et pouvant par exemple souffrir de la solitude ou éprouver du plaisir en jouant » (A20) ; « Les animaux (...) sont des êtres sensibles qui ressentent des envies, de la joie mais aussi de profondes angoisses, car ils sont doués d'une vie mentale » (A37), etc. Ce critère – leur capacité à ressentir des émotions, et par conséquent, à pouvoir souffrir – comme nous l'avons souligné plus haut dans la théorie, est le fondement moral sur lequel se base la théorie antispéciste afin de légitimer son combat pour la libération animale.

Un critère tellement important – et à leurs yeux sous-évalué par la société – que les militants ont jugé utile d'inventer un nouveau terme qui va au-delà de celui de « sensibilité » afin de mieux le définir. Il s'agit de la sentience : « (...) il nous manque un mot pour désigner la chose la plus importante du monde, peut-être la seule qui importe : le fait que certains êtres ont des perceptions, des émotions, et que par conséquent la plupart d'entre eux ont des désirs, des buts, une volonté qui leur sont propres » (A5). Cette notion « (...) s'applique aussi bien aux humains qu'aux autres animaux » (A32) et permet donc de regrouper sous un même qualificatif tous les individus, humains ou non, pouvant « percevoir, ressentir des émotions, éprouver des sentiments et vivre des expériences subjectives » (A32).

93 LEPÉLTIER, Th. (2013), *op.cit.*, p. 165.

De nombreuses capacités que possèdent certains animaux à plus ou moins grande échelle sont également mises en avant comme l'intelligence (A25), la conscience de soi (A5, A38), le maniement des outils (A39), l'imitation (A10), etc. Ou autant de facultés qui longtemps ont été attribuées – et qui pour certaines le sont encore dans la croyance populaire – uniquement à l'homme. Or, les militants cherchent ici, à grand renfort d'accréditations scientifiques, à mettre en avant – que ce soit au travers des capacités citées ou de critères biologiques – la profonde ressemblance qui existe selon eux entre humains et animaux : « (...) de plus en plus d'études scientifiques montrent que, comme les humains, les animaux ressentent des émotions, des désirs, ont des préférences, des intérêts et font une expérience subjective de leur vie (...) des éthologues ont également découvert que la conscience de soi, ayant été considérée longtemps comme le propre des humains (...) » (A5, A38) ; « (...) les animaux ont, comme nous, des yeux, des oreilles, un système nerveux et un cerveau leur permettant de percevoir le monde qui les entoure » (A15) ; « leur système nerveux présente les mêmes récepteurs à la douleur que les nôtres et, comme nous, ils peuvent ressentir la peur (...) » (A26) ; « Depuis Darwin, les scientifiques conviennent qu'il n'y a pas de différence essentielle biologiquement parlant, entre les humains et les autres animaux (...) nous sommes sur le même continuum physique autant que psychique » (A10, A37), etc.

Les découvertes scientifiques, notamment en éthologie cognitive, sont effectivement de plus en plus prolifiques et servent aux militants qui – comme l'ont affirmé de nombreux interviewés dont C. – cherchent ainsi à visibiliser les similarités entre l'homme et l'animal afin de détruire la frontière culturellement établie qui jusqu'alors opère une distinction précise entre les deux et qui permet de légitimer l'exploitation du second par le premier :

« Un message important qu'on essaie de faire passer c'est le fait que beaucoup d'animaux ont également des capacités que les humains ils se sont attribués uniquement à eux. Par exemple, le fait que l'on considère que le ressenti

d'émotions c'était avant uniquement quelque chose que les humains avaient. Et après les éthologues ont montré que non, le ressenti des émotions est présent chez tout les animaux ou presque (...) Mais on essaie vraiment de détruire cette soi-disant frontière qui est en réalité simplement une frontière mentale qu'on a nous mêmes dessiné dans notre tête en disant « voilà, il y a les humains d'un côté, les animaux de l'autre ». Et en réalité la science montre de plus en plus qu'il y a beaucoup de capacités qui sont présentes chez les animaux. Donc même par exemple la capacité à manier des outils, qui moi quand j'étais à l'école on me disait « voilà c'est ce qui nous distingue des autres animaux ». Là actuellement les éthologues disent qu'il y a une centaine d'animaux qui ont cette capacité à manier des outils, que ce soit les primates, les corneilles, d'autres oiseaux, les pies, les poissons (...) Donc souvent on essaie de mettre cela en avant pour que le public soit informé du fait qu'ils sont similaires à nous, qu'il n'y a pas vraiment de différences fondamentales entre nous ».

Une absence de différences fondamentales, où comme le disait Darwin, une différence de « degré » et non de « nature ». Les militants – en s'appuyant sur une éthique fondée principalement sur des connaissances biologiques et éthologiques – se situent donc dans l'évidence d'une continuité et d'une équivalence si grande entre les animaux et les hommes, tant sur le plan biologique mais aussi de l'intériorité (émotions et conscience subjective de leur corps), qu'il devient pour eux inconcevable de les tuer ou des les manger, et qu'il devient logique – « il s'ensuit logiquement que » (A2) – et impérieux de leur octroyer des droits, en premier lieu celui de vivre et de ne pas souffrir.

Cette tentative de rapprochement entre l'homme et l'animal se traduit alors non seulement par la mise en avant des capacités de ce dernier, mais également par l'élaboration et l'utilisation d'un vocabulaire particulier qui, dans la manière de qualifier l'animal et de parler de lui, permet d'autant plus – en faisant des homologues entre les hommes et les animaux – de faire écho au modèle de la personne humaine.

En effet, les militants partent de l'idée avérée que, biologiquement, l'homme est un animal⁹⁴. Cependant, comme le souligne Jeangène Vilmer, dans le langage courant, l'utilisation même du mot « homme » pour se qualifier – en opposition à celui « d'animal » – témoigne du fait que l'homme cherche à s'extraire de ce statut, qu'il se considère hors de lui : le mot « animal » est alors généralement utilisé comme un antonyme qui en vient à désigner précisément ce qui n'est pas humain⁹⁵. De ce fait, au niveau de l'énonciation, les militants cherchent à contrer cette distinction traditionnelle qui oppose « les animaux » d'un côté, et « les humains » de l'autre. Pour qualifier l'animal (mais également l'homme) les militants parlent plus volontiers d'« individu sentient » (A7) ou d'« être sensible » (A6, A7, A19). Ils font également référence à de nombreuses reprises à ce dernier en tant qu'« autres animaux » (A2, A5, A11, A28). En employant le terme « autres », les auteurs cherchent bien à rappeler au lecteur leur appartenance commune, comme le montre clairement le passage de ce tract : « (...) les humains ne sont pas les seuls animaux à ressentir des émotions, des désirs, des préférences (...) » (A2). Il s'agit bien là de renvoyer l'être humain à sa condition d'animal, une condition que ce dernier a souvent tendance à occulter. Ainsi, les manières de qualifier l'homme et l'animal se rejoignent pour ne faire plus qu'un lors de nombreuses énonciations de ce type : « Chacun aime vivre sa vie de manière plaisante en jouant, en étant en compagnie d'autres individus, ou simplement en se prélassant tranquillement au soleil, et cet intérêt à vivre une vie la plus heureuse et la plus longue possible existe chez tous les êtres sensibles » (A6, A19), « Pour produire du lait, une vache, comme une femme doit d'abord avoir un petit. Elle est donc inséminée

94 Depuis la théorie sur l'évolution des espèces de Charles Darwin (1859) il est un fait communément avéré que l'homme fait partie de l'espèce animale, puisqu'il est lui-même un primate appartenant à la catégorie des grands singes, les hominoïdes. A ce titre, Jeangène Vilmer (2009) nous rappelle donc qu'il est sémantiquement faux de distinguer comme nous le faisons actuellement « les humains » et « les animaux ». Selon lui, il faudrait donc pour être plus précis parler d'« animaux humains » et d'« animaux non humains ». Pour des raisons de commodité et de simplification d'écriture, nous avons choisi pour ce travail de garder le mot « animal » pour désigner l'animal non humain, et le mot « humain » ou « homme » (masculin neutre qui ne renvoie pas au mâle mais à l'espèce humaine) pour désigner l'animal humain.

95 JEANGÈNE VILMER, J.-B. (2009), *Éthique animale*, Presses Universitaires de France, 275 p.

et chaque grossesse⁹⁶ dure 9 mois » (A4, A20, A25, A32), etc.

Les pronoms « Nous » ou « On », privilégiés dans le discours par les auteurs des tracts, permettent également – bien que pas systématiquement⁹⁷ – d'opérer cette unification en englobant l'animal dans l'énonciation : « Nous sommes tous des êtres sensibles (...) nous ressentons des émotions et avons tous un intérêt personnel à vivre notre vie la plus longue et la plus heureuse possible » (A11) ; « Nous ressentons tous des émotions et sommes dotés d'une vie mentale » (A10, A37) ; « Nous sommes tous des terriens » (A5, A38), etc. L'animal, au travers les tracts, n'est donc pas un « autre », mais devient un individu sentient au même titre que l'homme.

Si les militants tentent de déconstruire cette altérité exacerbée par le langage courant, ils tentent également de mettre à mal l'utilisation péjorative qui est généralement faite du mot « animal ». En effet, comme le remarque Jeangène Vilmer, l'animal, dans le langage courant, n'est pas seulement défini en tant qu'« autre », mais son qualificatif peut aussi être utilisé comme une « insulte » : « L'adjectif [animal, ndlr] qui a une nette connotation péjorative, désigne en nous la dimension physique, matérielle, sensuelle ou charnelle, par opposition au spirituel. Dire d'un humain qu'il est un animal, c'est dire qu'il est stupide, grossier, en un mot qu'il est « bête » (...) L'animal est barbare, inférieur et servile. Il est souvent défini en fonction de ce qui lui manque (par rapport à l'homme), c'est-à-dire selon ce que l'homme croit ne pas être »⁹⁸. En effet, la définition de l'homme ayant été construite en Occident par opposition au concept de l'animal, les locutions utilisant les animaux attribuent le plus

96 En ce sens, notons ici que le mot « grossesse », habituellement utilisé pour les femmes, est privilégié à celui de « gestation » plus traditionnellement attribué aux animaux. Ce renversement de vocabulaire (humain pour parler de l'animal), nous le verrons dans le chapitre suivant, est fréquemment utilisé par le mouvement.

97 En effet, les auteurs des tracts s'adressent essentiellement au destinataire humain au travers des pronoms « Nous » et « On ». Ces pronoms ont une valeur élargie, permettant ainsi d'associer le lecteur à leur point de vue par un pronom qui l'englobe les humains en général.

98 JEANGÈNE VILMER, J.-B. (2009), *op.cit.*, p. 12.

souvent des traits négatifs ou erronés à ces derniers⁹⁹, comme le prouvent d'innombrables expressions langagières : « suivre comme un mouton » (sans se poser de questions) ; « manger comme un porc » (malpropre) ; « foncer comme un bélier » (sans réfléchir) ; « répéter comme un perroquet » (sans comprendre ce qu'on dit) ; « singer » (imiter maladroitement quelqu'un) ; avoir « une cervelle de moineau » (être peu intelligent), « une tête de linotte » (être étourdi), « le QI d'une poule » (stupide) ; être « un blaireau » (nigaud), « un âne » (un idiot), « un pigeon » (dupe), « une buse » (ignorant), « une bécasse » (idiote), « un dindon » (niais), « un boeuf » ou « un veau » (imbécile), « bête comme cochon » ou « comme une oie » (stupide), bref « être bête » (être stupide), etc. Comme le souligne David Chauvet, nous pouvons également voir au travers de ces différents exemples à quel point « notre langue reflète notre peu de foi envers l'intelligence des animaux »¹⁰⁰.

Afin de pouvoir considérer les animaux de manière positive, il est donc important pour les militants de bannir du champ lexical les expressions qui rabaisent implicitement les animaux. Pour ce faire, ils mettent fréquemment en avant des capacités animales contrant les différents préjugés reflétés au travers de ces locutions, comme le montre l'exemple suivant : « Les poissons se rappellent d'événements plus d'un an après. « Mémoire de poisson rouge » : une expression dévalorisante et basée sur des préjugés » (A32).

Par ailleurs, dans le même ordre d'idée, nous pouvons ici relever le titre d'un tract, sous forme d'interrogation, qui selon nous est très significatif : « Es-tu bête ? Nous oui ! » (A32). À la lecture de cette question (es-tu bête ?), le lecteur aura tendance, dans un premier temps, à se référer au sens péjoratif du mot et à se sentir offensé. Cependant, la réponse amenée par les militants (Nous oui !) permet dans un deuxième temps de renvoyer au sens premier du

99 Quelques locutions positives sont tout de même présentes, bien qu'en très petit nombre, dans notre vocabulaire : « avoir une mémoire d'éléphant », « être malin comme un singe », « rusé comme un renard », etc.

100 CHAUVET, D. (2014), *Contre la mentaphobie*, Éditions L'Age d'Homme, Suisse, p. 59.

terme (l'animal), un terme alors connoté positivement par les militants qui permet, une nouvelle fois, d'inclure l'être humain dans cette catégorie de l'animalité. Au travers de cette affirmation, les militants tentent alors, pour reprendre les termes d'Erving Goffmann, d'opérer « un retournement de stigmaté ». Le mot « bête », n'est plus vu comme péjoratif et synonyme de stupidité, mais devient le terme unificateur d'une communauté d'appartenance englobant à la fois les humains et les animaux.

Enfin, pour terminer cette partie, nous pouvons également mentionner l'utilisation fréquente dans les tracts d'anecdotes permettant d'illustrer encore une fois les capacités et la sensibilité dont les animaux peuvent faire preuve, mais également le rapport privilégié que l'animal peut entretenir avec l'homme :

« Un cochon nain, Lulu, a sauvé en 1999 la vie de Joanne Altsmann. Le jour où celle-ci a été victime d'un infarctus, Lulu est sortie de la maison et est allée se coucher sur la route, obligeant une voiture à s'arrêter, puis a guidé le conducteur vers la maison » (A32)

« Alfred Grünemeyer, agriculteur, traitait ses animaux comme des animaux de compagnie aimés. A sa mort, un de ses bœufs nommé Barnaby s'est échappé de son champ et a gagné le cimetière où Alfred était enterré, à un kilomètre et demi. Il a franchi le muret, a trouvé la tombe et est resté pendant deux jours, malgré de nombreux efforts pour l'en faire partir » (A32)

Ces anecdotes ont donc l'avantage d'apporter une preuve supplémentaire du lien profond qu'il peut exister entre l'homme et l'animal, un lien qui, selon les militants, devrait engendrer une reconnaissance et un respect de l'animal impliquant ni mort, ni souffrance. Ainsi, quand nous demandons par exemple à un interviewé l'intérêt de mettre des anecdotes dans les tracts, voici ce qu'il nous répond :

« Parce que ça montre bien, au travers d'exemples concrets, que les animaux ils sont bien plus que ce que qu'on veut croire et ça montre bien que chaque vivant sensible mérite le respect et qu'il est totalement injustifiable de les faire souffrir et de les tuer en masse comme on le fait actuellement, sans aucune excuse valable et sans aucune considération pour eux ». (A.)

Dans les tracts, une part très importante du discours est justement consacrée à la souffrance engendrée par l'exploitation des animaux. Tellement importante d'ailleurs que nous avons jugé utile de l'analyser indépendamment dans le prochain sous-chapitre¹⁰¹.

4.2.2. « Souffrir comme une bête »

Nous avons déjà souligné plus haut la forte invisibilisation à laquelle est soumis dans nos sociétés l'animal exploité. Pour Florence Burgat, cette « disparition des animaux » a eu comme implication d'entraîner également une « disparition de leur souffrance »¹⁰². En effet, différents relais et déguisements¹⁰³ dans notre société permettent de dissimuler la souffrance, et par conséquent la violence potentiellement engendrée par l'exploitation animale. Par exemple, rares sont les images qui nous présentent le processus d'abattage industriel des animaux de rente, ou encore les conditions d'expérimentation de certains animaux, et ce pour une raison bien précise que met en avant Mélanie Joy : « En général, les gens détestent voir souffrir les animaux, même quand ils ne sont pas des *amis des bêtes*. Nous sommes touchés par ce qui arrive à d'autres êtres sentients. C'est pourquoi les idéologies violentes¹⁰⁴ ont des dispositifs de

¹⁰¹Les thèmes de la sensibilité et de la souffrance des animaux sont bien évidemment fortement liés. Toutefois, les pistes analytiques pour l'un et l'autre thème étant trop denses et diversifiées pour être réunies sous un seul sous-chapitre, nous avons jugé utile de les traiter indépendamment l'un de l'autre, afin de mieux cerner les différents éléments analytiques se rapportant plus spécifiquement à chacun des thèmes.

¹⁰²BURGAT, F. (2011), « La disparition », in ENGELIBERT, J.-P., et al., *op.cit.*, p. 138.

¹⁰³Voir par exemple pour plus de précisions à ce sujet : CHAPOUTHIER, G. (1992), *Les droits de l'animal*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », pp. 68-72.

¹⁰⁴L'idéologie mentionnée ici est le carnisme. Ce terme, conceptualisé par la psychologue

défense spéciaux qui permettent aux êtres humains de soutenir des pratiques inhumaines, sans même réaliser ce qu'ils font. L'invisibilité sociale et psychologique en fait partie. Mais il faut aussi que la violence soit physiquement invisible. On élève et tue des milliards d'animaux ; mais avez-vous déjà vu ne serait-ce qu'un chaînon du processus de production de viande ? »¹⁰⁵. De ce fait, comme le confirme Jacques Derrida, il a toujours été important dans nos sociétés, «d'organiser à l'échelle mondiale l'oubli ou la méconnaissance de cette violence. Disparition pure et simple de races et d'espèces, dénaturation des animaux par les biotechnologies, plans articulés de dénégation de cette violence : dans cette nouvelle configuration, on peut mettre à mort l'animal sans le tuer »¹⁰⁶. Une invisibilisation qu'ont dénoncée de nombreux militants lors des entretiens, comme ici C. :

« Ben dans ce genre d'endroit [les abattoirs], bien dissimulé aux gens, où tout est automatisé... ultra-technicisé (...) l'animal on le voit pas, comme dans beaucoup d'autres industries d'exploitations et du coup la souffrance qu'il endure non plus d'ailleurs. Donc au travers des tracts on essaie de restituer cette réalité... cette souffrance... parce que les animaux souffrent, il ne faut pas croire que parce qu'on ne voit pas cette souffrance elle n'existe pas. Et là je parle des abattoirs, mais il y a aussi de la souffrance dans l'expérimentation, dans l'élevage, même dans les cirques ».

L'important pour les militants, au travers des tracts, est donc de rendre visible l'invisible, à savoir selon eux la quantité infinie de souffrances et de violences générées par l'exploitation animale au travers de ses différentes filières : expérimentation, élevage et abattage, zoos, chasse et pêche, etc. Cette visibilisation passe dans un premier temps par une description fine et

sociale Melanie Joy en 2001, définit l'« idéologie violente et dominante » dans nos sociétés actuelles qui fait croire qu'il est « normal, nécessaire et naturel » de manger de la viande pour vivre et qui choisit quels animaux il est éthique ou non d'asservir à cette fin. Ne nous étendons pas plus ici sur cette notion puisqu'elle fera l'objet d'un prochain chapitre.

105JOY, M. résumé par REUS, E. (2010), « Carnisme », *Les Cahiers antispecistes*, n°33, p. 4 [en ligne] URL : <http://www.cahiers-antispecistes.org/spip.php?article400>.

106DERRIDA, J. (2006), *L'animal que donc je suis*, Éditions Galilée, p. 46.

méthodique des diverses conditions d'exploitation et/ou d'abattage, dont nous ne vous présentons ici qu'un « bref » échantillon : « Dans l'industrie des oeufs, les poussins mâles, ne pouvant pondre, sont tués juste après leur naissance : ils sont gazés ou broyés vivants » (A2), « Dans les élevages en batterie, par dizaines de milliers dans un hangar éclairé 24h/24, elles [les poules, ndlr] ne voient jamais le soleil ni ne connaissent le repos. Le surpeuplement et le vacarme perpétuels les empêchent de dormir et les rendent folles, les amenant à s'automutiler et à s'attaquer entre elles (...) pour limiter les « accrochages » dus à la surpopulation, les producteurs atrophiaient couramment les becs (épointage), causant de vives souffrances et parfois de longues agonies. Enfin, le transport et l'abattoir sont généralement un calvaire : os brisés, déshydratation dans les camions pendant les heures de trajet, non-étourdissement accidentel suivi d'ébouillantage à vif » (A29) ; « Les vaches laitières, pour produire du lait, doivent comme tous les mammifères donner naissance à un petit. Les veaux sont séparés de leur mère quelques temps après la mise bas ce qui provoque angoisse et désarroi pour la vache autant que pour le petit » (A2), « Cette séparation est une souffrance : la mère pleure bruyamment son petit pendant plusieurs jours » (A32, A34), « La vache a une chance sur deux de donner naissance à un mâle qui, ne produisant pas de lait, sera inutile pour l'industrie laitière : aussitôt engraisé, aussitôt tué. Si c'est une femelle, elle vivra sans doute le même cauchemar que sa mère » (A4) ; « Le fois gras est un organe malade prélevé du cadavre d'une oie ou d'un canard, gavé de force plusieurs fois par jour au moyen d'un tube de métal de 20 à 30cm enfoncé dans la gorge jusqu'à l'estomac (...) En se débattant lorsque le tube s'enfonce dans sa gorge, ou par la simple contraction de son oesophage provoquée par le besoin de vomir, il [l'oiseau, ndlr] risque l'étouffement et des perforations mortelles au cou » (A22) ; « Les animaux tués pour l'industrie de la fourrure (...) sont emprisonnés dans des cages minuscules dans lesquelles ils se blessent et souffrent atrocement. On les tue ensuite par gazage, électrocution anale ou empoisonnement (...) » (A15) ; « Ce n'est pas parce que les poissons sont

incapables de crier que leur mort est moins violente » (A8), « Capturés à de plus en plus grandes profondeurs, lors de la remontée les frottements leur mettent les flancs à vif, la décompression fait éclater leur vessie natatoire, sortir les yeux de leur orbite, et l'oesophage et l'estomac par la bouche » (A26), etc.

Il s'agit donc bien ici de mettre en avant, selon les termes utilisés par les militants, « les conditions de vie [et de mort, ndlr] pitoyables » (A9) de ces animaux. À cette fin, beaucoup de mots ou de phrases lors de ces descriptions sont mis en gras ou soulignés afin de mieux faire ressortir les différentes et inéluctables « atrocités » (A14) occasionnées selon eux par l'exploitation animale. Parmi les nombreuses photos contenues les tracts, bon nombre d'entre elles viennent également illustrer ces différentes descriptions, permettant ainsi d'apporter un éclairage plus concret sur ce que les militants cherchent à dénoncer : la souffrance infligée aux animaux¹⁰⁷.

La souffrance engendrée par cette violence, nous venons de le voir, est alors tout autant physique que psychique, provoquant chez les animaux « angoisse », « désarroi », etc. En ce sens, il est également important pour les militants de mettre en avant dans les tracts la violence psychique liée au manque des conditions d'existences propres à l'espèce (comme par exemple le manque d'espace, de liberté de mouvement, d'accès à la nature, d'exercice de facultés naturelles) : « Dans les élevages, des animaux, comme les visons, qui dans leur habitat sauvage, défendent des territoires couvrant jusqu'à 9 hectares, sont emprisonnés dans des cages minuscules dans lesquelles il se blessent et souffrent atrocement » (A15) ; « Enfermés en cages de batterie, ils [les canards, ndlr] ne peuvent ni bouger, ni se retourner, et encore moins déployer leurs ailes. En liberté, les canards passent une grande partie de leur vie sur l'eau ». (A22) ; « Les animaux de cirque passent toute leur vie en captivité, dans des cages, des enclos, sur le goudon des parkings ou dans des camions, alors qu'en

¹⁰⁷Nous ne nous étendons pas ici sur les différents supports visuels, les différents types de photos et d'images contenues dans les tracts faisant l'objet du second chapitre de l'analyse.

liberté ils occupent de vastes territoires, entretiennent des liens avec leurs congénères et ont des activités propres à leur espèce. Ils s'ennuient profondément en captivité, et les mouvements répétitifs ou la prostration que l'on observe chez beaucoup d'entre eux sont révélateurs d'un mal-être profond » (A37). Jean-Luc Guichet parle à ce titre de « violence carencielle » : « La violence carencielle est une sorte de violence par omission autant que par oppression, qui induit une souffrance non plus événementielle mais existentielle, une douleur étrange et fantomatique, une sorte de douleur sans douleur malaisément repérable comme telle »¹⁰⁸.

Au-delà de la souffrance engendrée, le nombre d'animaux tués est également au coeur des préoccupations des militants, ils les comptabilisent, les dénombrent : « Chaque année, 55 milliards d'animaux terrestres sont tués pour leur chair. Durant la même période, 150 millions de tonnes de poissons meurent par suffocation dans les filets de pêche » (A2), « Chaque heure (!) plus de 6 millions d'animaux sont tués dans le monde pour être transformés en morceaux de viande » (A20), « Ce sont des milliers de milliards de poissons qui sont tués chaque année dans le monde ! ». Les points d'exclamation présents dans ces deux dernières phrases – et dans ce même registre dans de nombreux autres tracts – est rajouté afin de souligner l'ampleur impressionnante de ce « carnage » (A8) perpétré à grande échelle. Ici, nous pouvons reprendre le terme de « violence processuelle » – mis en avant par Florence Burgat en parlant du traitement des animaux dans les abattoirs – qui décrit un type de violence rationalisé et automatisé à l'extrême où l'animal, alors dénaturalisé et désanimalisé, n'est que le simple rouage d'une chaîne de production à large échelle. Dans ce contexte, nous dit Burgat, cette standardisation de la violence nous amène à penser que l'animal ne souffre plus : « Tout se passe comme si la mort en série ne pouvait de toute façon pas porter atteinte à des individus

¹⁰⁸GUICHET, J.-L. (2010), « L'animal inenvisageable. La perception humaine de la douleur animale : entre les Lumières et aujourd'hui », in GUICHET, J.-L. (coord.) et al., *Douleur animale, douleur humaine. Données scientifiques, perspectives anthropologiques, questions éthiques*, Éditions Quae, coll. Update Sciences & Technologies, p. 185.

chaque fois différents, car de tels individus sont censés ne plus exister »¹⁰⁹. Au travers des tracts, il est alors important pour les militants de mettre en avant une individualisation de cette souffrance : « Chaque morceau de viande, chaque oeuf, chaque verre de lait engendre l'exploitation et le meurtre d'un animal » (A2, A18) ; « Derrière chaque verre de lait, un veau est tué » (A25).

Mais la réduction de l'animal à son corps carné ne transparaît pas seulement au travers des modes d'exploitation. Comme le souligne Estiva Reus en résumant l'ouvrage de Melanie Joy, cette réification – le fait de voir les animaux comme des objets inanimés – passe également par le langage : « Par exemple, dans le domaine de la pêche, on parle de « ressources halieutiques » plutôt que de poissons. Nombre de pièces de boucherie ou charcuterie (filet, bavette, ris, jambon...) portent des noms distincts des muscles, membres ou organes dont elles proviennent »¹¹⁰. Florence Burgat le souligne également en disant que nous mangeons « *du* boeuf ou *du* mouton, comme si la viande était un continuum de chair étranger à l'individualité animale. »¹¹¹. Au travers des tracts, nous avons alors pu constater que ce type de lexique utilisé couramment pour parler de l'animal et tendant à le chosifier est également utilisé par les militants, qui le mettent alors entre guillemets, afin de mieux souligner le caractère inapproprié et incohérent de l'attribution d'un tel lexique pour parler d'un être sensible: « produits » (A34), « races à lait » (A4), les « volailles » (A34), « du » poisson (A29), « du » poulet (A29), « une vache à lait » (A32, 34), « du matériel biologique » (A11), etc.

À la place de ce dernier, le vocabulaire privilégié, nous avons déjà pu en voir quelques exemples, est habituellement celui qui traduit des comportements ou des faits à usage humain : « ressentir » (A1, A2, A39), « angoisse, désarroi » (A4, A32), « pleurer » (A32, A34), « suffoquer » (A6, A19), « stress, peur »

109BURGAT, F. (2011), « La disparition », in ENGELIBERT, J.-P., et al., *op.cit.*, p. 137.

110JOY, M. résumé par REUS, E. (2010), *op.cit.*, p. 8.

111BURGAT, F. (1995), *L'animal dans les pratiques de consommation*, Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », p. 3-4.

(A16)¹¹². Au travers la description des différents actes et types d'exploitation, l'utilisation de ce vocabulaire particulier permet également aux militants de redéfinir le monde social dans lequel ils évoluent : l'abattage devient un « crime » (A10) ou un « massacre » (A8, A10), la viande un « meurtre » (A10, A34), l'industrie et l'expérimentation animale un « esclavage » (A11) et une « abomination » (A3). Ainsi, on parle généralement dans les tracts de : « torture dans les laboratoires ; assassinat de masse dans les abattoirs ; emprisonnement à vie dans les zoos ; extermination par la chasse, la pêche, etc. » (A13). Où autant d'actions qui légitiment alors pour les militants d'être « en deuil » (A2) pour ces animaux « tués et torturés ». (A2)

En ce sens, un champ lexical spécifique est également privilégié afin de mettre en avant, au travers de ces différents actes, des postures morales qui servent à définir les êtres qui se trouvent engagés dans la relation d'exploitation : les animaux deviennent ainsi des « victimes » (A8, A33, A11), des « esclaves » (A10, A11), des « innocents condamnés à mort chaque jour » (A41), leurs corps ne sont plus réduits à de la viande mais deviennent des « cadavres » (A1, A14, A22). Les exploitants, quant à eux, sont des « tyrans » (A3, A11) faisant preuve de « cruauté » (A3, A12). Comme le souligne Vanessa Manceron, au travers l'utilisation de ce lexique particulier « les militants inversent l'opposition homme/bête : l'humanisation des animaux (vivants sensibles et souffrant comme les humains) fonctionne vis-à-vis de l'inhumanité des hommes (comportements meurtriers). (...) L'usage du concept d'humanité apparaît ici comme une arène de débat, une langue commune au sein de laquelle (peuvent) se formuler des positions antagonistes, en étant à la fois un attribut d'essence et une maxime de conduite : pour incarner l'humanité doit-on être né humain, ou bien faut-il agir humainement ?»¹¹³.

112Ce type spécifique d'énonciation rejoint ainsi les éléments analytiques relevés lors du premier sous-chapitre, à savoir la tentative d'opérer un rapprochement entre l'homme et l'animal au travers l'utilisation d'un vocabulaire particulier.

113MANCERON, V. (2012), « Les vivants outragés. Usages militants des corps et perceptions des animaux d'élevage chez les défenseurs de la cause animale en France », in KECK, F., VIALLES, N. (dir.), *Des hommes malades des animaux*, Cahiers d'anthropologie sociale, n°8,

En effet, cette souffrance exacerbée tout au long des tracts permet également de brouiller les frontières entre l'homme et la bête, comme le souligne Guichet : « quand on prend conscience que l'animal peut souffrir, la position de celui-ci vis-à-vis de l'homme change. Il cesse d'être au service de l'homme pour être à ses côtés face à la souffrance. Ce qui change tout. La ligne de partage du vivant ne se trouve pas entre les hommes et les animaux, mais entre ce qui est sensible et ce qui ne l'est pas. C'est l'homme cruel qui apparaît comme l'autre de l'homme plutôt que l'animal, l'animal tendre devenant plus proche de lui que l'homme cruel. Ce qui n'est pas sans inviter à de profondes remises en question. Quand tel est le cas, l'homme n'a plus de définition fixe et l'animal non plus. Où finit l'animal, si celui-ci peut être plus sensible qu'un homme ? Et où commence l'homme, si celui-ci peut être plus cruel qu'un animal ? La réalité n'est plus ce que l'on pense communément »¹¹⁴.

Cette cruauté de l'homme à l'égard de l'animal est d'autant plus critiquée et jugée injuste par les militants qu'elle est – du moins pour la majorité des types d'exploitations – non nécessaire : « Nous pouvons vivre sans exploiter les animaux » (A17, A20) ; « Vu que la consommation de produits d'origine animale n'est pas nécessaire, cela signifie qu'il est injuste de tuer les animaux pour qu'ils se retrouvent dans notre assiette (...) il y a un fait simple qui demeure : on peut vivre sans manger les êtres ressentant des émotions et sans leur infliger ce que l'on ne voudrait pas qu'on nous fasse » (A1) ; « (...) la viande n'est pas nécessaire pour vivre en bonne santé » (A6), etc. Dans ce genre d'argumentation, axé principalement sur une critique de l'alimentation carnée et des autres produits dérivés de l'animal, il s'agit ici, pour les militants, de remettre en question l'inéluctabilité biologique prêtée traditionnellement à ce type de régime qui est généralement naturalisé : « On nous fait croire que sans viande, produits laitiers et oeufs nous ne pouvons pas survivre. C'est

Éditions de l'Herne, Paris, pp. 67-68.

114 VERGELY, B. (2010), « Souffrir comme une bête ! Interrogations sur une formule », in GUICHET, J.-L. (coord.) et al., *op.cit.*, p. 157.

pourtant faux ! » (A31). En effet, s'il est incontestable que le lion et la hyène n'ont pas d'autre choix qu'un régime carnivore, l'homme peut opter pour une autre alimentation. Manger ce type de nourriture, n'est alors pas une nécessité vitale, comme le relèvent certains tracts en énonçant de nombreuses études scientifiques sur le sujet : « L'association américaine de diététique qui regroupe 72'000 nutritionnistes a constaté qu'il est parfaitement possible de se nourrir équilibré en étant végétalien à tous les stades de la vie » (A1, A40); « Les grandes associations de diététiciens sont d'accord qu'un régime végétarien/végétalien est favorable à la santé » (A31). Cette accréditation scientifique traduit alors pour les militants, non pas une opinion subjective, mais un fait avéré comme en témoignent par ailleurs les pratiques végétariennes et végétaliennes en tout temps et en tout lieu, au travers de différents acteurs que le mouvement met d'ailleurs fréquemment en avant : « Depuis l'Antiquité nous connaissons des philosophes et des peuples entiers qui vivent en parfaite santé sans consommer d'animaux. Aujourd'hui, de plus en plus de célébrités parlent de leur végétarisme ou de leur végétalisme, comme Moby, Natalie Portman, Woody Harrelson, Carl Lewis, Bill Clinton et bien d'autres encore » (A31). Autant de personnalités qu'il est alors avantageux de mettre en avant puisque, comme le souligne Lilian Mathieu, leur renom peut permettre de « pallier l'illégitimité dont souffre la cause »¹¹⁵ en apportant plus de crédibilité à cette dernière. C'est également ce que nous confirme un militant, quand nous lui demandons l'intérêt de mettre en avant de telles références :

« Par exemple, une croyance très répandue dans le régime végétarien, c'est le fait que sans protéines animales tu perds de ta force musculaire. Alors que là si on leur dit que Carl Lewis il est végétarien alors que c'est une référence sportive... il est bien la preuve vivante que ce type de croyances provient d'idées reçues totalement fausses » (C.)

¹¹⁵MATHIEU, L. (2009), « Chapitre 1. Le mouvement contre la double peine », in TRAÏNI, Ch. (dir.) (2009), *Émotions... Mobilisation !*, Presses de Sciences Po, Paris, coll. « Sociétés en mouvement », p. 41.

Afin d'accentuer cette injustice, de nombreuses phrases sont donc formulées afin de contrebalancer l'aspect superflu et dérisoire de nos pratiques de consommation avec l'atteinte aux intérêts fondamentaux de l'individu qu'elles engendrent : « Jusqu'où la joie du palais peut-elle justifier la souffrance ? » (A12) ; « Sachons refuser un simple plaisir gustatif lorsque cela va à l'encontre des intérêts capitaux des autres » (A34) ; « Les souffrances énormes que ces êtres sensibles ressentent durant la phase de gavage continue encore à être niées au profit d'un simple plaisir gustatif » (A12).

En conclusion de ces deux premiers sous-points d'analyse, notre première hypothèse se révèle donc confirmée. En effet, nous avons pu voir au travers des tracts que le mouvement antispéciste rejette et critique violemment la thèse de l'animal objet / de l'animal machine, lui préférant la thèse de l'animal sujet (et de surcroît sujet de droits) et de l'animal personne. Ce postulat se traduit par l'utilisation d'un vocabulaire particulier qui, nous avons pu le voir tout au long de l'analyse, cherche à brouiller la frontière qui sépare traditionnellement l'homme et l'animal en visibilisant, d'une part l'animal en tant qu'individu, et d'autre part « l'homme en tant qu'animal »¹¹⁶. Il s'agit d'opérer dans le discours un rapprochement sémantique entre l'homme et l'animal, et ce afin de pouvoir dans un deuxième temps mieux soulever l'injustice liée aux souffrances et aux violences engendrées par l'exploitation animale. En ce sens, la mise en visibilité des souffrances et violences, décrites également au travers d'un lexique spécifique, est également importante pour les militants qui, en mobilisant une rhétorique de l'injustice, cherchent à redéfinir une situation traditionnellement jugée normale et nécessaire.

¹¹⁶Nous entendons par là le fait de le ramener à sa condition biologique d'animal, mais également le fait de le renvoyer à sa « bestialité » (de part les souffrances qu'il inflige).

V. RENDRE SENSIBLE

5.1. La place des émotions dans le mouvement antispéciste

Dans la théorie et l'analyse, nous avons pu voir jusqu'à présent dans le discours antispéciste la mise en avant d'une argumentation principalement fondée sur la raison, à grand renfort de démonstrations éthiques et d'accréditations scientifiques. Comme le souligne Catherine-Marie Dubreuil, la tendance du mouvement antispéciste a toujours été, surtout à ses débuts, d'aborder la cause qu'il défend d'un « point de vue moral et politique » au travers une systématisme justifiée par la raison seule et ceci afin d'éviter toute « dérive sentimentaliste » pouvant selon eux mettre à mal la crédibilité de leur combat¹¹⁷. Ainsi, lorsque les mouvements de défense animale traditionnels font appel à la compassion et à la sensibilité individuelle, les antispécistes cherchent à atteindre la raison, la responsabilisation éthique et citoyenne des gens au travers la cohérence argumentaire et l'adéquation des idées et des pratiques afin de donner une légitimité et une portée politique à leur lutte.

Un choix stratégique qui, selon l'auteur, peut sembler quelque peu paradoxal, dès lors où il s'agit de visibiliser la sensibilité et la souffrance animale tout en prenant soin de s'éloigner du registre argumentatif faisant appel à l'émotion et à l'affect : « Une recherche récurrente de justification scientifique de la sensibilité, tout en affichant publiquement un mépris appuyé pour la compassion¹¹⁸, est apparue dès le début comme un paradoxe, une posture ambivalente propre de l'antispécisme »¹¹⁹.

117DUBREUIL, C.-M. (2014), *op.cit.*, p. 54.

118Il serait fortement réducteur toutefois de prêter cette intention d'exclusion de l'affectivité à tous les militants, certains d'entre eux justifiant ouvertement leur position par amour des animaux. Comme nous l'avons déjà souligné dans la théorie, le mouvement antispéciste se compose d'une collection d'individualités affichant une constellation de positions divergentes, surtout quant aux stratégies à adopter, mais restant soudés autour d'une même indignation partagée : celle du tort injuste causé aux animaux.

119*Ibid.*, p. 55.

Mais ce paradoxe tend à s'estomper depuis quelques années. En effet, les militants actuels investissent à présent beaucoup plus de leur temps dans des actions visant à sensibiliser l'opinion publique que dans l'élaboration et la formulation des idées antispécistes. Hors, comme l'a mis en avant Dubreuil, « ceux qui se sont investis dans des actions concrètes ont compris l'inefficacité, voire le handicap, que pouvait représenter la théorisation systématique de la question animale, les doctrines philosophiques étant souvent complexes et imparfaites pour convaincre »¹²⁰. Lors des entretiens cette difficulté à être compris par le public au travers de théories qui lui sont souvent totalement abstraites a souvent été mis en avant par les militants. Ils semblent alors admettre que le recours à l'affect ne semble plus être un handicap, mais qu'au contraire l'empathie, combinée bien évidemment à la rationalité, peuvent permettre de toucher un public plus large.

Quoi qu'il en soit et ce quelle que soit les préférences argumentatives des militants, il semble impossible d'occulter totalement le côté émotionnel de la lutte, surtout quand celle-ci concerne les animaux et nos relations envers eux, comme le confirme Walter Lesch : « (...) des éléments affectifs entrent généralement en jeu dans chaque argumentation et à plus forte raison dans le débat sur les animaux »¹²¹. Dès lors, il semble fondamental, si nous voulons analyser les différentes opérations qui caractérisent le travail militant, de traiter également de la place des émotions dans le discours du mouvement antispéciste afin de mettre en avant la manière dont ces dernières sont sollicitées.

¹²⁰*Ibid.*, p. 193.

¹²¹LESCH, W. (2000), « Au nom de la créature ? Réflexions sur le statut de l'éthicien dans le rôle de défenseur des animaux », in MÜLLER, D., POLTIER, H., *La dignité de l'animal. Quel statut pour les animaux à l'heure des technosciences ?*, Éditions Labor et Fides, Genève, p. 141.

5.2. L'importance des émotions dans les processus de mobilisation

L'étude des mobilisations, afin d'analyser les modalités selon lesquelles les individus se rallient ou non à une cause, a longtemps mis de côté les dimensions émotionnelles par souci de rigueur. En effet, Bleuwenn Lechaux note que les émotions sont souvent perçues comme étant « trop équivoques, idiosyncrasiques, et imprévisibles, pour pouvoir donner lieu à des mesures et des modélisations souvent perçues comme le seul gage de scientificité »¹²². Comme le souligne Christophe Traïni, il y a donc une forte volonté, en mettant l'accent uniquement sur la rationalité du discours, d'éviter « (...) tout soupçon d'une régression vers cette psychologie des foules archaïque qui, aujourd'hui encore, resurgit dès lors que des commentateurs entendent disqualifier des mobilisations qu'ils jugent illégitimes »^{123 124}.

Cependant, depuis la fin des années 1990, de nombreux chercheurs¹²⁵ ont reconnu l'apport fondamental que pouvait constituer une telle perspective de recherche. En effet, les émotions ne sont jamais totalement absentes dans l'élaboration d'une cause et dans la formulation de la lutte. Bien au contraire, comme le souligne Traïni, elles font partie intégrante des processus de mobilisation, elles les imprègnent : « L'engagement des uns et des autres n'est jamais le simple prolongement d'une réflexion portant sur des préceptes moraux, ou bien encore sur un calcul préalable d'un bénéfice tactique ou économique (...) La plupart des différends traités par le système politique n'advindraient jamais si les citoyens ne pouvaient, comme c'est le cas au sein

122LECHAUX, B. (2009), « La mobilisation des intermittents du spectacle », in TRAÏNI, Ch., dir., *Émotions...Mobilisation !*, op.cit., p. 57.

123TRAÏNI, Ch. (2010), « Des sentiments aux émotions (et vice-versa). Comment devient-on militant de la cause animale ? », *Revue française de science politique*, 2, Vol. 60, p. 1.

124Les différents motifs de soupçon prêtés aux perspectives attentives aux dimensions affectives des mobilisations ne seront pas développés ici. Pour plus de précisions, voir TRAÏNI, Ch., SIMÉANT J., (2009), « Introduction. Pourquoi et comment sensibiliser à la cause ? », in TRAÏNI, Ch., dir., *Émotions... Mobilisation !*, op.cit., pp. 11-34.

125Voir par exemple GOODWIN, J., JASPER, J. M., POLLETTA, F., (2001), « Why Emotions Matter ? », in GOODWIN, J., JASPER, J. M., POLLETTA, F., *Passionate Politics. Émotions and Social Movements*, The University of Chicago Press, Chicago, pp. 1-24.

de l'espace public démocratique, éprouver et manifester aversion, colère, anxiété, compassion, solidarité, gratitude, admiration, mépris... »¹²⁶. Ainsi, selon l'auteur, la place des émotions – préexistantes à toute forme éventuelle de rationalisation ultérieure – est toujours primordiale pour que la prise de parole publique porte et pour qu'elle interpelle et ébranle ses destinataires.

Il est nécessaire de préciser ici que le travail de chercheur dans cette perspective n'est pas de sonder les psychés individuelles, mais de porter plutôt son attention sur les supports matériels au travers desquels les militants s'efforcent de transmuier des sentiments personnels en émotions socialement partagées et partageables. Dès lors, il convient de bien distinguer, comme le suggère Traïni, les « sentiments » des « émotions ». Tandis que les sentiments, à savoir les expériences subjectives éprouvées par les individus, désignent « l'expérience d'états affectifs diffus qui, en dépit de leur intensité n'apparaissent que partiellement intelligibles au regard même de ceux qui les ressentent », les émotions désignent plutôt quant à elles « l'expression d'états affectifs selon des conventions socialement partagées qui autorisent une compréhension intersubjective »¹²⁷. Des sentiments aux émotions, nous passons donc des ressentis individuels et non verbaux, souvent difficilement traduisibles à leur expression dans un système de signification socialement construit.

L'objet de notre analyse n'étant pas tourné vers les sentiments ressentis par les militants mais plutôt sur la façon dont ils sont activés au travers de leur discours, il sera donc nécessaire de se pencher sur certains dispositifs de sensibilisation mobilisés par les militants afin de voir les émotions que ces derniers s'efforcent de générer. Par dispositif de sensibilisation, nous entendons « l'ensemble des supports matériels, des agencements d'objets, des mises en scène, que les militants déploient afin de susciter des réactions affectives qui

126TRAÏNI, Ch., SIMÉANT J. (2009), *op. cit.*, p. 12.

127TRAÏNI, Ch., SIMÉANT J. (2009), *Ibid.*, p. 18.

prédisposent ceux qui les éprouvent à s'engager ou à soutenir la cause défendue »¹²⁸. Comme son nom l'indique, il s'agit d'une part de *rendre sensible*, c'est-à-dire « (...) visible, digne de préoccupation morales ou politiques un problème qui ne l'était pas », d'autre part *rendre sensibles* « les individus interpellés afin qu'ils deviennent attentifs, réceptifs, portés à s'émouvoir et prompts à réagir »¹²⁹. En ce sens, les dispositifs de sensibilisation constituent, comment le souligne Traïni « un matériel des plus tangibles qui peuvent être décrits afin d'explicitier les procédés et les conventions plus ou moins codifiés auxquels les individus ont recours pour solliciter, auprès des publics qu'ils interpellent, des états de conscience nécessaires à l'édification de leur cause »¹³⁰.

Nous avons donc choisi dans cette partie de privilégier l'étude des matériaux iconographiques (principalement les images des tracts), mis à disposition par les associations *Lausanimaliste* et *GenevAnimaliste*. Ce type de matériel, nous dit Traïni, « impose au chercheur cette empathie préconisée par Max Weber, c'est-à-dire une capacité à éprouver, ou du moins à imaginer, les états affectifs, les états de conscience, en fonction desquels les acteurs étudiés orientent significativement leurs conduites en tenant compte de celles d'autrui »¹³¹. Dans ce second chapitre, les entretiens des militants permettront de compléter l'analyse, notamment quant aux intentions par rapport au choix de telle ou telle image, mais également sur les effets, voulus ou non, produits par ces dispositifs sur les différents publics et qu'ils ont pu observer.

5.3. Différents registres iconographiques

Susana Bleil, en citant Albert O. Hirschman, a mis en avant la complexité pour un groupe protestataire de formuler des idées et des revendications dans un

128TRAÏNI, Ch., dir. (2009), *Op.cit.*, p. 13.

129TRAÏNI, Ch., SIMÉANT J. (2009), *op. cit.*, p. 20.

130TRAÏNI, Ch. (2010), *op. cit.*, p. 354.

131TRAÏNI, Ch. (2009), « L'opposition à la tauromachie », in TRAÏNI, Ch., *op. cit.*, pp. 210-211.

langage commun. Le mouvement antispéciste qui, comme nous l'avons mentionné plus haut, se caractérise par une certaine solidarité sans consensus, a également cette obligation de développer un discours plus ou moins consensuel s'il veut le porter dans l'espace public. Les images, en ce sens, ont une efficacité mobilisatrice d'autant plus importantes qu'elles permettent aux individus de s'entendre à un niveau infra-argumentatif, elles « rendent le dialogue plus facile puisque toute image renvoie à des expériences vécues à partir desquelles peut apparaître le langage. L'image a ce pouvoir d'établir un lien entre ce qu'elle fait voir et l'observateur, elle transmet un message qui, par sa présence, peut faire naître une parole et une compréhension commune de ce qu'elle représente »¹³². En effet, et comme le confirme Susan Sontag, les images restent généralement plus accessibles puisqu'elles ont une portée plus générale : « contrairement au témoignage écrit – qui, selon la complexité de la pensée, des références et du vocabulaire, touche un lectorat vaste ou restreint – une photographie ne dispose que d'un seul langage et s'adresse potentiellement à tout le monde »¹³³.

Ainsi, les images se révèlent être d'une grande importance pour le mouvement. Que ce soit sur les tracts où lors d'actions publiques, ce sont généralement elles qui attirent l'attention en premier, donnant alors à l'individu interpellé un premier ressenti, un premier jugement, avant que ce dernier décide ou non de s'intéresser au contenu écrit ou verbal du message que le mouvement souhaite faire passer. Cette première impression est donc très importante, comme le souligne B., concernant la conception des tracts :

« Il y a tellement de choses à dire sur le sujet que souvent on est tenté de mettre que du texte et de laisser les images de côté. D'ailleurs on le fait pour certains tracts. Mais sinon c'est vrai que pour la plupart de nos tracts on met quand même une ou deux images car c'est ça qui va donner envie à la personne

132BLEIL, S. (2005), « Avoir un visage pour exister publiquement : l'action collective des sans terre au Brésil », *Réseaux*, n°129-130, p. 137.

133SONTAG, S. (2003), *Devant la douleur des autres*, Paris, Christian Bourgeois, p. 28.

de s'intéresser au tract, plus que si elle voit un énorme pavé de texte que forcément elle ne prendra pas le temps de lire. Donc oui les images c'est vraiment important.[...] Maintenant, il faut bien faire attention aux types d'images qu'on choisi de mettre sur le tract, d'ailleurs on est souvent pas d'accord sur les images à privilégier ou non [...] Parce qu'il faut quelque chose...qui interpelle assez pour que le passant s'y intéresse, mais pas trop provoquant... ou choquant non plus pour pas que ça le fasse fuir. [...] Donc c'est jamais très évident de choisir la bonne image. »

En observant le corpus de tracts, nous avons pu mettre en avant – parmi la multitude d'images – différents types iconographiques récurrents. Afin de les analyser, nous avons choisi de les classer selon le modèle idéal-typique développé par Traïni¹³⁴. Ce dernier, au travers une analyse socio-historique de la protection animale française, a mis en avant trois registres émotionnels différents qui sont apparus successivement au cours de l'histoire de la cause animale : le « registre du dévoilement », le « registre de l'attendrissement » et le « registre démopédique ».

Il convient de bien distinguer – dans les objectifs qu'ils affichent et dans leur vision de notre rapport à l'animal – les mouvements de protection animale traditionnels du mouvement antispéciste¹³⁵. Nous avons cependant constaté qu'il est possible de faire un rapprochement de ces deux mouvements concernant les différents registres émotionnels sollicités afin de faire adhérer la population à leur cause. Dans les moyens utilisés, le mouvement antispéciste s'inscrit donc selon nous, non pas dans une rupture totale par rapport aux précurseurs de la cause animale, mais plutôt dans une sorte de prolongement et d'intensification des dispositifs mis en œuvre. Précisons toutefois que, s'agissant d'un modèle idéal-typique, ce dernier n'est pas applicable dans sa

134TRAÏNI, Ch. (2011), *La cause animale (1820-1980). Essai de sociologie historique*, Presses Universitaires de France, 234 p.

135La protection animale n'a pas pour objectif premier de remettre en question le principe de l'exploitation, mais avant tout d'en adoucir les modalités. C'est en ce sens qu'elle se distingue radicalement de la pensée relative à la libération animale

totalité au mouvement antispéciste. Il existe certaines nuances, notamment quant au rôle attribué au militant ou encore quant à l'importance du sort de l'animal selon chaque registre émotionnel. Mais bien qu'il soit important de le notifier ici, nous ne développerons pas plus en détails ces différences, ceci n'étant pas l'objet de notre analyse. Cette clarification établie, nous pouvons dès à présent passer à l'analyse, en présentant le premier registre émotionnel sollicité par le mouvement qui est celui du dévoilement.

5.3.1. Le registre émotionnel du dévoilement

Dans ce premier registre, il s'agit, comme son nom l'indique, de dévoiler à un public plus ou moins ignorant les « atrocités » occultes et les conséquences jugées dévastatrices liées à l'exploitation animal. Dans cette optique, nous retrouvons ainsi dans les tracts beaucoup de photos donnant à voir la souffrance et la violence au travers la représentation d'animaux blessés, violentés ou morts : un mouton que l'on abat avec un pistolet d'abattage (A34), une truie (A28) ou encore une vache (A9) laissées affalées par terre et couvertes de sang ; une oie gavée de force et semblant apeurée (A28), etc. Les animaux peuvent être représentés individuellement, mais il y a également une forte volonté, surtout pour les animaux d'élevage, de les donner à voir – morts ou vivants – en masse, et ceci afin de mieux suggérer au spectateur la réduction des animaux à leur simple matérialité. Ainsi, on nous montre par exemple des poules qui, lorsqu'elles ne sont pas entassées par milliers dans un hangar ou dans des cages, sont représentées suspendues les unes derrière les autres par les pattes, attendant d'être ébouillantées à vif (A28). Et si ces images ne suffisent pas, nous pouvons encore nous tourner vers celles représentant des centaines (des milliers ?) de poussins mâles – non rentables pour la production de chair – entassés dans un sac pour y être gazés ou bien étouffés (A28).

En parlant de « gazer » et d'« étouffer », il semble pertinent ici de s'arrêter sur

le vocabulaire utilisé par les militants afin de décrire ces images. Des mots ou descriptions tels « massacres en masse », « enfermement », « meurtres », « extermination », « péri brûlés ou asphyxiés », etc. (A28, A29, A34) sont souvent utilisés et mis en avant, en étant souvent représentés en gras. Comme nous l'avons vu dans la première partie de l'analyse, les militants utilisent généralement un lexique normalement adapté à l'humain pour parler de l'animal, et ce afin de permettre une meilleure identification de celui-ci en tant qu'individu. Mais ce qui est intéressant à souligner dans ces termes, surtout si nous les couplons au qualificatif « concentrationnaire » ou à d'autres passages tels que « l'abattage a pris un rythme infernal », c'est que ce champ lexical nous renvoie directement à l'horreur d'un traitement mortifère massif, en faisant une analogie plus particulière entre les abattoirs et les camps de concentration nazis. Les militants ont d'ailleurs souvent fait ouvertement état d'une similarité – sujette à de nombreuses critiques et contestations – entre ces deux types d'exploitation, notamment au travers l'usage récurrent d'un slogan – qui n'est cependant pas présent dans les tracts étudiés – à savoir : « Pour ces créatures, tous les humains sont des nazis »¹³⁶. Dans cette optique, l'élevage, comme le souligne Vanessa Manceron, est vu : « (...) comme une entreprise méthodique de dégradation des animaux, permettant de légitimer leur assujettissement et leur mise à mort, comme un processus de ravalement des animaux à un infra-statut permettant aux humains d'être les acteurs ou les complices objectifs de cette barbarie, comme d'autres l'ont été de la barbarie des camps de concentration et d'extermination »¹³⁷.

En faisant ce comparatif entre l'abattage industriel et l'extermination des Juifs, il s'agit alors pour les militants d'ouvrir les yeux des consommateurs, complices par omission de ce « zoocide »¹³⁸ (car bénéficiaires de ces exécutions en série),

136 Cette phrase, popularisée par Charles Patterson dans *Un éternel Treblinka*, a été formulée pour la première fois par l'écrivain Isaac Bashevis Singer qui a fui l'antisémitisme et la Pologne en 1935.

137 MANCERON, V. (2012), in KECK, F., VIALLES, N. (dir.), *op.cit.*, p. 67.

138 Néologisme créé par l'auteur Matthieu Ricard dans son livre *Plaidoyer pour les animaux. Vers une bienveillance pour tous*, Paris, Allary Éditions, 2014, 370 p.

en leur présentant ces images comme étant des preuves irréfutables et accablantes d'une réalité trop souvent ignorée. Montrer, signifie en ce sens, rendre vrai, comme le souligne Aymeric Caron : « Pendant les dernières guerres en Irak et en Afghanistan, les Américains n'ont presque jamais vu les cercueils de leurs soldats morts au combat. Interdiction aux médias de montrer les boîtes contenant les restes des corps déchiquetés [...] Pour l'administration américaine, montrer, c'était rendre vrai. Certes, on connaît précisément le nombre de soldats américains morts à l'étranger. Mais les chiffres restent les chiffres. Ils atteignent la partie rationnelle du cerveau, pas sa partie émotionnelle. L'information qu'ils transmettent est vidée d'une part essentielle de son sens. L'image d'une seule famille devant le corps de son fils aura plus d'impact sur l'opinion que l'annonce par un présentateur télé d'un bilan comptable, fût-il de cent morts [...] Nous sommes tous plus ou moins des saint Thomas qui ne croyons que ce que nous voyons. L'image sert à croire, mais elle sert surtout à comprendre »¹³⁹.

Une autre manière d'œuvrer en ce sens et qui mérite d'être mentionné ici, même s'il ne s'agit pas en soi de notre objet d'analyse, est la divulgation de vidéos censées révéler les conditions réelles et générales de l'élevage, et visant dans ce sens à faire pénétrer le spectateur dans le vécu subjectif de l'animal, tels que les militants se le représentent, à savoir triste et morbide. De nombreuses vidéos sont donc proposées sur les sites internet du mouvement. Elles sont, comme l'affirme A., tout autant nécessaires que les images afin de provoquer des émotions :

« [...] il y a certaines images où on montre la réalité de l'élevage, donc un appel à l'affect par ce biais là. Et également les vidéos ... ça touche également beaucoup à l'affect. Par exemple, quand on met une vidéo sur le fois gras sur notre site internet ben c'est clair que c'est purement un appel à l'affect. Mais en même temps c'est rationnel parce que ça montre la réalité en fait. C'est

139CARON, A. (2013), *No Steak*, Paris, Éditions J'ai lu, pp. 129-130.

purement dans le but d'informer le public sur ce qu'il se passe en réalité. »

Souvent présentées sous un format court, les vidéos montrent des séquences dures et violentes : des poussins broyés vivants, des vaches effrayées que l'on emmène à l'abattage à coup de bâtons, des lapins atrocement blessés par des expérimentations scientifiques, des cochons entassés dans un local insalubre qui ne laisse pas filtrer la lumière du soleil, etc. Ce genre de dispositif est d'autant plus éprouvant¹⁴⁰ qu'il permet, à l'instar des images, de voir, mais également d'entendre, et de rendre ainsi plus perceptible l'angoisse et la souffrance ressentie par l'animal : une vache qui pleure son veau qu'on lui a enlevé, les cris des cochons que l'on dirige vers l'abattoir, etc. Ce faisant, les vidéos contrent ainsi les visions idylliques traditionnelles véhiculées par les différents lobbys et filières alimentaires et scientifiques qui se trouvent ainsi accusés d'occulter une vérité macabre et sordide. Ces vidéos, souvent mal filmées car étant réalisées clandestinement par des militants ou des collectifs œuvrant pour la cause animale, se présentent alors – comme l'a dit A. plus haut – comme des enquêtes destinées au grand public visant à lui faire prendre conscience de l'horreur et de la barbarie qui se cachent « derrière les portes » bien fermées des laboratoires, des fermes et des abattoirs.

Nous pouvons citer ici en exemple le documentaire de Kate Amiguet, réalisé en 2010 et qui dans ce sens s'intitule à juste titre *Derrière les portes. La réalité sur les conditions d'élevage en Suisse*¹⁴¹. Ce film a beaucoup été mentionné par les militants lors des entretiens puisqu'il a selon eux l'avantage de montrer aux personnes les conditions réelles du traitement réservé aux animaux, non pas dans les élevages étrangers comme c'est souvent le cas, mais en Suisse. Comme le souligne A., il contraint ainsi le spectateur à ne pas « relativiser » ce qu'il

140Le terme « éprouvant » est ici à comprendre au double sens du terme relevé par Traïni, à savoir « (...) un terme qui désigne aussi bien une expérience pénible qu'un test décisif », in TRAÏNI, Ch. (2009), « L'opposition à la tauromachie », in TRAÏNI, Ch., dir., *op. cit.*, p. 195.

141AMIGUET, K. (2010), *Derrière les portes : la réalité sur les conditions d'élevage en Suisse* [en ligne] URL : http://www.tvmart.ch/Derriere-les-portes-la-realite-sur-les-conditions-d-elevage-en-Suisse_v80.html

voit, en pensant par exemple que les conditions d'élevage décrites dans tel pays ne sont certainement pas reproduites en Suisse, où la réglementation en matière de bien-être animal est généralement meilleure qu'ailleurs :

« Avec ce genre de vidéos (cf. Derrière les portes) il faut montrer justement que même en Suisse il se passe des choses horribles [...] c'est une manière de montrer la réalité de ce qu'il se passe pour que les gens cassent l'image qui a été donnée par les lobbys des animaux heureux qu'on peut manger sans aucun souci. Mais c'est pas un argument parce que voilà si un animal est heureux, c'est une raison de plus pour le laisser en vie pour qu'il puisse profiter de son bonheur. C'est totalement illogique quand on analyse ça mais on utilise également ces vidéos, ces images là pour casser justement ces préjugés établis par les filières animales qu'ils sont dans un paradis, alors que chaque jour il y a des animaux qui s'échappent des élevages. Donc il y a toujours une envie de notre part de montrer que ce que disent les lobbys [...] c'est faux parce que regardez, on a qu'à aller dans les élevages, mais bon vu que vous n'allez pas y aller nous on a filmé pour vous, regardez la réalité. Donc ça ça permet aussi de faire prendre conscience à beaucoup de personnes et peut être justement de toucher à l'émotion. Que les gens se disent « *voilà, c'est quand même horrible ce qu'on fait subir aux animaux et on aimerait pas être à leur place* », ça touche aussi beaucoup de gens c'est sûr ».

À la suite de ces révélations, le spectateur ne peut que ressentir des émotions des plus réactives et négatives telles que l'indignation, l'effroi ou encore le dégoût en découvrant que des animaux qu'il croyait bien traités ont en réalité souffert. Le militant, en activant ce type d'émotions, espère ainsi provoquer chez le spectateur la même prise de conscience qu'il a lui-même eu à la vue de telle image ou de telle vidéo. Comme le souligne Manceron : « La plupart [des militants] font état d'un événement fondateur durant l'enfance ou l'adolescence, pour narrer les motifs de leur indignation. Il s'agit souvent de la mise à mort d'un animal, soit dans la vie, soit dans un film. Ils font le récit d'une découverte brutale [...] Tout se passe comme si un voile se levait, découvrant un vivant de

chair, de sang et de cris, derrière les murs des élevages et des abattoirs. Une fois ce mur franchi, l'ingénuité est perdue pour toujours. L'épreuve est conçue comme une révélation (...) et l'engagement qui en découle permet de retrouver une forme d'innocence, après avoir été complice ignorant de la mise à mort »¹⁴².

Nous pouvons ici parler de « choc moral »¹⁴³. En effet, les règles du respect du bien et du juste ayant été transgressées, il y a dès lors une grande imbrication entre les sentiments affectifs éprouvés et un sens moral qui se trouve activé : le public initialement indifférent peut maintenant constater, suite à l'écœurement ressenti, la nature immorale et injuste de la pratique dénoncée. Il est important de préciser dans ce sens que ces émotions ainsi activées ne sont pas dénuées de tout contexte et s'inscrivent dans le prolongement de sensibilités culturelles que le mouvement cherche à articuler et à amplifier. Elles semblent donc bien dépendre, comme le souligne Traïni, « de conventions sociales préexistantes que les militants contribuent à renforcer »¹⁴⁴. Ainsi, ces appels à l'affect n'auraient eu aucun effet en l'absence de sympathie et de compassion pour les animaux, une compassion qui, comme le souligne Traïni, reste plus ou moins récente dans l'histoire : « Il y a deux siècles encore, la cruauté était de mise dans les rapports avec les bêtes et épiçait des divertissements très prisés »¹⁴⁵.

Ainsi, en provoquant cet effroi suscité par le sort de l'animal, les militants espèrent transmuier des expériences sensorielles immédiates en incitations à

142MANCERON, V. (2012), *op. cit.*, p. 64.

143Concept mis en avant par James, M. Jasper (1997), qui désigne un type d'expérience sociale se caractérisant par 4 traits complémentaires : « résulte d'un événement inattendu ou d'une modification imprévue, plus ou moins brusque, de l'environnement des individus ; implique une réaction très vive, viscérale, ressentie physiquement parfois même jusqu'à l'écœurement, la nausée, le vertige ; elle conduit celui qui y est confronté à jauger et juger la manière dont l'ordre présent du monde semble s'écarter des valeurs auxquelles il adhère ; suscite un sentiment d'épouvante, de colère, de nécessité d'une réaction immédiate, qui commande un engagement dans l'action ». TRAÏNI, Ch. (2009), « Choc moral », in Olivier Filleule et al., *Dictionnaire des mouvements sociaux*, Presses de Sciences Po « Références », pp. 101-102.

144TRAÏNI, Ch. (2009), « L'opposition à la tauromachie », *op. cit.*, p. 197.

145TRAÏNI, Ch. (2009), *op.cit.*, p. 198.

agir, car si les états affectifs suscités se révèlent à ce point insupportables c'est qu'il ne peut être possible de tolérer la légitimité que l'on prête à l'exploitation animale. Cependant, si les réactions affectives et répulsives peuvent permettre de faire sortir de leur indifférence initiale des publics peu au fait de la cause, elles peuvent également – et les militants en sont conscients – se montrer inefficaces voir contre performantes, les militants risquant de s'aliéner ceux qui jugeront bien trop brutal le dégoût auquel ils sont exposés de manière inattendue. B. nous a d'ailleurs confirmé lors de l'entretien la nécessité générale d'avoir recours à une euphémisation de ce type de dispositif :

« Il faut quand même faire attention de ne pas montrer des images trop horribles ... même si il y en a ... on essaye de pas trop les mettre en avant. Même les images horribles qu'on met sur les tracts sont moins horribles que ce qu'on aurait très bien pu mettre. Parce que chaque fois sur les tracts on a des grands débats entre les personnes qui font les tracts sur quelles images mettre, etc. Et souvent c'est les images les moins horribles qu'on met en avant alors qu'il y a des bien plus horribles qu'on pourrait mettre justement parce que, quand c'est trop trash, les gens ils ont même pas envie de prendre le tract, ils disent « *oh non c'est horrible, je ne veux pas voir ça, etc.* »

Ainsi, comme le dit Traïni, en parlant des réactions affectives suscitées par ce type de dispositif : « (...) elles ne peuvent constituer, à elles seules, l'ensemble de l'offre émotionnelle qui sous-tend l'édification de la cause. On comprendrait mal d'ailleurs que des militants puissent s'adonner à un activisme qui les condamnerait à demeurer constamment, pour ainsi dire, au bord du vomissement »¹⁴⁶. Il s'agit dès lors de se tourner vers le second registre émotionnel utilisé par le mouvement.

146TRAÏNI, Ch. (2009), « L'opposition à la tauromachie », in TRAÏNI, Ch., dir., *op. cit.*, pp. 198-199.

5.3.2. Le registre émotionnel de l'attendrissement

Un autre type d'images sont présentes afin de provoquer également des réactions instantanées, non plus dans le but de provoquer un choc moral en attisant des émotions déplaisantes, mais cherchant cette fois-ci à engendrer des émotions positives, telles que l'attendrissement ou encore la sympathie. Il est ainsi fréquent de trouver dans les tracts des photos d'animaux mignons, souvent bébés, comme par exemple des poussins ou des porcelets (A2, A6, A13, A28, A29, A34, etc.) . Sur ces images, on les voit souvent en pleine nature, semblant dès lors heureux et profitant de leur liberté. Comme nous le confie B. – après avoir de plus en plus remarqué les effets contre performants que pouvaient provoquer les images déplaisantes – ce second registre est de plus en plus privilégié sur les tracts, du moins en tant que première accroche :

« Au travers nos brochures, on met aussi beaucoup en avant ce côté-là d'affect ... de plus en plus même... où on montre à la fois, peut être des animaux mignons pour justement attirer le regard, pour que les gens aient envie de prendre le tract... Mais bon moi je pense que c'est aussi important de montrer la réalité, pour que les gens... ils n'aient pas que cet aspect mignon où ils se disent : « *oh, il est mignon* » et que ça s'arrête là. Ce qu'on fait souvent maintenant c'est que... on met en premier les photos mignonnes, et plus loin ou derrière le tract, on met les photos montrant ce que ces animaux mignons subissent en réalité quand ils sont exploités. Maintenant ça dépend encore des thèmes et des campagnes... mais dans l'ensemble ça nous arrive souvent de mettre que des animaux mignons, parce qu'on a remarqué que c'était quand même ce qui restait le plus accrocheur, surtout dépend le type de personnes qu'on va aborder dans la rue, par exemple une vieille personne il faut clairement privilégier cette approche-là, c'est sûr ».

Si cette approche, pour les militants, ne semble pas forcément être la plus efficace pour motiver les individus à se mobiliser, elle se veut néanmoins être une première accroche importante qui permet d'établir plus facilement le

dialogue avec les passants. Comme le souligne Traïni, l'opposant à l'exploitation animale « (...) loin d'être exclusivement habité par l'aversion et la colère, se présente [alors] comme un être sensible aux épanchements tendres et bienveillants »¹⁴⁷.

Ce type d'image, afin d'être encore plus accrocheuse, est souvent titrée. Ainsi, on peut lire « Pour lui », lorsqu'on voit un porcelet faisant face à l'image, « Pour eux » lorsqu'on présente des poussins, « Pour elle » lorsqu'il s'agit d'une vache (A1, A9, A30, A40, etc.). Il s'agit, comme nous le dit C., de permettre au spectateur de mieux identifier, parmi la masse abstraite des milliards d'animaux exploités, l'individu singulier pour lequel il est nécessaire de se battre :

« On a réalisé que les gens... quand on dit qu'il y a 60 milliards d'individus qui sont tués chaque année pour la consommation, ça reste un chiffre totalement abstrait... qu'on dise 60 millions ou 60 milliards ça change absolument rien, les gens pour eux ça reste abstrait...ils arrivent même pas à se visualiser la chose alors que... quand on montre la photo d'un animal en disant « *voilà c'est cet animal là qui est concerné* » les gens arrivent plus facilement à s'identifier. Je pense que c'est simplement quelque chose de psychologique. Les gens ont tendance à plus facilement comprendre quand on leur montre une photo et qu'on leur dit « *voilà, c'est cet individu là qui est concerné et puis c'est pour lui qu'on demande que vous fassiez un changement, c'est pour elle qu'on demande d'arrêter de tuer des animaux pour la consommation parce que cette vache là elle va finir à l'abattoir si on ne fait rien, si on continue comme ça* ». Donc ça, en fait, c'est un aspect qu'on a découvert petit à petit en ayant des stands d'information etc, en réalisant qu'en donnant des chiffres abstraits ça changeait absolument rien alors que quand on montrait une photo les gens étaient plus... leurs émotions étaient peut être plus touchées. Ils se disaient : « *ah voilà, c'est cet individu là qui est concerné* », donc ça ouvrait justement la place à la compassion, à ce... ressenti d'émotion qui aide à prendre en compte les intérêts des animaux ».

147TRAÏNI, Ch. (2009), *op. cit.*, p.199.

Comme le mentionne C., le but ici est donc, au travers la sollicitation d'une émotion telle que l'attendrissement, de susciter de la compassion pour les animaux, à savoir l'aptitude à saisir par empathie la souffrance d'autrui. Afin de mieux parvenir à cette compassion, il ne suffit donc pas de montrer ces animaux « mignons » à l'air libre. Il est également nécessaire, comme le remarque D., de les présenter esseulés, enfermés derrière des grillages où des barreaux, afin de mieux visibiliser leur condition de victimes, et de permettre à l'individu d'être sensible à la tristesse de l'animal que le militant s'efforce de faire ressortir (A1, A30, A32, A40, etc.) :

« Le fait de mettre un veau derrière les barreaux qui a l'air triste avec pour titre « *victime du lait* » (A25), ça fait quand même ressortir cet aspect injuste. On se dit... « voilà, un humain on l'enferme en prison seulement si il a commis des actes criminels, des actes horribles ». Alors que les animaux eux ils sont enfermés alors qu'ils sont innocents simplement parce qu'ils sont d'une autre espèce ».

Cette tristesse est d'autant plus perceptible que les militants privilégient essentiellement les gros plans sur les visages des animaux afin de mieux axer sur le regard de celui-ci. Sur certaines tracts, il nous semblerait même que certains animaux pleurent (A3) :

« Au début on préfère mettre en avant des animaux qui sont vivants, qu'on peut voir dans les yeux peut être, ça, ça crée déjà un contact. Le regard c'est ce qui fonctionne très bien au niveau de la communication. C'est ce qui permet aussi de voir qu'on est similaires aux autres animaux, ils sont aussi comme nous, ils ont aussi des yeux, ils ont aussi des oreilles, etc. [...] Il y a une part d'anthropomorphisme là dedans qui fait qu'effectivement on s'identifie à ce qu'on connaît. On a tous chez nous des cellules miroirs qui font qu'on a cette capacité d'empathie et là sur des images comme ça le public il est sensé reconnaître un sentiment qui est le sien. Donc voilà typiquement quand vous voyez des images comme ça et éventuellement des larmes également

aussi...c'est pas qu'il pleure ou qu'il souffre, mais en tout cas chez l'homme...ça appelle à ce sentiment là ».

Au travers les regards de ces animaux tristes, comme le souligne A., il y a donc à nouveau une identification à l'animal, une réduction de l'altérité dans le sens où nous sommes amenés à voir l'individu souffrant qui se cache derrière l'animal et, de manière anthropomorphique, à prêter aux animaux les mêmes sentiments qui nous animent en regardant l'image : de la tristesse. Comme le souligne Manceron : « le visage et le regard ont des propriétés socialisantes, qui font exister un être pour les autres, ici un animal pour les humains (...) La face, devenue visage, manifestation de l'intériorité, est la confirmation de l'existence d'une vie psychique et émotive et de relations intersubjectives, induite et révélée par les tourments du corps »¹⁴⁸.

Jusqu'à présent, nous avons donc pu constater au travers des deux premiers registres que les états émotionnels sollicités par les militants se présentaient généralement, comme le nomme Traïni, sous la forme de « réflexes instantanés ». Nous allons à présent nous pencher sur le troisième registre, qui a plutôt tendance, comme nous allons le voir, à engendrer des « émotions réflexives ».

5.3.3. Le registre émotionnel démopédique

Le registre émotionnel démopédique, comme le souligne Traïni dans son analyse socio-historique, est le premier à avoir été utilisé par les premières sociétés protectrices des animaux françaises, dès 1845. En effet, ces dernières étant composées essentiellement des représentants les plus respectables de l'*establishment*, leur but s'inscrit dans une volonté d'éduquer les population afin que ces derniers « se comportent conformément aux normes à partir desquelles ils définissent la bienséance ». La bienséance s'inscrivant, à cette période, « dans une tendance à dévaloriser la violence, la cruauté gratuite, les odeurs

148MANCERON, V. (2012), *op. cit.*, p. 66.

fortes, les mises à mort, le sang et les cadavres »¹⁴⁹. Durant cette période, la souffrance animale reste reléguée au second plan, le souci principal étant, au travers de gratifications et autres récompenses, de réformer les mœurs déviantes et les comportements inconvenants des couches inférieures de la société afin de ménager les sensibilités nouvelles exacerbées par les classes dominantes. Les membres de l'association endossent alors le rôle de *précepteurs* « se distinguant par leur excellence intellectuelle et morale »¹⁵⁰ et mettant en place des dispositifs de sensibilisation s'inscrivant dans une visée pédagogique, en cherchant à encourager des émotions telles que la compassion et la bienveillance à l'égard des animaux.

Ce très bref détour historique nous a semblé ici utile afin de mettre en évidence à quel point ce registre, dans sa visée pédagogique, peut être mis en lien avec le mouvement antispéciste. En effet, à la différence notable que la souffrance animale, pour les militants antispécistes, est bel est bien à mettre au premier plan, nous allons voir que le mouvement s'inscrit dans le prolongement et l'intensification de ce registre initial mis en place par les premières associations de protection animale. Il s'agit ici de montrer – au travers une série d'images reflétant une dénonciation de l'idéologie spéciste d'une part, carniste d'autre part – que la vocation du militant s'apparente bien à celle du « précepteur », s'inscrivant dans une volonté de réformer les mœurs jugées déviantes des individus – au sens où leurs comportements ne sont pas en accord avec les valeurs mises en avant par la société (non violence, liberté, égalité).

Pour cette partie, ce seront principalement les dessins et non les photos qui seront soumises à l'analyse. En effet, les dessins ont l'avantage de permettre d'exprimer encore mieux des messages subversifs que les photos (excepté les photos montages qui se trouvent également dans le corpus) ne donneront

149TRAÏNI, Ch. (2011), « Les émotions de la cause animale. Histoires affectives et travail militant », *Politix*, 1, n°93, p.74.

150Ibid., p. 75.

jamais ou très rarement l'occasion de représenter. Au travers de ces derniers, il s'agit, comme nous l'avons dit plus haut, de provoquer des *émotions réflexives*. Par « émotions réflexives », nous dit Traïni, « (...) et à l'encontre d'une prénotion qui oppose trop souvent l'émotion à la réflexion, il faut entendre que ces états se révèlent d'autant plus intenses qu'ils dépendent de la médiation d'une forme d'introspection qui peut être de nature aussi bien cognitive, esthétique ou morale »¹⁵¹. Comme son nom l'indique, le spectateur est donc invité, au travers de ces dessins, à se laisser gagner par une émotion inextricablement liée à une réflexion.

En observant le corpus, nous avons pu mettre en avant deux types d'images récurrentes qui correspondaient bien à ce registre, celles traitant du spécisme, et celles traitant du carnisme. Le premier type revient à faire usage du corps humain, en mettant en scène un individu qui subit les mêmes traitements auxquels est habituellement confronté l'animal. Ainsi, nous pouvons voir par exemple, sur un tract contre la vivisection (A11), un homme en caleçon et amputé d'une demi-jambe. L'air totalement apeuré, la bouche ouverte, il est maintenu en l'air, la tête en bas, par une main géante qui lui agrippe le pied. Une seconde main, tenant un scalpel, s'apprête à pratiquer une incision sur le corps de l'homme. En légende, une question : « Vivisection, et si c'était vous ? ». Une deuxième image (A12) se rapportant à cette même idée présente cette fois-ci un photo-montage d'une femme en tenue de soirée, debout, les bras tendus en arrière, les yeux écarquillés, en train de se faire gaver au moyen d'un énorme entonnoir. En légende, également une question : « Encore un peu de fois gras ? ». Ce type d'images permet d'illustrer, bien plus qu'au travers d'un discours, la critique du spécisme, en opérant un renversement des positions ordinaires, l'homme se trouvant à la place de l'animal :

« Ce type d'image... ben c'est justement pour faire passer le message antiséciste pour que les gens... puissent se mettre à la place de l'animal...

151 TRAÏNI, Ch. (2009), « L'opposition à la tauromachie », in TRAÏNI, Ch., dir., *op. cit.*, p. 194.

qu'ils se disent : « *mais c'est vrai que si c'était appliqué par rapport à moi ou par rapport aux humains on considérerait que c'est totalement injuste, et alors pourquoi est-ce qu'on fait ressentir à d'autres animaux qui ressentent aussi des émotions cet acte là qu'on considérerait comme totalement horrible ou criminel par rapport aux humains ?* ». C'est une question de permettre aussi peut être une identification plus facile par rapport aux questions qu'on traite. Par exemple, le fois gras, ben justement on met en scène une personne qui se fait gaver de force pour obtenir un fois plus gros, ce qui se fait justement par rapport aux canards. Peut être que certains individus, quand ils voient simplement des canards ils se disent simplement « *ah, mais ce ne sont que des individus animaux, que des êtres d'une autre espèce* », alors que quand on met en avant un humain, peut être que ça choque davantage, mais les gens se disent : « *ah oui, c'est vrai que si on faisait ça à un humain, on considérerait ça comme totalement immoral et qu'on peut élargir cela à d'autres animaux* ». En fait...qu'on considère que c'est injuste pour les humains, ça veut dire qu'il y a quand même quelque chose qui... qui est injuste pour d'autres animaux également vu qu'eux aussi ils souffrent, eux aussi ils n'ont pas envie de subir la violence ».

Comme le souligne D., les militants appellent donc les individus, au travers ce « jeu » d'identification, à se mettre à la place des animaux afin de rendre plus perceptible les tourments infligés à ces derniers. Ce faisant, comme le rappelle Manceron, « ils tentent ainsi d'associer les victimes et les spectateurs, pour combler la distance, car c'est la condition pour qu'une parole sur la souffrance ait une efficacité collective »¹⁵². Ces formes de substitution des corps animaux et humains sont assez courantes dans les stratégies du mouvement, particulièrement lors d'actions publiques. Nous pouvons ici citer en exemple une mise en scène fréquemment utilisée par le mouvement sous forme de *happening* qui consiste à présenter des hommes et des femmes nus et couverts de sang factice, couchés dans des barquettes à taille humaine sous film plastique. Au travers cette scénographie, les militants miment la présentation de

152MANCERON, V. (2012), *op. cit.*, p. 69.

la viande en barquette, une viande qui se transforme alors – nous l'avions déjà mentionné plus haut – en cadavre, et qui transforme parallèlement les consommateurs en charognards. Car le dégoût de la viande éprouvé par les militants – une viande qu'ils reconnaissent souvent avoir apprécié¹⁵³ et dont il avouent regretter la saveur – provient bien du fait qu'ils l'identifient à un individu mort. Ce que nous confirme A., en parlant des effets provoqués par le *happening* :

« Beaucoup de personnes ont été choquées par les barquettes humaines, par le faux sang... Moi je trouve bien plus choquant le fait qu'on trouve dans les magasins des milliers et des milliers de barquettes contenant des cadavres d'animaux... et tout ça pour le simple plaisir gustatif des consommateurs... Le problème avec le consommateur, c'est qu'il ne réfléchit pas quand il achète son steak. Il ne voit qu'un morceau de viande... il ne voit pas que dans cette barquette il y a un cadavre...un individu sensible qui a souffert. Et faire ce parallèle avec l'humain, je pense que ça peut être un bon moyen pour lui ouvrir les yeux...lui faire prendre conscience que finalement il n'y a pas tant de différences que ça et que si il est choqué en voyant des barquettes humaines, il devrait également être choqué en voyant des cadavres... même non humains... qui sont présentés dans des barquettes [...] C'est pour ça qu'on essaie de mettre en avant cette critique du spécisme, pour permettre à chaque fois...d'élargir à une considération des animaux plus globale pour qu'il y ait une réflexion plus large concernant le statut des animaux dans notre société ».

Au travers de ce genre de discours, nous voyons donc bien à quel point le militant se positionne en tant qu'individu éclairé, qui possède la vérité, et dont la mission est d'ouvrir les yeux du consommateur ignorant. Le rôle du percepteur transparait ainsi parfaitement, dans une volonté de réformer les mœurs du déviant, du « charognard » qui ne se rend pas compte de la violence induite au travers de ses pratiques de consommation et qu'il convient

153 Nous avons d'ailleurs pu relever que la seule intervention « personnelle » d'un auteur dans tous les tracts analysés portait sur cette affirmation : « La viande a un bon goût [...] et il est souvent difficile d'arrêter d'en manger, l'auteur de ce texte en sait quelque chose » (A10).

« d'éduquer » : l'animal ne peut pas être réductible à sa seule chair, il s'agit d'un être sensible qui, en ce sens, ne doit pas être traité comme un simple objet, un simple bien. Ces mises en scène cherchent donc bien à provoquer des émotions réflexives : l'effroi, l'indignation, le dégoût à la vision de cadavres humains ; l'interrogation suscitée par l'analogie du cadavre humain et animal.

Dans cette optique, nous pouvons également aborder un second type d'images, qui insiste cette fois-ci sur le caractère insensé du carnisme, en présentant par exemple : un chien dans une assiette, entouré d'un couteau et d'une fourchette, et prêt à être mangé ; un femme qui promène une poule en laisse ; une vache lovée dans un canapé, entourée affectueusement par un homme et une femme en train de la caresser (A31). Ce faisant, les militants opèrent ainsi une inversion taxinomique, les animaux de rente devenant animaux de compagnie et les animaux de compagnie devenant animaux de rente.

« Moi ça me fait gentiment sourire quand je vois des gens qui disent adorer les animaux, qui ont pleins de chats, de chiens ... Par exemple la mémé dans la rue avec son petit chien... à qui elle a mis une petite laine... et qui me dit : *« ah oui votre lutte est formidable, moi aussi j'aime les bêtes. Ils ne sont pas si différents de nous, ils sont même souvent meilleurs que la plupart des humains vous savez... »*. Enfin bref, ce genre de discours qu'on entend souvent des gens et quand on leur demande si ils mangent de la viande, la plupart répondent que oui [...] Mais quand tu leur présente une image de ce type-là (cf. il me montre une photo d'un chien et d'un cochon qui font en même temps un saut d'obstacle, cf. A32) et que tu leur dit : *« vous voyez, ils ne sont pas si différents l'un de l'autre, les deux ressentent des émotions, ils ont le même intérêt à ne pas souffrir. Pourtant on tue l'un et pas l'autre »*... Ben après ça les fait quand même réfléchir, parce qu'ils arrivent pas trop à justifier cette aberration ».

Comme le dit D., ces dessins permettent d'amener un questionnement, d'ailleurs bien représenté sur un des tracts par un dessin (A31) – accompagnant ce types d'images – et présentant un homme qui, à la vue de ces images, se

remet en question (des points d'interrogations ainsi que des rouages qui tournent entourent sa tête) : pourquoi en chérir un, et manger l'autre ? Et selon quels critères ?

Ce genre de dispositif permet ainsi, au travers d'« émotions immédiates répulsives » (le dégoût, l'effroi à l'idée de manger son propre chien) de parvenir à des « émotions réflexives » qui peuvent devenir à terme « gratifiantes », au sens où l'entend Traïni : « des dispositifs de ce type frayent la voie à une réflexion d'ordre moral qui distingue en principe les hommes dotés de conscience, les intelligences supérieures capables de questionner le bien fondé des conduites. En d'autres termes, le public est invité ici à rendre appui sur une répugnance, pour ainsi dire « viscérale », afin d'accéder aux satisfactions qu'offre une réflexion intellectuelle visant le Juste, le Bien, le Vrai »¹⁵⁴. Les gratifications matérielles proposées par les membres des premières associations de protection animale se transforment ici en « gratifications morales », dès lors où l'individu, libéré du voile de l'ignorance et repenti, refuse dès lors de continuer à être conditionné par une idéologie injuste qui lui a été imposée par la société.

5.4. Des usages stratégiques en fonction des publics cible ?

Au cours de nos entretiens, nous avons pu mettre en avant le fait que les militants opéraient effectivement des évaluations stratégiques quant au type de discours à adopter en fonction des différents publics cibles :

« Par exemple, si c'est une présentation qui est faite dans un milieu universitaire, je pense qu'il faut se centrer sur une argumentation purement rationnelle, ne pas faire trop appel à l'affect... par contre l'opinion publique de manière plus large, je pense que ça peut être vraiment efficace de faire appel à l'affect, à l'émotion, pour que les gens se rendent compte qu'il y a vraiment une

154TRAÏNI, Ch. (2009), « L'opposition à la tauromachie », *op. cit.*, p. 203.

injustice parce qu'ils aimeraient pas être à la place des animaux, parce que ces animaux-là souffrent. [...] Donc c'est important de s'adapter aux publics cibles. Par exemple, si on parle à un public universitaire aussi sensible aux droits humains, il faut aussi se focaliser sur le rationnel, mettre en avant des ouvrages qui ont été publiés par des philosophes, notamment Regan, Singer, montrer qu'il y a vraiment beaucoup de livres à ce sujet, qu'on peut même donner des brochures qui résument simplement la pensée de ces philosophes. [...] Mais je pense que l'affect doit être utilisé en tout cas quand on parle à un public plus large, pas forcément intellectuels, universitaires etc. ».

Les images contenues dans les tracts – qui sont principalement destinées à toucher un large public – permettent donc, nous l'avons vu, d'activer trois registres émotionnels très différents, traduisant ainsi l'ambivalence de la lutte antispéciste : tantôt attendrissantes, tantôt choquantes, tantôt interrogatives. Elles permettent ainsi d'exacerber des sentiments positifs de sympathie et de compassion, mais également des sentiments négatifs d'indignation, de colère, de tristesse et d'effroi. Au cours de l'entretien, un des acteurs principal du mouvement en Suisse romande nous a confié la volonté du mouvement de tendre à l'avenir beaucoup plus vers le registre émotionnel ou démopédique que vers le registre du dévoilement. Comme nous l'avons mentionné au cours de l'analyse, les militants sont tout à fait conscients de la nécessité tactique de ne pas avoir trop recours à des dispositifs qui génèrent des émotions trop violentes, sous peine de voir les individus se retourner contre eux. Ils procèdent ainsi à ce que Lilian Mathieu¹⁵⁵ appelle une « gestion rationnelle des affects », en prenant soin d'évaluer quelles émotions il est préférable de générer selon les circonstances et les publics visés.

Mais, comme le souligne Traïni, « l'importance indéniable des évaluations stratégiques ne doit pourtant pas donner lieu à une généralisation théorique abusive qui conduirait à penser que les émotions générées résultent

155MATHIEU, L. (2010), « Les ressorts sociaux de l'indignation militante. L'engagement au sein d'un collectif départemental du Réseau éducation sans frontière », *Sociologie*, 1, (3), p. 315.

exclusivement d'un calcul d'opportunité »¹⁵⁶. En effet, les débats quant aux registres à privilégier sont légion au sein du mouvement, certains préférant miser sur un argumentaire moins choc et plus consensuel, d'autres préférant exhiber sans retenue les multiples souffrances infligées aux animaux, malgré le fait que des considérations purement tactiques devraient les en dissuader. Ainsi, comme affirme D. :

« Sur la question de savoir si il faut choquer pour provoquer le débat, on est jamais totalement d'accord. Personnellement, je pense que c'est important de montrer aux gens ce qui se passe vraiment dans les élevages... dans les abattoirs, dans les laboratoires. Et bien sûr que ça peut effrayer les gens, c'est normal, moi aussi au début ça m'a choqué. Mais en même temps c'est ce choc qui m'a permis d'ouvrir les yeux et de devenir militant. Donc c'est important de ne pas totalement les zapper, parce que pour qu'il y ait vraiment une volonté de s'investir de la personne, je pense qu'il faut passer par tous ces sentiments négatifs ».

Ainsi, comme le souligne Traïni, « loin d'être systématiquement apprêtées et simulées afin de se conformer à des considérations stratégiques, les émotions que les militants mettent à l'épreuve à travers les dispositifs de sensibilisation de leur choix ne sont pas sans rapport avec les sensibilités qu'ils doivent à l'histoire affective antérieure à leur engagement »¹⁵⁷.

156TRAÏNI, Ch. (2011), *op. cit.*, p. 81.

157TRAÏNI, Ch., *op. cit.*, p. 81.

VI. DIFFICULTÉS RENCONTRÉES ET LIMITES DE LA RECHERCHE

6.1. Difficultés rencontrées

Au terme de ce travail, il nous a semblé important avant de conclure de souligner les quelques difficultés que nous avons rencontrées tout au long de la réalisation de ce dernier, principalement au niveau de la méthodologie de la recherche.

Dans un premier temps, nous pouvons relever la difficulté d'avoir eu recours, non pas à une, mais à deux sources d'analyses. En effet, pour mener à bien ce travail, nous avons initialement choisi de nous focaliser uniquement sur notre matériel principal, à savoir les tracts. Et, bien que ces derniers auraient permis de répondre à toutes nos questions de recherche, nous avons rapidement jugé intéressant de les compléter avec un second matériel qualitatif, les entretiens¹⁵⁸. Ceux-ci ont eu l'avantage, non seulement de mieux nous familiariser avec le mouvement, mais également d'apporter, au travers du discours des militants, quelques éclairages supplémentaires quant à la formulation et à la signification du contenu des tracts, permettant ainsi d'enrichir l'analyse. Cependant, au vu du temps imparti, la récolte et l'analyse de deux types de données bien distinctes se sont avérées fastidieuses car demandant beaucoup plus de temps que prévu. De plus, l'articulation de ces deux types d'énonciation lors de l'analyse n'a pas toujours été très évidente et a par conséquent demandé un effort plus important que si nous ne nous étions focalisés que sur les tracts.

Dans un second temps, il est également important ici de souligner les difficultés liées spécifiquement à chacun de ces matériels d'analyse, à commencer par les tracts. N'ayant jamais eu l'occasion durant le cursus universitaire d'analyser ce genre de support, ni dans le même ordre d'idée de

¹⁵⁸Des entretiens réalisés, rappelons-le, uniquement auprès de militants ayant participé activement à la réalisation des tracts analysés.

nous familiariser avec les différentes méthodes d'analyses de contenu, le type matériel choisi a déjà été une difficulté en soi. En effet, il nous a fallu un certain temps afin d'en apprendre plus sur ces diverses méthodes d'analyses et afin de choisir laquelle privilégier pour traiter les données récoltées d'une manière qui réponde au mieux à nos questions de recherche. Soulignons également que, par souci d'exhaustivité, nous avons décidé de garder pour l'analyse tous les tracts récoltés par le biais des militants et d'internet, soit un total de quarante-deux tracts. En prenant en compte le fait que nous avons choisi de ne pas analyser ce matériel via un logiciel informatique¹⁵⁹, comme cela peut se faire lors d'analyses de contenu, il a fallu procéder à l'analyse de ces tracts un par un, ce qui, au vu du nombre conséquent de tracts, s'est avéré être un travail demandant énormément de temps et d'investissement.

Concernant les entretiens, la première difficulté rencontrée a été le fait qu'il n'a pas été possible d'exploiter de manière optimale chacun d'entre eux. Certaines personnes avaient de la peine à développer les questions posées, ne répondant que de manière brève, souvent par « oui » ou « non », et ce malgré les différentes relances prévues à cette occasion. Un autre interviewé n'a eu que peu de temps à nous accorder, ce qui a eu pour conséquence de réduire de manière significative le nombre de questions que nous voulions lui poser. Enfin, l'utilisation du dictaphone, bien que généralement bien accepté, a parfois provoqué une certaine méfiance auprès d'un ou deux interviewés. L'un d'entre eux a même refusé que ce dernier soit utilisé. Ainsi, même si il a été possible de prendre des notes, les données recueillies ont été trop succinctes et incomplètes et nous n'avons par conséquent et malheureusement pas pu les exploiter. Au cumul, ces différents « obstacles » se sont révélés quelque peu

159 Il existe plusieurs raisons à ce choix. Premièrement bien que connaissant les bases du traitement de données au travers de logiciels informatiques (tels Alceste ou Iramuteq), nos connaissances dans ce domaine restaient trop limitées pour effectuer une analyse de cette ampleur. De plus, il nous a semblé qu'un traitement purement informatique des tracts risquait de négliger plusieurs éléments d'ordre qualitatif que seul le chercheur serait amené à voir. Enfin, le traitement informatique aurait été inutile pour la deuxième partie de l'analyse, cette dernière se référant non pas au discours mais aux différentes iconographies proposées dans les tracts.

problématiques, au vu de la taille déjà bien restreinte de l'échantillon analysé¹⁶⁰. Heureusement, d'autres interviewés ont eu tendance, à l'inverse, à s'attarder longuement sur les différentes questions (au point même qu'un entretien a duré plus de deux heures). Le problème, dans ce genre de situation, a été que les militants, à force de trop vouloir développer chaque question, s'éloignaient parfois un peu trop du sujet, se perdant dans leur récit. La difficulté était alors de recentrer l'entretien et de garder le fil conducteur de ce dernier.

6.2. Limites de la recherche

Le mouvement antispéciste est, du moins dans les pays francophones, un champ d'investigation relativement nouveau et peu connu. Aussi, lors de nos recherches pour ce travail, nous avons pu constater que les études et les analyses sur le phénomène animaliste sont encore peu nombreuses dans le domaine sociologique. De par cette nouveauté, l'investigation proposée ici, loin d'être exhaustive, a donc été en grande partie descriptive. Ainsi, il nous paraît intéressant ici de souligner dans quelle voie ce travail pourrait être complété. En gardant le même angle analytique, il serait intéressant de procéder à une analyse détaillée des mêmes données au travers d'un logiciel informatique. En effet, une analyse lexicographique du « discours » de chaque tract pourrait conduire à confirmer certains résultats mis en évidence ici et à dégager de nouvelles voies d'étude. Il aurait également été intéressant, dans une autre perspective de recherche, d'analyser la réception de ces tracts et leur impact auprès de différents publics.

Suite aux entretiens, nous avons également remarqué que les militants soulevaient fréquemment et spontanément l'importance d'obtenir une visibilité médiatique du mouvement, et plus particulièrement de la notion d'antispécisme. Il pourrait donc être intéressant dans une prochaine étude

¹⁶⁰Qui a été limité au nombre de six personnes en raison des critères de sélection (à savoir que les interviewés aient participé à l'élaboration des tracts)

d'analyser la relation que le mouvement entretient avec les médias et les diverses stratégies qu'il développe afin de tendre vers ce type de visibilité.

VII. CONCLUSION

La recherche, nous l'avons souligné plus haut, ne peut être en soi exhaustive, elle n'est toujours que parcellaire. Nous espérons cependant avoir éclairé suffisamment d'aspects relatifs à notre objet d'étude pour prétendre avoir contribué à sa compréhension et, dans une certaine mesure, à son explication. Ainsi, ce travail s'est attaché à appréhender sociologiquement la manière dont le mouvement antispéciste, du moins en Suisse romande, élabore un discours en vue d'obtenir auprès de l'opinion générale une reconnaissance des discriminations selon eux injustifiables et injustes dont sont victimes les animaux, du simple fait qu'ils ne sont pas humains (ou du fait qu'ils ne se voient pas reconnaître des qualités perçues comme essentiellement humaines, comme l'intelligence, la raison, l'abstraction, etc.).

À cette fin, il a d'abord été nécessaire de commencer notre étude en effectuant un détour théorique qui nous a permis dans un premier temps de contextualiser les débuts du mouvement. Ainsi, nous avons pu voir que la publication par Singer de *La libération animale*, en 1975, a été le moment clef dans l'émergence du mouvement éponyme qui, bien que protéiforme, s'inspirera alors fortement de deux courants majeurs en éthique animale afin de construire les fondements de son argumentation antispéciste : l'utilitarisme (de Singer justement) et la théorie des droits (de Regan). Il a alors été nécessaire de décrire plus en détail les différents points de vue développés au travers de ces deux courants et repris par le mouvement de libération animal. Nous avons pu, ensuite nous focaliser plus précisément sur l'objet de notre recherche, à savoir le mouvement antispéciste en Suisse romande. Il a alors été plus précisément question, au travers de cette partie théorique, de s'intéresser à l'émergence du mouvement au travers de deux associations principales *LausAnimaliste* et *GenevAnimaliste*. Grâce aux interviews, nous avons pu obtenir différents détails concernant ces associations (émergence, composition et organisation, collaboration avec d'autres associations, influences, etc.), mais également sur la

nouvelle association *PEA*.

Ces différents apports théorique ont fourni des bases solides sur lesquelles ont pu se construire l'analyse. À partir de notre matériel principal de recherche (les tracts), complémenté par les entretiens, l'objectif principal a alors été d'analyser la manière dont les militants construisent leur discours (le comment) en vue de convaincre un public souvent pas ou peu acquis à leur cause de la légitimité de leurs propos et, en ce sens de la nécessité d'abolir l'exploitation animale. Sachant que les théories philosophiques sur lesquelles se fonde l'argumentation antispéciste sont, non seulement peu connues du grand public, mais également peu accessibles au vu de leur complexité, le « comment » de notre recherche a consisté en ce sens à analyser le travail de vulgarisation opéré par les militants afin de rendre ces théories abordables à un large public.

Au travers le premier chapitre de l'analyse, intitulé « rendre visible », nous avons tenté de voir, à l'aide d'une analyse énonciative, de quelle manière le mouvement cherche à rendre visible la cause qu'il défend. Nous avons tout d'abord commencé par relever le fait que le mouvement s'inscrit dans une volonté de construction sociale de la réalité, en proposant une vision du monde particulière et en opposition à la pensée hégémonique qui gouverne encore très majoritairement le mode de pensée occidental (l'animal au service de l'homme ; l'animal versus l'homme). Il s'agit pour les militants de proposer une vérité plus vraie que celle proposée actuellement dans nos sociétés. Nous nous sommes donc demandés comment opéraient les militants au travers de leur discours – en termes d'opérations sémantiques, de construction de sens – afin de mettre en avant et légitimer ce qui selon eux est la réalité. Il a dès lors été possible d'avancer notre première hypothèse, à savoir que le mouvement, afin de valider une réalité qu'il juge plus vraie, essaye de réduire la frontière mentale et culturelle qui nous sépare/nous oppose à l'animal en le visibilisant en tant qu'individu sensible – et par conséquent souffrant – et ce afin d'obtenir une

reconnaissance de ce dernier et du tort qu'on lui fait. Au travers de l'analyse, nous avons effectivement pu constater que, au travers la mise en avant d'une continuité physique aussi bien que psychique, accentuée par l'utilisation d'un vocabulaire particulier, les militants tentent d'opérer dans le discours un rapprochement entre l'homme et l'animal, et ce afin de mieux pouvoir mettre en évidence par la suite une rhétorique de l'injustice liée à la différence de traitement et de considération morale qui existe entre deux êtres sentients si semblables. En ce sens, nous avons pu voir qu'il est également important pour les militants de rendre visible l'invisible, à savoir les souffrances et les violences qu'engendrent systématiquement selon eux l'exploitation animale et qui sont généralement occultées dans nos sociétés.

Pour le deuxième chapitre de l'analyse – « rendre sensible » –, nous avons choisi de prendre des distances avec le discours élaboré par le mouvement afin de nous intéresser exclusivement aux photos et aux dessins contenus dans les tracts. Il s'agissait donc, dans cette deuxième partie de l'analyse, de s'intéresser, non plus à l'aspect rationnel du discours, mais aux différentes émotions que les militants, au travers de ces différentes iconographies, cherchent à provoquer. Pour ce faire, nous avons décidé de reprendre le modèle idéal-typique développé par Traïni, ce qui nous a permis de regrouper les différentes images dans trois catégories d'analyse bien distinctes, chacune d'entre elle permettant d'activer des registres émotionnels très différents. Tantôt attendrissantes, tantôt choquantes, tantôt interrogatives, nous avons pu voir au travers des photos analysées qu'elles permettent d'exacerber des sentiments positifs de sympathie et de compassion, mais également des sentiments négatifs d'indignation, de colère, de tristesse et d'effroi. Au travers les entretiens, nous avons pu obtenir des militants des explications quant aux choix et aux buts de ces différents registres, ce qui a permis d'étayer l'analyse.

VII. BIBLIOGRAPHIE

BARDIN, L. (2005), *L'analyse de contenu*, Presses Universitaires de France (2^e édition), 291 p.

BARATAY, É. (2003), *Et l'homme créa l'animal. Histoire d'une condition*, Odile Jacob, 374 p.

BARATAY, É. (2011), « La souffrance animale, face masquée de la protection aux XIX^e-XX^e siècles », *Revue québécoise de droit international*, n°24, pp. 217-236.

BARATAY, É. (2012), *Le point de vue animal. Une autre version de l'histoire*, Éditions du Seuil, 389 p.

BELLIVIER, F., BURGAT, F., DESMOULIN-CANSELIER, S., DESPRET, V., DIGARD, J.-P., DUBOS, O., MARGUÉNAUD, J.-P., DE FONTENAY, É., HARDOUIN-FUGIER, É., PAULIAT, H., UTRIA, E., WOLFF, F. (2009), « Les animaux », *Revue Pouvoirs*, n° 131, Éditions du Seuil, 208 p.

BERGER, P., LUCKMANN, Th. (2005), *La construction sociale de la réalité*, trad. de l'américain par Pierre Taminiaux, Paris, Arman Colin, coll. « Références sociologie », (1^{ère} éd. 1966), 285 p.

BLANCHET, A., GOTMAN, A. (2010), *L'enquête et ses méthodes : L'entretien*, Armand Colin (2^e édition), 128 p.

BLEIL, S. (2005), « Avoir un visage pour exister publiquement : l'action collective des sans terre au Brésil », *Réseaux*, n°129-130, pp. 123-153.

BROOM, D.M., SENA, H. and MOYNIHAN, K.L. (2009), « Pigs learn what a mirror image represents and use it to obtain information », *Animal Behavior*, 78, 1037-1041.

BURGAT, F. (1995), *L'animal dans les pratiques de consommation*, Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 128 p.

BURGAT, F. (1997), *La protection animale*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 126 p.

BURGAT, F. (1997), *Animal, mon prochain*, Éditions Odile Jacob, 254 p.

BURGAT, F. (1999), « La logique de la légitimation de la violence : animalité vs humanité », in HÉRITIER, F., *De la violence*, v°2, éd. Odile Jacob, Paris, pp. 45-

62.

BURTIN, Ph. (1997), « Attitude et idéologie syndicales. Une analyse de tracts distribués à Renault-Billancourt », *Revue française de sciences politiques*, vol. 27, n° 6, pp. 915-931.

CARON, A. (2013), *No Steak*, Éditions J'ai lu, 380 p.

CELKA, M. (2012), *L'Animalisme : enquête sociologique sur une idéologie et une pratique contemporaines des relations homme/animal*, Sociologie, Doctorat de l'Université Paul Valéry, Montpellier III, 478 p.

CHAPOUTHIER, G. (1992), *Les droits de l'animal*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 126 p.

CHAUVET, D. (2014), *Contre la mentaphobie*, Editions L'Age d'Homme, Suisse, 143 p.

DUBREUIL, C.-M. (2009), « L'antispécisme, un mouvement de libération animale », *Ethnologie française. Les animaux de la discorde*, Revue trimestrielle, Janvier, Presses Universitaires de France, pp. 117-122.

DUBREUIL, C.-M. (2014), *Libération animale et végétarisation du monde. Ethnologie de l'antispécisme français*. Comité des travaux historiques et scientifiques (CTHS), le regard de l'ethnologue n°28, 223 p.

ECO, U. (2009), *Lector in fabula. Le rôle du lecteur ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*, Le Livre de Poche biblio, 315 p.

ENGÉLIBERT J.-P. (dir.), CAMPOS, L., COQUIO, C., CHAPOUTHIER, G. (2011), *La question animale. Entre science, littérature et philosophie*, Presses Universitaires de Rennes, Coll. « Interférences », 308 p.

FRANCIONE, G.L. (1996), *Rain Without Thunder. The Ideology of the Animal Rights Movement*, Temple University Press, 269 p.

FRANCIONE, G.L., CHARLTON, A. (2013), *Eat Like You Care. An Examination of the Morality of Eating Animals*, Exempla Press, 144 p.

GOODWIN, J., JASPER, J. M., POLLETTA, F., (2001), « Why Emotions Matter ? », in GOODWIN, J., JASPER, J. M., POLLETTA, F., *Passionate Politics. Émotions and Social Movements*, The University of Chicago Press, Chicago, pp. 1-24.

GUICHET, J.-L. (coord.), LE BARS, D., CHAPOUTHIER, G., CALVINO, B., BORY, J.-Y., PEREIRA, S., DAWKINS, M., SERVAIS, V., DEVIENNE, Ph., GOFFI, J.-Y.,

HAMRAOUI, É., VAN TRIMPONT, F., VERGELY, B., BURGAT, F., JEANGÈNE VILMER, J.-B. (2010), *Douleur animale, douleur humaine. Données scientifiques, perspectives anthropologiques, questions éthiques*, Éditions Quae, coll. Update Sciences & Technologies, 216 p.

HARRISON, R. (1964), *Animal Machines. The New Factory Farming Industry*, London, Vincent Stuart, 186 p.

HONNETH, A. (2005), « Invisibilité : sur l'épistémologie de la « reconnaissance » », *Réseaux*, 1, n° 129-130, pp. 39-57.

JASPER, M.J., NELKIN, D. (1992), *The animal rights crusade. The growth of a moral protest*, New York, The Free Press, 214 p.

JEANGÈNE VILMER, J.-B. (2009), *Éthique animale*, Presses Universitaires de France, 275 p.

JEANGÈNE VILMER, J.-B. (2011), *L'éthique animale*, Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 128 p.

JEANGÈNE VILMER, J.-B. (2011), *Anthologie d'éthique animale. Apologies des bêtes*, Paris, PUF, 424 p.

JOY, M. résumé par REUS, E. (2010), « Carnisme », *Les Cahiers antisécistes*, n°33, [en ligne] URL : <http://www.cahiers-antisecistes.org/spip.php?article400>.

KECK, F., VIALLES, N. (dir.) (2012), « Des hommes malades des animaux », *Cahiers d'anthropologie sociale*, n°8, Éditions de l'Herne, Paris, 184 p.

LAPORTE, R., VIEILLE BLANCHARD, É., BIROULEZ, É. (2014), *Faut-il arrêter de manger de la viande ?*, coll. Le choc des idées, Le muscadier, 125 p.

L'ÉCUYER, R. (1990), *Méthodologie de l'analyse développementale de contenu. Méthode GPS et Concept de Soi*, Presses de l'Université du Québec, 472 p.

LEPELTIER, Th. (2013), *La révolution végétarienne*, Accent Aigu, Éditions sciences humaines, 174 p.

MATHIEU, L. (2010), « Les ressorts sociaux de l'indignation militante. L'engagement au sein d'un collectif départemental du Réseau éducation sans frontière », *Sociologie*, 1, (3), 387 p.

MÜLLER, D., POLTIER, H. (2000), *La dignité de l'animal. Quel statut pour les animaux à l'heure des technosciences ?*, Éditions Labor et Fides, Genève, 461

p.

NEVEU, E. (2005), *Sociologie des mouvements sociaux*, Collection Repères (4ème éd.), La découverte, 126 p.

NICOLINO, F. (2009), *Bidoche. L'industrie de la viande menace le monde*, Les liens qui libèrent, 380 p.

PIRET, A., NIZET, J., BOURGEOIS, E. (1996), « L'analyse structurale. Une méthode d'analyse de contenu pour les sciences humaines », *Méthodes en sciences humaines*, De Boeck Université, Paris, 176 p.

POGLIA, MILETI. F. (2005), « Rapport à l'altérité : Introduction et cadre théorique », *Cours de Sociologie générale 2*, Université de Fribourg, semestre d'hiver.

PORCHER, J. (2000), « Un cœur battant dans la viande », *Ruralia*, 06/2000 [en ligne], URL : <http://ruralia.revues.org/144>.

REGAN, T. (2013) [1983], *Les Droits des animaux*, Éditions Hermann, 750 p.

RÉMY, C. (2004), « L'espace de la mise à mort de l'animal. Ethnographie d'un abattoir », *Espaces et sociétés*, 3, n°118, pp. 223-249.

RÉMY, C. (2005), « Quand la norme implicite est le moteur de l'action. Normes, déviances et réactions sociales dans un abattoir. », *Déviance et Société*, 2, vol. 29, pp. 103-112.

RÉMY, C. (2005), « Une denrée trouble : la viande dans l'abattoir. Jeux interactionnels autour d'un « objet » instable (observation) », *Terrains & travaux*, 2, n°9, pp. 192-210.

RÉMY, C. (2010), « Qui est le plus humain ? La disponibilité des corps de l'homme et de l'animal pour la transplantation d'organes », *Politix*, 2, n° 90, pp. 47-69.

RÉMY, C., WINANCE, M. (2010), « Pour une sociologie des « frontières d'humanité », *Politix*, 2, n° 90, pp. 7-19.

REUS, E. (2005), « Welfarisme. De l'expérience d'Henri Spira à la situation d'aujourd'hui », in *Les Cahiers antispecistes. Réflexion et action pour l'égalité animale*, n°24, [en ligne] URL : <http://www.cahiers-antispecistes.org/spip.php?article258>.

REUS, E. (2010), « Utilitarisme et anti-utilitarisme dans l'éthique

contemporaine de l'égalité animale », in *Les Cahiers antispécistes. Réflexion et action pour l'égalité animale*, n°36, [en ligne] URL : <http://www.cahiers-antispécistes.org/spip.php?article391#nb1>.

RICARD, M. (2014), *Plaidoyer pour les animaux. Vers une bienveillance pour tous*, Paris, Allary Éditions, 370 p.

RYDER, R. (1983) [1975], *Victims of Science*, Fontwell, National Anti-Vivisection Society, Centaur Press, 180 p.

SINGER, P. (2007), *L'égalité animale expliquée aux humain-es*, trad. de l'anglais par D. Olivier, Paris, Éditions Trahin Party, 75 p.

SINGER, P. (2012) [1975], *La libération animale*, Petite bibliothèque Payot, 477 p.

SONTAG, S. (2003), *Devant la douleur des autres*, Paris, Christian Bourgeois, 226 p.

TRAÏNI, Ch. (2009), « Choc moral », in Olivier Filleule et al., *Dictionnaire des mouvements sociaux*, Presses de Sciences Po « Références », pp. 101-107.

TRAÏNI, Ch. (dir.) (2009), *Émotions... Mobilisation !*, Presses de Sciences Po, Paris, coll. « Sociétés en mouvement », 300 p.

TRAÏNI, Ch. (2010), « Des sentiments aux émotions (et vice-versa). Comment devient-on militant de la cause animale ? », *Revue française de science politique*, 2, Vol. 60, pp. 335-358.

TRAÏNI, Ch. (2011), « Les émotions de la cause animale. Histoires affectives et travail militant », *Politix*, 1, n°93, pp. 69-92.

TRAÏNI, Ch. (2011), *La cause animale (1820-1980). Essai de sociologie historique*, Presses Universitaires de France, 234 p.

VOIROL, O. (2003), « L'espace public et les luttes pour la reconnaissance. De Habermas à Honneth », in C. Barril, J. Carrel, C. Guerrero, A. Marquez (dir.), *Le public en action*, Harmattan, pp. 109-127.

VOIROL, O. (2004), « Reconnaissance et méconnaissance. Sur la théorie de la violence symbolique », in *Informations sur les sciences sociales*, vol. 43 (3), pp. 403-433.

VOIROL, O. (2005), « Présentation Visibilité et invisibilité : une introduction », *Réseaux*, 1, n° 129-130, pp. 9-36.

VOIROL, O. (2005), « Les luttes pour la visibilité. Esquisse d'une problématique », *Réseaux*, 1, n° 129-130, pp. 89-121.

VOIROL, O. (2008), « L'invisibilité comme désobjectivation », in *Histoire et subjectivation*, Giovannoni A. et Guilhaumou J. (dir.), Éditions Kimé, Paris, pp. 101-120.

VOIROL, O. (2009), « Luttes pour la reconnaissance », in Olivier Fillieule et al., *Dictionnaire des mouvements sociaux*, Presses de Sciences Po Références, pp. 326-334.

AUTRES

Sites internet

Lausanimaliste : Collectif lausannois pour la libération animale
URL : <http://www.lausanimaliste.org/>

Genèveanimaliste : Collectif genevois pour la libération animale
URL : <http://genevanimaliste.blogspot.ch/>

PEA : Association Pour l'Égalité animale
URL : <http://www.asso-pea.ch/fr/>

Les cahiers antispécistes : Réflexion et action pour l'égalité animale
URL : <http://www.cahiers-antispecistes.org/>

Film

Derrière les portes, Kate Amiguet, Suisse, 2012 [en ligne]
URL : http://www.tvmart.ch/Derriere-les-portes-la-realite-sur-les-conditions-d-elevage-en-Suisse_v80.html





VIII. ANNEXES

Tracts

Annexe 1a :

SuperQuizz

Quel est leur point commun?

Angelina Jolie
Gandhi
Pink
Carl Lewis
(9 médailles d'or)

A) Les oscars B) Le R&B C) L'athlétisme D) Le végétarisme

Tout le monde considère qu'il est **injuste de tuer les animaux sans nécessité**. L'association américaine de diététique qui regroupe 72'000 nutritionnistes a constaté qu'il est parfaitement possible de se nourrir équilibré en étant végétalien à tous les stades de la vie. Vu que la consommation de produits d'origine animale n'est pas nécessaire, cela signifie qu'il est injuste de tuer les animaux pour qu'ils se retrouvent dans notre assiette. Notre société condamne la **violence** et la **loi du plus fort**. Tuer les animaux pour la consommation constitue peut-être la concrétisation la plus parlante de ces deux notions.

De plus, des philosophes ont réfléchi sur notre rapport aux animaux et ont constaté qu'il est basé sur le **spécisme**¹. Par analogie au racisme et au sexisme, ce concept désigne l'idéologie qui considère que la vie et les intérêts des autres animaux peuvent être négligés simplement parce qu'ils sont d'une autre espèce. Ces philosophes arrivent à la conclusion que cette idéologie est intenable, car les humains ne sont pas les seuls à **ressentir des émotions** et qu'on doit donc aussi **respecter la vie et les intérêts des autres êtres sensibles** qui partagent cette planète avec nous.

Mais les animaux ne se mangent-ils pas entre eux? Il est vrai que certains animaux comme les hyènes ou les tigres en mangent d'autres, tout comme il est vrai que les hippopotames et les éléphants ont une alimentation végétalienne. Si quelqu'un faisait ses besoins dans la rue en prétextant que les chiens et les pigeons n'utilisent pas de toilettes, on le prendrait pour un fou. Alors comment comprendre que l'on utilise la même rhétorique pour essayer de justifier l'alimentation carnée en prétextant que certains animaux en mangent d'autres? Les humains, contrairement aux hyènes et aux tigres, peuvent agir de manière civilisée et abolir la tuerie des animaux.

¹ Pour connaître la position de plusieurs philosophes, voir www.cahiers-antispécistes.org

→ Verso

Annexe 1b :

N'est-ce pas naturel de manger les animaux? On peut se demander si les abattoirs et les camions qui transportent les animaux sont naturels ou si ces pratiques sont au contraire le fruit d'une construction sociale. Mais on peut aussi réaliser que peu importe la réponse à cette question, il y a un fait simple qui demeure: on peut vivre sans manger les êtres ressentant des émotions et sans leur infliger ce que l'on ne voudrait pas qu'on nous fasse.

N'avons-nous pas besoin de protéines? Oui bien sûr, et celles-ci se trouvent aussi ailleurs que dans les cadavres des animaux. Les protéines existent dans le riz, les lentilles, le pain, les pois chiches, les steaks végétariens, les falafels, les haricots, les noix, les amandes, etc. Des centaines de recettes végétaliennes équilibrées existent sur ce site : cuisinez-vegetalien.net

Et la liberté dans tout ça? La liberté doit être respectée, y compris celle des autres animaux, et le fait de les enfermer contre leur gré dans un camion les transportant à l'abattoir où l'on va les tuer pour un simple plaisir gustatif, est clairement contraire à leur liberté. La liberté individuelle ne saurait être utilisée pour justifier les activités qui causent des torts majeurs à autrui, sinon on pourrait aussi justifier le cannibalisme en disant que chacun est libre d'être cannibale.

Des injustices du passé ont été abolies ou réduites, comme l'esclavage ou le statut inférieur assigné aux femmes. Elles aussi étaient ancrées dans la conscience collective au point que la majorité les croyait éternelles. Mais l'histoire a montré le contraire, car l'évolution morale des humains est un phénomène qui persiste dans le temps et on peut facilement imaginer qu'un jour les abattoirs seront considérés comme un symbole d'injustice et de barbarie. En attendant, on peut boycotter les produits d'origine animale, car chaque petit geste compte pour les animaux.



Réponse du SuperQuizz : D) Le végétarisme

LAUSANIMALISTE
www.lausanimaliste.org

Annexe 2a :

POURQUOI NOUS SOMMES EN DEUIL...



Chaque année, **55 milliards d'animaux terrestres** sont tués pour leur chair. Durant la même période, **150 millions de tonnes** de poissons meurent par suffocation dans les filets de pêche.



Aussi, dans l'industrie des œufs, les poussins mâles, ne pouvant pondre, sont tués juste après leur naissance: ils sont **gazés ou broyés vivants**. Quant aux vaches laitières, pour produire du lait, elles doivent comme tous les mammifères donner naissance à un petit. Les veaux sont **séparés de leur mère** quelque temps après la mise bas ce qui provoque angoisse et désarroi pour la vache autant que pour le petit. La vache est envoyée à l'abattoir à l'âge de 6 ans, n'étant plus rentable, alors qu'elle pourrait vivre jusqu'à 20 ans.

Il est devenu **tellement banal** de consommer des aliments d'origine animale et beaucoup d'entre nous ont simplement oublié d'où ils proviennent. Mais chaque morceau de viande, chaque œuf, chaque verre de lait engendre **l'exploitation et le meurtre d'un animal**.

Il ne se passe pas un mois sans qu'il y ait un incendie d'une exploitation agricole dans laquelle des animaux ont **péri brûlés ou asphyxiés**.

La saison des grillades battant son plein, l'abattage a pris **un rythme infernal**.

Nous sommes en deuil pour ces milliards d'êtres sensibles tués pour un simple plaisir gustatif. Il est grand temps que notre société abolisse le *spécisme et l'exploitation animale!

**Le spécisme est l'idéologie qui permet d'accepter que l'on fasse subir à un être sensible, ce que l'on ne voudrait pas qu'on nous fasse, simplement parce qu'il est d'une autre espèce.*


LAUSANIMALISTE
www.lausanimaliste.org

Annexe 2b :

On peut voir que **la société réalise de plus en plus** que les humains ne sont pas les seuls animaux ressentir des **émotions, des désirs, des préférences**, en effet les autres animaux sont aussi doués d'une vie mentale et il s'ensuit logiquement qu'on doit **arrêter de les traiter comme une simple ressource**.

Il est clair qu'un jour **les abattoirs seront abolis** et les gens ne comprendront pas comment nous avons pu tuer des animaux avec lesquels nous partageons cette planète simplement pour une question d'habitude et de plaisir gustatif. Néanmoins en attendant l'abolition du massacre, il est **important de boycotter** les produits d'origine animale et **exprimer publiquement** que les animaux sont des êtres ayant des intérêts et ne méritant pas de se faire découper en morceaux.

Quelques recettes végétaliennes:**Galettes aux noix et flocons d'avoine**

100g de flocons d'avoine, 50g de noix pilées, 1 gousse d'ail hachée, 25cL de bouillon de légumes, 0,5 càt de miso, 1 càt de sauce de soja, noix de muscade, sel, poivre, chapelure, huile d'arachide.

Porter le bouillon à ébullition avec la sauce de soja, le miso et l'ail haché. Y verser les flocons, porter à ébullition puis laisser mijoter 20 min à petit feu. Laisser refroidir. Ajouter les noix à la préparation ainsi que les épices et suffisamment de chapelure pour former de petites galettes. Rissoler dans l'huile quelques min de chaque côté. Vous pouvez servir ces galettes avec une sauce à l'oignon et au curry et des pommes de terre nature ou des pommes frites.

Tarte lentilles corail

250g de pâte feuilletée, 150g de lentilles corail, 2 oignons émincés, 1 bouquet de persil haché, 150g de yaourt au soja nature, 400mL d'eau, graines de cumin, graines de moutarde, curry, poivre de Cayenne, sel, poivre, huile d'arachide.

Rissoler l'oignon dans l'huile et laisser mijoter pendant 30 min. Pendant ce temps, rissoler les graines, le curry et le poivre, leur ajouter les lentilles puis l'eau. Porter à ébullition puis laisser mijoter 20 min environ. Mélanger le persil au yaourt, l'ajouter, ainsi que les oignons, aux lentilles, une fois la cuisson terminée. Étaler la pâte dans un moule, la garnir de la préparation et cuire 30 min à 180°C.

Des centaines de recettes végétaliennes (desserts, entrées...) sont disponibles sur:

→ avis.free.fr

→ cuisinez-vegetalien.net

Annexe 3a :

L'argument d'un cloisonnement total entre les intérêts des hommes et ceux de tous les autres êtres qui vivent sur notre planète n'a plus de raison d'être aujourd'hui. L'évolution nous invite non pas à l'arrogance mais à l'humilité et les errements de notre ère technologique sont un rappel que la nature ne nous appartient pas plus qu'elle n'est à notre service. Chercher à invoquer notre statut d'espèce dominante pour justifier de refuser d'étendre aux autres espèces les bienfaits de la compassion et de la justice ne tient pas non plus. Désormais, la valeur morale ne se mesure plus à l'importance du pouvoir. Telle est la leçon de notre époque.



À l'instar des artisans de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme, qui se sont appuyés sur une longue tradition philosophique héritée du Siècle des Lumières pour dénoncer les horreurs de la première moitié du 20ème siècle, les artisans de la Déclaration Universelle des Droits des Animaux ont été motivés à la fois par la tradition philosophique humaniste et par l'ampleur et la nature sans précédent de l'exploitation des animaux à notre époque. L'élevage industriel, la destruction des milieux naturels et l'apparition de nouvelles techniques scientifiques telles que le clonage et les xéno greffes bafouent la vie et les intérêts des animaux d'une manière qui était encore inconcevable dans les années 1950. La coïncidence historique entre, d'une part, la reconnaissance du principe des droits individuels des êtres humains et, d'autre part, la maltraitance et l'exploitation institutionnalisées des individus animaux à l'échelle mondiale pose un défi éthique qui ne peut plus être ignoré et qui, nous en sommes convaincus, sera le moteur de l'évolution de l'éthique et de la civilisation pour les décennies à venir.

La Déclaration Universelle des Droits des Animaux est une déclaration d'intention autant que de principe. En 1998, nous avons fêté le cinquantenaire de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme en annonçant notre intention d'obtenir à l'occasion du centenaire, le 10 décembre 2048, que les Droits des Animaux soient inscrits dans la politique des Nations Unies. La société humaine est appelée à redéfinir sa conception du progrès. La reconnaissance et la protection des droits des animaux sont tout aussi révélatrices de l'état d'avancement de notre civilisation que la reconnaissance et la protection des droits de l'homme. L'évolution de la civilisation humaine, de ses principes et de ses pratiques est un processus qui résiste à l'épreuve du temps. Citoyens de demain, les enfants et la jeunesse d'aujourd'hui chercheront, comme nous, à faire évoluer les mentalités de leur époque. C'est aujourd'hui, avec nous, que commence l'avenir qui leur appartient.

journee-internationale-droits-animaux.org

Déclaration universelle des droits des animaux



Le 10 décembre 1948, l'Assemblée Générale des Nations Unies ratifiait la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme. Cette Déclaration a entériné le principe que les êtres humains ne peuvent plus être traités devant la loi comme de simples jouets des puissants ni dans les affaires publiques comme des sujets de l'autorité, mais qu'ils possèdent une valeur inhérente et qu'ils doivent pouvoir vivre en fonction des priorités qu'ils se sont fixées, dans la limite du respect des droits d'autrui. La ratification de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme a symbolisé le triomphe de l'humanisme au lendemain de la guerre la plus destructrice de l'histoire de l'humanité, à mi-parcours d'un siècle qui en était déjà le plus destructeur.

Même si l'application de ces principes depuis 1948 reste partielle et imparfaite, la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme a amorcé une ère nouvelle de moralité et de réflexion humaine, dans laquelle la compassion, la justice et les droits de l'individu l'ont finalement emporté sur la dictature des puissants.

À l'occasion du 10 décembre, nous saluons la vision des artisans de la Déclaration des Droits de l'Homme et les efforts de tous ceux qui se sont investis pour faire de cet idéal une réalité. Nous reconnaissons qu'il est du devoir de chacun d'entre nous de dénoncer et de vaincre la violation des Droits de l'Homme dans le monde. Mais nous considérons également que le plus grand hommage qui puisse être rendu à l'idéalisme de 1948 est de reconnaître les limites de nos propres idéaux et de chercher à construire la moralité de notre avenir dans le même esprit que celui qui animait en leur temps les artisans de la Déclaration des Droits de l'Homme.

Nous croyons que l'avenir n'appelle pas à se retrancher derrière les idéaux de 1948 ni à les consolider, mais plutôt à aller plus loin. Plus précisément, nous pensons qu'il est temps de reconnaître l'obligation morale d'inclure les animaux non humains dans la sphère de protection énoncée par la Déclaration. L'espèce humaine sait depuis longtemps que les animaux ne sont pas les instruments de ses desirs ni de sa volonté et que le fait qu'ils soient capables d'éprouver plaisir et douleur, joie et souffrance, nous oblige à reconnaître que des limites éthiques doivent être posées, au même titre que pour les humains, à la façon dont nous traitons les non humains.

Annexe 3b :

L'attribution de droits moraux et légaux aux animaux et leur formalisation dans une Déclaration des Droits des Animaux ratifiée par les Nations Unies sont une évolution logique et inéluctable de ce principe. C'est pourquoi nous présentons la Déclaration Universelle des Droits des Animaux :

- La sensibilité de nombreuses espèces animales étant largement démontrée, nous condamnons sans réserve toute souffrance infligée à des êtres vivants et toute répression de leurs besoins fondamentaux, sauf si ces mesures doivent être prises dans l'intérêt exclusif de l'animal.
- La seule différence d'espèce (pas plus que la différence de race) ne peut servir à justifier l'exploitation ni l'oppression délibérée des animaux au nom de la science, du sport, de l'alimentation, de l'intérêt économique ni pour n'importe quelle autre considération humaine.
- Nous pensons qu'il y a une parenté entre les animaux en termes d'évolution et d'éthique et déclarons notre conviction que tous les êtres sensibles ont droit à la vie, à la liberté et à disposer d'eux-mêmes.
- C'est pourquoi nous demandons à ce que ces droits soient protégés.

L'exploitation des animaux est ancrée aussi profondément dans la culture des hommes d'aujourd'hui que l'était jadis l'exploitation d'êtres humains. L'évolution des droits de l'Homme qui marque les 20ème et 21ème siècles aurait été considérée par nos ancêtres comme tout aussi radicale que peut l'être aujourd'hui l'abolition de l'exploitation des animaux.

Cette exploitation appelle à une réflexion sur les droits des animaux et même sur les droits de l'homme. Il nous appartient de rechercher un fondement éthique, non pas dans la tradition ni dans les habitudes, mais dans les principes éclairés de justice et de compassion qui ont forgé nos idéaux d'aujourd'hui. Le postulat selon lequel les animaux ne peuvent avoir de droits parce qu'ils n'en ont jamais eu appartient désormais au passé. Nous devons rechercher la vérité dans un esprit d'ouverture, en sachant parfaitement que l'avenir appartient depuis toujours aux visionnaires qui ont eu le courage d'ébranler la bonne conscience de leur temps. Plus d'un demi-siècle après la Déclaration universelle des Droits de l'Homme, l'heure est venue d'aller plus loin dans la réflexion.

Même si les différences entre l'homme sapiens et les autres animaux sont légion, les théories de l'évolution démontrent que nous sommes liés par de profondes similitudes fondamentales. L'homme, dont le patrimoine génétique est quasiment identique à celui de ses cousins primates les plus proches, n'est pas la cime mais une toute petite ramification de l'arbre de l'évolution. L'évolution démontre qu'il existe des points communs entre les humains et les non humains à bien des égards. La science et la pratique prouvent que les animaux ne peuvent plus être considérés comme de vulgaires machines ni comme des condensés d'instincts et

de réflexes. Tout comme nous, ils s'épanouissent en liberté et dépérissent lorsqu'ils sont opprimés. Nul ne peut plus désormais prétendre se réfugier dans l'ignorance.

Les animaux ont beau ne pas pouvoir exprimer leurs intérêts avec nos mots ni revendiquer explicitement leurs droits auprès des humains, l'existence même de leurs intérêts est cependant incontestable. Tous les animaux cherchent à protéger leur vie et leur liberté. Ils vont vers ce qui leur plaît et se tiennent à l'écart de ce qui ne leur plaît pas ou qui les fait souffrir. En d'autres termes, ils vivent en fonction de leurs priorités. De plus, chaque animal a et exprime des caractéristiques individuelles qui le distinguent. Par tous ces aspects, les animaux sont semblables aux êtres humains, même si leur vie et la nôtre sont très différentes. Sachant que, comme nous, ils souffrent et s'appliquent à défendre leur vie, leur liberté et leur bien-être, sur quelle base pouvons-nous continuer à refuser que soient étendus aux animaux les droits qui protègent notre vie, notre liberté et notre bien-être ?

L'idée même de reconnaître des droits aux animaux est rejetée au motif qu'ils n'ont pas notre intelligence, nos relations affectives, notre sens moral ou parce qu'ils ne peuvent pas assumer les responsabilités qui incombent aux membres de la société. Même si quasiment personne ne remet en cause le fait que ces facultés sont plus développées chez presque tous les humains que chez les animaux, rien ne permet jusqu'ici de considérer cet argument comme recevable pour refuser de protéger les animaux contre l'exploitation ou la maltraitance. De nombreux êtres humains également sont privés de ces facultés, tels les enfants en bas âge ou les personnes qui souffrent de troubles mentaux en raison d'une maladie, d'un handicap congénital ou d'un accident. Il est reconnu néanmoins, et ce à juste titre, que ces êtres humains doivent faire l'objet non pas d'une moindre mais au contraire d'une plus grande protection, que leurs droits ne doivent pas être niés mais au contraire renforcés. Nous avons un devoir particulier envers tous ceux qui ne sont pas capables de prendre une part active à la société humaine ni de défendre eux-mêmes leurs intérêts. Appliquer en la matière des principes contraires aux humains et aux non humains, c'est commettre une discrimination injustifiable.

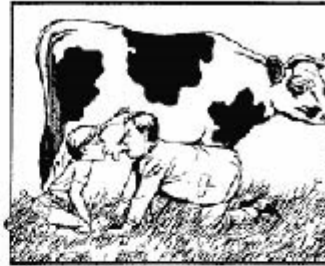
Le refus de reconnaître des droits aux animaux s'appuie non pas sur une distinction significative ou pertinente entre les humains et les non humains mais sur la raison même qui a motivé et qui motive encore le refus de reconnaître les droits de certains êtres humains : parce que cette reconnaissance va à l'encontre de la liberté de ceux qui détiennent le pouvoir. Les Droits de l'Homme ont été obtenus au détriment des privilèges des riches et des puissants et ce en dépit de leur opposition. L'opposition à l'émancipation des animaux n'est fondée ni sur la raison ni sur la justice mais sur une fausse idée de l'intérêt humain. Les droits des animaux menacent fondamentalement la liberté de certains humains à utiliser les animaux à leur gré ou pour servir leurs seuls intérêts. Les arguments hostiles aux droits des animaux ne résistent à aucune approche logique ni éthique parce qu'ils sont la manifestation réactionnaire d'une philosophie dépassée et spéculative.

Annexe 4a :

Stop à la propagande du lobby laitier!

Chaque année des millions de francs pour le lait

Chaque année, la Confédération dépense des centaines de millions de francs suisses pour aider le marché laitier. Par exemple en 2008, elle y a consacré **350 millions** de l'argent du contribuable.¹ Et il y a deux semaines, le Conseil fédéral a décidé de débloquer 28 millions de plus pour stabiliser le secteur. A cela s'ajoutent aussi les primes directes que reçoivent les éleveurs chaque année et qui se calculent aussi en millions. Lorsque l'on constate que **80,6% des aides vont aux producteurs de viande-œufs-lait et seulement 1,9% aux fruits et légumes et 3,8% aux producteurs de céréales-pommes de terre**, on se rend facilement compte de l'aberration de la situation.²



Ethiquement injustifiable

Pour produire du lait, une vache, comme une femme **doit d'abord avoir un petit**. Elle est donc inséminée et chaque grossesse dure 9 mois. Souvent le petit veau est séparé de sa mère quelques jours après la mise bas, ce qui procure angoisse et désarroi pour la vache autant que pour le petit. Quelques mois après, la vache est à nouveau inséminée afin qu'elle donne naissance à un autre veau et puisse ainsi continuer à produire du lait. Elle sera **envoyée à l'abattoir par le « producteur de lait »** vers l'âge de **6 ans**, n'étant plus rentable au-delà, alors qu'elle pourrait vivre jusqu'à l'âge de 20 ans.

La vache a une chance sur deux de donner naissance à un mâle qui, ne produisant pas de lait, sera inutile pour l'industrie laitière : aussitôt engraisé, aussitôt tué. Si c'est une femelle, elle vivra sans aucun doute le même cauchemar que sa mère.

Mais si sa croissance n'est pas rapide, si elle est stérile, si elle n'est pas assez productive, ou simplement s'il y a déjà trop de femelles, elle deviendra viande plus vite que prévu.

→ verso

Annexe 4b :

Par ailleurs, les vaches ont été sélectionnées génétiquement depuis des décennies dans le but de créer des « races à lait », par une pratique qui serait qualifiée d'eugénisme si elle était appliquée aux humains. Elles peuvent aujourd'hui produire entre 6000 et 12 000 litres de lait par an, ou 20-40 litres par jour ; c'est **10 fois plus** que leur ancêtre dans les années 1950.

Le traitement réservé aux vaches laitières est incompatible avec la dignité animale prévue par la loi fédérale sur la protection des animaux. Pourquoi est-il encore toléré ?

Catastrophe environnementale

En 2006, la FAO (organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture) a publié des chiffres montrant que la production mondiale de viande est responsable de 18% des gaz à effet de serre anthropiques.

Deux scientifiques spécialistes de l'environnement de la Banque mondiale viennent de recalculer et de corriger ces chiffres pour le Worldwatch Institute (institut de prospective mondiale): la FAO a «omis» certains points, en a sous-estimé d'autres et a incorrectement attribué certaines émissions.

Après correction de ces erreurs et ajustement aux chiffres actuels de production animale (qui a continué à augmenter dans le monde entre 2006 et 2009), les scientifiques ont établi que la production du bétail et de ses sous-produits contribuait pour **au moins (!) 51%** de l'ensemble des gaz à effet de serre.³

Ceci signifie que l'abolition de la viande et des produits laitiers aurait plus d'effets bénéfiques sur le climat que l'interdiction totale de toutes les voitures et de tous les avions et l'adoption par chaque personne de la planète de sources alternatives d'énergie.

Vu ce qui précède, nous demandons l'arrêt immédiat des aides à l'élevage, la reconversion de toutes les travailleuses et travailleurs du secteur et l'abolition de la consommation d'aliments d'origine animale.


LAUSANIMALISTE
www.lausanimaliste.org

Annexe 5a :

Pour une écologie sensibiliste!

Imaginons qu'une industrie rejette un liquide dans le lac. Celui-ci ne dérègle pas les écosystèmes et ne cause la disparition d'aucune espèce. **Néanmoins certains poissons sont gênés par sa présence.** Est-ce que le déversement de ce produit ne pose aucun problème par le simple



fait qu'il ne dérègle pas les écosystèmes et ne cause la disparition d'aucune espèce? Absolument pas, car on peut facilement réaliser que les animaux aquatiques ont comme les humains un **intérêt personnel à ne pas souffrir** et à avoir un environnement qui leur permet de **profiter de leur existence.**

Pourtant, certains courants écologistes ont tendance à ne penser aux autres animaux **que si ces derniers font partie d'une espèce menacée.** Cette position est comparable au fait de dire que la torture de prisonniers politiques et le meurtre des humains ne sont pas des choses graves et condamnables car l'espèce humaine n'est pas en voie de disparition.

Il est étrange qu'au XXI^{ème} siècle, on puisse considérer les autres animaux comme de simples fonctions d'un écosystème, alors que de plus en plus d'études scientifiques montrent que, comme les humains, **les autres animaux ressentent des émotions, des désirs, ont des préférences, des intérêts et font une expérience subjective de leur vie.**

Récemment des éthologues ont également découvert que la **conscience de soi**, ayant été considérée longtemps comme le propre des humains, **n'est pas seulement présente chez les grands singes, les dauphins et les éléphants** mais qu'elle se retrouve même chez **certains oiseaux** comme les pies qui peuvent aussi se reconnaître dans le miroir.

Annexe 5b :

De qui cette planète est-elle l'environnement? Pour qui doit-elle rester (devenir) habitable et le rester durablement? Les humains ne sont pas les seuls habitants sentients* de la Terre. **Les autres animaux aussi ont un intérêt à jouir de leur vie** et à avoir un habitat conforme à leurs besoins. Un univers de cages, filets et hameçons ne constitue certainement pas un environnement décent pour eux. À quoi riment ces projets de «développement soutenable» et autre «croissance durable» qui consistent à rendre **durablement insoutenable** l'existence de ceux qui partagent cette planète avec nous ?

Il est grand temps de **progresser vers une écologie sensibiliste**, et non plus strictement humaniste: se soucier de la bonne gestion de la Terre **dans l'intérêt de tous ses habitants sensibles**; cesser de compter les animaux parmi les «ressources naturelles» utilisables à notre guise du moment que cela ne compromet pas les intérêts à long terme de l'humanité.



Nous sommes tous des terriens!

**En français il nous manque un mot pour désigner la chose la plus importante du monde, peut-être la seule qui importe : le fait que certains êtres ont des perceptions, des émotions, et que par conséquent la plupart d'entre eux (tous ?) ont des désirs, des buts, une volonté qui leur sont propres.*

LAUSANIMALISTE
COLLECTIF POUR LA LIBÉRATION ANIMALE
www.lausanimaliste.org

Annexe 6a :

Journée mondiale pour l'abolition de la viande



Parce que la production de viande implique de tuer les animaux que l'on mange,

parce que nombre d'entre eux souffrent de leurs conditions de vie et de mise à mort,

parce que la consommation de viande n'est pas une nécessité,

parce que les êtres sensibles ne doivent pas être maltraités ou tués sans nécessité,

l'élevage, la pêche et la chasse des animaux pour leur chair, ainsi que la vente et la consommation de chair animale, doivent être abolis.

Six millions d'êtres sensibles sont tués dans le monde chaque heure (!) pour être transformés en viande, sans même compter les innombrables poissons et autres animaux marins qui sont comptés en tonnes (plus de 100 millions de tonnes en 2007). La consommation de chair animale cause plus de souffrances et de morts qu'aucune autre activité humaine.

→ Verso

Annexe 6b :

Chacun aime vivre sa vie de manière plaisante en jouant, en étant en compagnie d'autres individus, ou simplement en se prélassant tranquillement au soleil, et cet **intérêt à vivre une vie la plus heureuse et la plus longue possible** existe chez tous les êtres sensibles; les humains, les kangourous, les bisons, les lapins, les poissons, les dindes, les chats, les cochons, les chevaux... Aucun être sensible ne veut se retrouver enfermé dans un camion allant à l'abattoir, ni être en train de suffoquer dans un filet de pêche.

La plus grande partie de la population pense qu'il ne faut pas faire souffrir ni tuer un animal sans raison sérieuse. Dans beaucoup de pays du monde cela est même interdit par la loi. Or, il est de plus en plus connu que la viande n'est pas nécessaire pour vivre en bonne santé.

Le temps n'est-il pas venu d'abolir la viande?

Tout le monde sait que les activités qui **causent des torts majeurs à autrui ne relèvent pas de la liberté de chacun** et il appartient à la société de les interdire par la loi, par conséquent il est facile de réaliser que les pratiques d'élever des animaux pour les envoyer à l'abattoir, de les chasser et pêcher pour les manger doivent être **interdites**. Abolir la viande, c'est mettre la loi en conformité avec la morale commune.

Pour plus d'informations:

Un blog pour l'abolition de la viande:

<http://abolitionblog.blogspot.com/>

Un article pour l'abolition de la viande:

<http://www.cahiers-antispecistes.org/spip.php?article363>

Le site de la journée mondiale pour l'abolition de la viande:

<http://www.nomoremeat.org/>

LAUSANIMALISTE 

Annexe 7 :

LES ANIMAUX NE SONT PAS DES OBJETS!

Objet de divertissement **ou** individu libre de vivre sa vie?

Nous sommes au XXI^e siècle et pourtant il y a encore des gens qui détiennent et dressent des animaux dans le but de les obliger à faire des numéros. Ces animaux sont capturés, ou reproduits et vendus pour le divertissement humain et dans un but commercial.

Ils passent leur vie dans des cages ou enclos et sont souvent enchaînés pour la nuit. Les déplacements en camions et les climats de nos régions sont très pénibles pour certains d'entre eux.

Mais les animaux ne sont pas des objets, ils possèdent des désirs, des intérêts et sont doués d'une vie mentale. Par conséquent ils ne doivent pas être considérés comme la propriété de quelqu'un d'autre. Les animaux sont des êtres sensibles et aucun être sensible ne doit être emprisonné, exploité ou tué pour le plaisir de certain-e-s ou pour engendrer du profit.

Nous avons plus que jamais des moyens de nous divertir sans exploiter d'êtres sensibles. C'est par nos choix quotidiens que nous pouvons mettre un terme aux injustices.

Boycottons les spectacles animaliers!

Azot
Aktion Zirkus ohne Tiere
action cirque sans animaux
azione circo senza animali www.azot.ch

Annexe 8a :

Le carnage des poissons

Leur habitat et leur environnement couvrent les trois quarts de la surface de notre planète ; et pourtant, nous les connaissons peu ; et malgré cela, nous n'hésitons pas à les tuer par myriades dans des conditions terribles. Alors que la consommation de chair des gros mammifères baisse, celle de poissons croît considérablement: promue comme une alternative saine, elle semble surtout ne pas impliquer de problèmes éthiques. Les poissons sont pourtant de loin les victimes les plus nombreuses de la consommation de chairs ; ce sont des milliers de milliards de poissons qui sont tués chaque année dans le monde!



" Ce n'est pas parce que les poissons sont incapables de crier que leur mort est moins violente. Ramasser des oiseaux sauvages dans un filet et les noyer lentement, en les plongeant dans l'eau, semble difficilement acceptable et pourtant c'est l'équivalent de la pêche commerciale. Que dirait-on aussi d'une industrie qui installerait verticalement des filets mesurant plusieurs centaines de mètres de hauteur et s'étendant sur plusieurs kilomètres à travers champs et forêts, dans le but d'accrocher au passage tous les oiseaux sauvages, migrateurs ou autres, et les laisserait mourir là ? Ce n'est pas parce que cette pratique a lieu sous les mers qu'elle devient acceptable."

Albert Simon

→Verso

Annexe 8b :

Les poissons sont **des êtres sensibles** souffrant d'un gros handicap : ils ne peuvent exprimer leur douleur en criant. La mort qui leur est infligée par écrasement ou étouffement devrait être à elle seule une bonne raison pour facilement réaliser la nécessité d'interdire la pêche...

Il est vrai que beaucoup de personnes gagnent leur argent à l'aide de cette pratique et il est donc nécessaire d'accompagner cette interdiction avec des **mesures permettant une reconversion** des travailleurs.

La consommation de poissons est souvent justifiée par le fait qu'ils contiennent des oméga-3, mais il faut rappeler que ces mêmes oméga-3 sont aussi présents dans les noix, l'**huile de colza** (qui a d'ailleurs un meilleur rapport oméga 6/oméga 3) ainsi que dans le chou ou la laitue.

En tant qu'êtres doués de raison et ayant une capacité morale nous nous devons de clairement remettre en question notre rapport aux autres animaux et **choisir la justice au lieu de la loi du plus fort.**

Parce que la consommation de poissons implique de tuer les animaux que l'on mange,

parce que nombre d'entre eux souffrent de leurs conditions de capture et de mise à mort,

parce que la consommation de chair animale n'est pas une nécessité,

parce que les êtres sensibles ne doivent pas être maltraités ni tués sans nécessité,

la pêche et l'aquaculture des animaux pour leur chair, ainsi que la vente et la consommation de chair de poissons, doivent être abolis.

Comité pour l'interdiction du massacre des animaux
Contact: AbolitionPêche@gmail.com

Annexe 9a :



Imaginez-vous 50 ans après l'abolition de la viande...

Nous sommes dans un monde où les mauvais traitements envers les animaux ne sont plus banalisés.

Imaginez que vous soyez né(e) à cette époque où l'histoire des animaux est considérée comme la plus grande tragédie de tous les temps.

Que des monuments aient été érigés à la mémoire de ces milliers de milliards d'animaux maltraités et tués sans nécessité.

Envisagez que, dans cette ère végétarienne, plus personne n'ait l'habitude de capturer des êtres vivants afin de déguster leurs corps, ni de faire naître des animaux dans l'unique but de les engraisser et de les tuer.

On considère alors ces pratiques comme des atrocités. Le souvenir des anciens repas composés de cadavres paraît odieux et répugnant.

Il est facile de se projeter dans ce futur et d'imaginer qu'une fois prononcée, l'abolition de la viande sera perçue comme une évidence.

Revenus dans le présent, est-il si difficile d'imaginer que notre génération entreprenne d'abolir la viande ?

Annexe 9b :

Abolissons la viande !

Parce que la production de viande implique de tuer les animaux que l'on mange,
parce que nombre d'entre eux souffrent de leurs conditions de vie et de mise à mort,
parce que la consommation de viande n'est pas une nécessité,
parce que les êtres sensibles ne doivent pas être maltraités ou tués sans nécessité,

l'élevage, la pêche et la chasse doivent être abolis.

La viande cause plus de souffrances et de morts que toute autre activité humaine

Chaque année dans le monde, plus de 50 milliards d'animaux terrestres sont abattus pour leur chair, auxquels s'ajoutent des centaines de milliards d'animaux aquatiques¹.
 Un carnage injustifiable : les humains n'ont pas besoin de consommer de produits animaux pour vivre en bonne santé.

La plupart des animaux d'élevage subissent des conditions de vie pitoyables. 33% des terres arables sont utilisées pour produire l'alimentation de ces animaux captifs, tandis que 923 millions d'humains souffrent de la faim².
 L'élevage dégrade l'environnement, bien commun des êtres sentants de la planète³.

1 - Production mondiale de viande d'animaux terrestre en 2007 : 275 millions de tonnes, www.worldwatch.org/node/5443#notes
 Les productions de la pêche et de l'aquaculture en 2006 se sont élevées respectivement à 92 et 52 millions de tonnes www.fao.org/fishery/statistics/global-commodities-production/fr
 2 - Communiqué de la FAO du 18 septembre 2008, www.fao.org/newsroom/fr/news/2008/1000923/index.html
 3 - L'élevage est responsable de 18% des émissions de gaz à effet de serre, et joue un rôle de premier plan dans la déforestation, l'érosion des sols et la dégradation des eaux.
 Cf. FAO, *Livestock's long shadow*, 2007, www.fao.org/docrep/010/a0701e/a0701e00.HTM

Qu'est-ce que la revendication politique d'abolition de la viande ?

Il s'agit :

- de soumettre au débat public l'idée que la production de chair animale devrait être prohibée,
- de faire grandir l'adhésion des citoyens à cette idée,
- jusqu'à ce qu'une loi interdisant l'élevage et la capture d'animaux pour la consommation alimentaire puisse être adoptée dans chaque pays.



Maltraiter et tuer autrui par plaisir ou habitude ne relève pas du domaine légitime de la liberté individuelle. Œuvrons à ce que notre société ne permette plus des pratiques d'une violence inouïe envers des êtres sensibles.

En savoir plus sur abolir-la-viande.org



Annexe 10a :

La viande c'est trop bon!

En 2009, nous fêtons le 200^e anniversaire de la naissance de Darwin ainsi que le 150^e de la parution de son livre « De l'origine des espèces » qui a provoqué **une véritable révolution scientifique**.

Depuis Darwin, les scientifiques conviennent qu'il n'y a **pas de différence essentielle, biologiquement parlant, entre les humains et d'autres animaux**. Nous ressentons tous des émotions et sommes dotés d'une vie mentale. Pourquoi, alors, faisons-nous **une distinction presque totale moralement**? Si nous sommes sur un continuum physique autant que psychique, alors on devrait aussi être sur le même continuum moral.

Le mot "espèce", comme le mot "race", **n'est pas précisément défini**; de plus il a été créé avant Darwin dans le but de catégoriser les êtres vivants en différents groupes immuables, qu'ils ne sont pas en réalité. Lions et tigres peuvent se croiser. Dans des conditions de laboratoire il sera bientôt possible de faire naître un bébé ayant pour mère une chimpanzé et pour père un humain; le descendant poilu devra-t-il être mis **dans une cage ou dans un berceau**?

Le meurtre d'un humain est considéré comme le crime le plus grave qu'on puisse commettre et pour lequel on fait des dizaines d'années de prison. **Le meurtre des autres animaux est encore totalement légal** et il est perpétré à grande échelle en permanence. Les autres animaux sont juridiquement une propriété. Comment se fait-il que l'on fasse une si grande différence de traitement?

Ceci s'explique par le fait que **notre rapport aux autres animaux est basé sur le spécisme**. Le spécisme est la discrimination fondée sur le critère de l'espèce, comme le racisme se fonde sur la "race" et le sexisme sur le sexe. C'est l'idéologie qui permet d'accepter que l'on fasse subir à un être sensible, **ce que l'on ne voudrait pas qu'on nous fasse**, simplement parce qu'il est d'une autre espèce. Avec pour conséquences l'exploitation, l'emprisonnement, la torture et le massacre d'innombrables êtres sensibles dont le seul crime est de ne pas être né sous forme humaine. **Que penserait-on si des êtres plus intelligents nous faisaient subir ce qu'on fait aux autres animaux?**

La plus grande partie des animaux exploités ne l'est pas pour la fourrure ni pour l'expérimentation animale mais bien pour la consommation. Celle-ci engendre plus de 98 % du massacre des animaux.

Chaque année, **55 milliards d'animaux terrestres sont tués dans les abattoirs**. Auxquels il faut rajouter les innombrables poissons qui meurent par suffocation dans les filets de pêche, on les comptabilise en tonnes (plus de **100 millions de tonnes** en 2007).

→ verso

Annexe 10b :

Dans l'industrie des œufs, les poussins mâles, ne pouvant pondre, **sont tués juste après leur naissance**: ils sont gazés ou broyés vivants. Les vaches sont inséminées toute leur vie, car pour produire du lait elles doivent, comme tous les mammifères, donner naissance à un petit. Les veaux sont séparés de leur mère quelque temps après la mise bas ce qui provoque angoisse et désarroi pour la vache autant que pour le petit. La vache est envoyée à l'abattoir vers l'âge de 6 ans, n'étant plus rentable, alors qu'elle pourrait vivre jusqu'à l'âge de 20 ans. **A quand l'abolition de ces pratiques?**

Contrairement aux loups et aux hyènes, les humains savent depuis dix mille ans cultiver la terre, grâce à quoi ils peuvent notamment produire des céréales (blé, riz, millet) et des légumineuses (lentilles, pois chiches, haricots) contenant plein de protéines; les humains ont de plus une **capacité morale** leur permettant de **choisir la justice au lieu de la loi du plus fort**.

La viande a un bon goût auquel on est habitué dès notre enfance et il est souvent difficile d'arrêter d'en manger, l'auteur de ce texte en sait quelque chose... De plus lorsqu'on refuse d'en manger, il faut encore souvent expliquer aux gens pourquoi; cette pression sociale ne rend pas ce choix plus facile. **Mais ne s'agit-il pas de la chose juste à faire?**

Refuser de manger les animaux et de se vêtir de leur peau (cuir, fourrure) constitue un **acte symbolique important contre cette loi du plus fort** qui régit nos relations aux autres êtres sensibles. De plus ce choix représente un **puissant boycott** en attendant l'abolition du massacre et de l'exploitation des animaux. Le mieux étant bien sûr de boycotter tous les produits d'origine animale, comme les œufs, les produits laitiers ou la laine, qui impliquent que l'on utilise les autres animaux comme une simple ressource. Lorsque les opprimés n'ont pas de voix, agir pour eux est un devoir.

Pour des informations sur le mouvement mondial pour l'abolition de la viande vous pouvez visiter ce site : <http://www.abolir-la-viande.org/>

*« Nous avons vu que les sens et les intuitions, les différentes émotions et facultés, comme l'amour, la mémoire, l'attention et la curiosité, l'imitation, la raison, etc., dont l'homme se vante, peuvent être trouvés à l'état naissant, ou même pleinement développés, chez les animaux inférieurs. Les animaux dont nous avons fait des esclaves, que nous ne voulons pas considérer comme nos égaux. »
Darwin, De l'origine des espèces, 1859*


LAUSANIMALISTE
www.lausanimaliste.org

Annexe 11 :

A bas la loi du plus fort!

Humains, dauphins, kangourous, chimpanzés, lapins, souris, colombes, chiens, hippocampes, écureuils... nous sommes tous des êtres sensibles habitant sur la même planète. Nous ressentons des émotions et avons tous un intérêt personnel à vivre notre vie la plus longue et la plus heureuse possible.

Aucun d'entre nous ne veut être sous la domination d'un tyran ni être traité comme un simple objet. Malheureusement beaucoup d'êtres sensibles sont encore victimes de la loi du plus fort et du spécisme. Le spécisme est l'idéologie qui permet de faire accepter que l'on fasse subir à un être sensible ce que l'on ne voudrait pas qu'on nous fasse, simplement parce qu'il est d'une autre espèce.


Les humains ont réduit en esclavage les autres animaux; ces derniers sont emprisonnés dans des zoos, se font égorger dans des abattoirs, meurent par suffocation dans des filets de pêche ou sont utilisés comme des outils de laboratoire.

Du 18 au 26 avril a lieu la semaine mondiale pour la libération des animaux de laboratoire dont le but est l'abolition des expériences sur les êtres sensibles.

En Suisse, durant l'année 2007, le nombre des animaux torturés et assassinés pour les expériences a de nouveau augmenté; ils ont été plus de 720'000 à être les victimes non consentantes des laboratoires publics et privés pour lesquels ils sont simplement du « matériel biologique ». Par rapport au nombre d'habitants, la Suisse est le pays où l'on pratique le plus d'expériences sur des animaux.

VIVISECTION


Et si c'était VOUS ?



Science sans conscience n'est que ruine de l'âme
Rabelais

Les chercheurs faisant des expériences sur des êtres sensibles essayent de justifier leurs agissements en disant que cela permettra de trouver de nouveaux médicaments et ainsi sauver des humains. Mais le même raisonnement ne pourrait-il pas aussi justifier le fait que l'on réduise des individus sans défense en esclavage dans le but d'améliorer la qualité de vie et le bonheur de la majorité de la population? Aucun de ces chercheurs n'aimerait que l'on lui fasse subir ce qu'il inflige à ses victimes, malgré les conséquences positives que cela pourrait engendrer.

Dans une société civilisée, existent des principes élémentaires de justice qui donnent des droits fondamentaux aux individus. Nous savons actuellement que les autres animaux ressentent aussi des émotions et sont, comme les humains, doués d'une vie mentale, il est donc grand temps qu'ils obtiennent des droits légaux les protégeant, comme notamment le droit à ne pas être tué et le droit à ne pas être utilisé comme un outil de laboratoire.


LAUSANIMALISTE
www.lausanimaliste.org

Annexe 12 :

**Jusqu'où le plaisir individuel
peut-il dominer les intérêts d'autrui?**

**Jusqu'où la joie du palais
peut-elle justifier la souffrance?**

Le foie gras est l'exemple extrême de la négation des intérêts des animaux gavés. Les souffrances énormes que ces êtres sensibles ressentent durant la phase de gavage continuent encore à être niées au profit d'un simple plaisir gustatif.

**Est-ce parce que ces animaux
sont des canards ou des oies
et non pas des chats, des chiens ou
des humains qu'il n'ont pas le droit
à un minimum de considération?**

Malheureusement pour eux ils sont nés dans la mauvaise espèce. Et ce simple critère fait qu'ils vont subir des souffrances inimaginables pour flatter le palais d'une espèce "supérieure". Pourtant leur douleur est bien réelle, et ressentie dans la chair, telle que pourrait l'être la nôtre si l'on devait subir de telles pratiques. Car être gavé en batterie, plusieurs fois par jour par un tube de 20 à 30 cm de long, et avoir son foie qui atteint presque dix fois sa taille normale, c'est aussi douloureux que mortel.

**Pour les oies et les canards
aussi !**

Le foie gras aura toujours un arrière-goût de cruauté. Vous pouvez visionner les modes de production du foie gras sur:
www.stopgavage.com
soutenu par:
www.lausanimaliste.org
Collectif antiséciste lausannois



Annexe 13a :

La place accordée aux animaux...

... est assez paradoxale dans notre société. D'un côté, ils sont adorés, dorlotés, admirés pour leur beauté, leur puissance, considérés comme des membres de la famille et d'un autre côté, ils subissent les pires traitements.

Ce paradoxe s'explique, car, dans un cas comme dans l'autre, le sort des animaux ne tient qu'à des motivations égoïstes des humains. **Bien que les animaux soient capables de ressentir du plaisir, de la souffrance physique et/ou morale, leurs intérêts sont rarement pris en compte.**

Des exemples de cette situation sont nombreux :

- Torture dans les laboratoires,
- Assassinat de masse dans les abattoirs,
- Emprisonnement à vie dans les zoos,
- Extermination par la chasse, la pêche,
- Elevage concentrationnaires pour la rentabilité, etc...

Tout cela prouve que notre société est spéciste. Le spécisme est à l'espèce ce que le racisme et le sexisme sont respectivement à la race et au sexe : la volonté de ne pas prendre en compte (ou de moins prendre en compte) les intérêts de certain-e-s au bénéfice d'autres.

C'est pour réfléchir, informer et mettre un terme à ces discriminations arbitraires entre toutes les espèces (humain-e-s y compris) que **le mouvement d'égalité** animale, s'est créé. Nous nous opposons donc à toutes formes de domination (hommes/femmes, hétéro./homo., adultes/enfants, patron-ne-s/ouvrier-e-s...) et nous **dénonçons, plus particulièrement, l'oppression et l'exploitation la plus banale jusqu'alors ; celle des animaux.**

Verso →



Annexe 13b :

Nous ne sacralisons pas la vie et ce ne sont pas des raisons mystiques qui nous animent : ce qui nous préoccupe, c'est la souffrance et le massacre d'individus sensibles.

Nous nous distinguons aussi des mouvements de défense animale qui revendiquent l'amélioration des conditions d'exploitation des animaux sans remettre en cause cette exploitation.

On peut facilement mettre en pratique ces idées au quotidien :

- Boycoter les corridas, les zoos, les foires et les cirques animaliers...
- Ne plus manger d'animaux (viandes, poissons, ...) ni de produits issus de cette exploitation (laitages, oeufs, miel). Cela ne nuit pas à la santé et permet de ne pas participer au plus grand massacre jamais organisé...
- Utiliser des produits ménagers et cosmétiques ne contenant pas de substances animales et non-testés sur les animaux...
- Choisir des matières autres que le cuir, la fourrure, la laine, la soie...

Il s'agit de porter un regard critique sur les valeurs et les pratiques de notre société et, par nos choix, de lutter contre celles qui sont archaïques et injustes.

Notre personnalité et nos comportements sont le fruit de toute une culture et de toute une éducation. Donc, une analyse et une réflexion s'imposent afin de mettre en place des idées et des pratiques pour la transformation radicale de la société, l'émancipation humaine et la libération animale.

www.lausanimaliste.org



Annexe 14a :

**LE CERVELAS EST MORT
ET L'A TOUJOURS ÉTÉ !**

Imaginez que pendant que vous lisez attentivement ce texte, une soucoupe volante se pose dans les environs. Celle-ci est équipée de mécanismes technologiques très compliqués dont vous ne comprenez pas le fonctionnement et a sûrement été construite par des êtres bien plus intelligents que les humains. Soudain, vous vous retournez et voyez des extraterrestres habillés de manière étrange qui s'approchent de vous. Ils possèdent des outils bizarres et menaçants. Vous commencez à paniquer et tout à coup vous recevez une sorte de décharge électrique qui vous fait mal et qui vous oblige à avancer. Ces extraterrestres vous forcent à rentrer dans un véhicule singulier, et vous y enferment. Il y fait sombre mais vous pouvez y voir des autres humains apeurés comme vous. Vous ne savez pas pourquoi vous êtes là et si vous pourrez ressortir un jour. Vous sentez que le véhicule bouge mais vous ne savez pas où il va. Vous êtes entassés et le trajet vous paraît durer une éternité. Tout à coup, il s'arrête et des extraterrestres ouvrent la porte. Ils vous obligent à sortir avec les mêmes outils qui vous font mal. Vous vous retrouvez dans un lieu surprenant et macabre dans lequel vous entendez des cris et sentez une odeur qui vous répugne. Soudain, on vous attrape violemment et on vous attache la tête en bas. Vous vous débattrez de toutes vos forces mais cela ne sert à rien. Une nouvelle décharge électrique vous paralyse et vous perdez conscience. Un extraterrestre vous coupe la gorge afin de vous vider de votre sang. Vous mourez lentement.

Verso →

Annexe 14b :

Après cela on transforme votre cadavre en viande hachée qu'on emballe ensuite dans vos intestins préalablement enlevés. Ce produit est ensuite consommé par les extraterrestres qui le trouvent délicieux et qui vous ont tué dans le seul but de satisfaire leurs papilles gustatives. Tout le monde serait d'accord sur l'immoralité et l'injustice des pratiques de ces extraterrestres et pourtant **la plupart d'entre nous reproduisent ce même schéma injuste envers les animaux.** On prétexte que les animaux sont moins intelligents et qu'ils possèdent moins de capacités alors que **nous trouverions injuste que des êtres plus intelligents que nous, et ayant plus de capacités, nous tuent pour satisfaire leurs caprices alimentaires.** Les animaux sont des êtres sensibles et peuvent expérimenter des émotions telles que la peur ou la joie. Par conséquent **ils ne doivent pas être considérés comme une simple matière première. Chaque être sensible, qu'il soit cochon, poule, chat, vache ou poisson, a un intérêt personnel à vivre sa vie la plus longue et la plus heureuse possible.** Contrairement aux loups et aux hyènes, les humains savent cultiver des céréales et des légumes et peuvent se nourrir de riz, de lentilles, de spaghettis, de pois chiches, de fallafels et de beaucoup d'autres bonnes choses qui contiennent tous les nutriments nécessaires (protéines, vitamines, etc.) et qui ont l'avantage de ne pas engendrer la souffrance et la mort des animaux. Nous ne sommes pas forcés de manger les cadavres des animaux. **Au lieu de la loi du plus fort, nous pouvons choisir la justice** et arrêter de contribuer à ces pratiques barbares !

LAUSANIMALISTE.ORG

Annexe 15 :

Pourquoi nous sommes en deuil

Tout le monde sait que les animaux ont, comme nous, des yeux, des oreilles, un système nerveux et un cerveau leur permettant de percevoir le monde qui les entoure. Ils ressentent aussi des émotions telles que la joie ou la peur, aiment jouer et apprécient généralement la compagnie de leurs semblables. Ils sont donc **doués d'une vie mentale et ont des intérêts**, étant donné que leur vie peut être plus ou moins heureuse. Malgré cela, certaines personnes continuent de les considérer comme des objets. On les exploite et on les tue dans le but d'engendrer du profit, ou pour satisfaire de petits plaisirs égoïstes. **On les traite comme une simple ressource** alors que ce sont des êtres sensibles, tout comme nous. **Chaque année, environ 60 millions d'animaux sont tués pour l'industrie de la fourrure.** Dans les élevages, des animaux, comme les visons, qui dans leur habitat sauvage, défendent des territoires couvrant jusqu'à 9 hectares, sont emprisonnés dans des cages minuscules dans lesquelles ils se blessent et souffrent atrocement. **On les tue ensuite par gazage, électrocution anale ou empoisonnement** pour faire de leur fourrure des manteaux, des cols, des bordures et autres accessoires inutiles que les gens achètent sans penser à ces animaux sacrifiés pour eux. C'est pour cela que nous sommes ici aujourd'hui, vêtus de noir, afin de **dénoncer ce massacre et l'idéologie qui lui permet d'exister.**

*Le Groupe d'Activistes contre la Fourrure,
StopFourrure et LausAnimaliste.org*

Annexe 16a :

SOLDES DE
LA MORT ?

Renoncez

à la

FOURRURE

sous toutes ses
formes, en
particulier aux

ACCESSOIRES :

cols, bordures,
décorations...

Annexe 16b :

LA FOURRURE EST
TOUJOURS ISSUE DE
L'EXPLOITATION
BRUTALE* D'ETRES
SENSIBLES QUI, COMME
LES HUMAINS,
RESSENTENT LE STRESS,
LA PEUR ET LA
DOULEUR !

**CETTE MODE
VIOLENTE DOIT
DISPARAÎTRE !**

***ELEVAGE INTENSIF** : Maintien dans des cages minuscules / blessures non soignées / automutilations / mise à mort par gazage, électrocution, empoisonnement, matraquage..

***PIEGEAGE** : les animaux prisonniers agonisent, la patte ou le corps broyés par les mâchoires de métal...

Annexe 17 :

Philip Morris oblige les animaux à absorber de la nicotine!

Tout le monde sait que fumer est dangereux pour la santé, mais ce qu'on sait moins c'est que malgré cette évidence, l'entreprise **Philip Morris** (qui détient notamment Marlboro et Chesterfield) fait des expériences sur les animaux en les obligeant à inhaler de la nicotine pendant des semaines et des semaines, suite à quoi ces animaux sont tués et jetés comme de simples déchets.



Les pratiques de Philip Morris sont d'autant plus injustifiables lorsqu'on voit ce qu'ils écrivent sur leur site internet: *«nous sommes d'accord avec le consensus médical et scientifique général sur le fait que la cigarette est à l'origine du cancer du poulmon, de maladies cardiaques, de l'emphysème pulmonaire et d'autres maladies graves chez les fumeurs.»* Cette multinationale est donc clairement consciente des énormes problèmes de santé auxquels elle contribue et nous pouvons aisément penser que, si elle accepte de se faire de l'argent au détriment de la santé des humains, elle n'aura pas non plus de scrupules à essayer de gagner plus d'argent en faisant des expériences sur les animaux pour essayer de montrer que les cigarettes de Philip Morris sont moins pires que les autres. Cette entreprise qui a son centre d'exploitation à Lausanne et qui possède un laboratoire d'expérimentation en Suisse (à Neuchâtel), veut actuellement construire un nouveau laboratoire en Belgique, et il est donc de notre devoir de lui rappeler que la soif de profit ne peut en aucune manière justifier toutes les souffrances et injustices ! Vous pouvez facilement leur téléphoner à ce numéro: 058 242 00 00 pour dire ce que vous pensez de ces pratiques barbares, vous pouvez aussi informer votre entourage sur ce que subissent les animaux à cause de Philip Morris.

Nous pouvons vivre sans exploiter les animaux!

LAUSANIMALISTE.ORG

Annexe 18 :

Noël sans sang!

chaque dinde
chaque vache
chaque cochon
chaque pintade
chaque lapin
chaque grenouille
chaque cheval
chaque poule
chaque canard
chaque chevreuil
chaque perdrix
chaque lièvre
chaque crustacé
chaque sanglier
chaque poisson
chaque faisan
chaque agneau
chaque caille
chaque escargot
chaque oie
chaque biche
chaque chevreau
a un intérêt personnel à vivre
sa vie la plus heureuse et la plus longue possible.

**REFUSEZ
DE
MANGER
DE LA
VIANDE!**

...ou vous ne reverrez
jamais le Père Noël !!!!

Nous savons, comme tout le monde, que la viande n'est pas un produit banal, que c'est de la chair, comme notre chair, d'un animal qui, comme nous, a vécu, a ressenti des émotions, aurait aimé continuer à vivre, et qui a été tué.

Bientôt Noël...
Noël, synonyme de mort
pour les animaux qui
n'ont pas demandé, eux,
à faire la fête avec nous!
Rompons avec les
traditions sanglantes
en nous opposant à
la souffrance !

ce que je mange ne regarde
pas que moi : ça regarde aussi
celui qui a été élevé et tué pour
que je le mange *

tous les animaux, humains ou
non, sont des êtres sensibles à
la douleur et au plaisir *

la question n'est pas :
"peuvent-ils raisonner ?" ni :
"Peuvent-ils parler ?" mais :
"Peuvent-ils souffrir ?" *

LausAnimaliste.org

Annexe 19 :

Pour un été joyeux pour tout le monde!

Chacun aime vivre sa vie de manière plaisante en jouant, en étant en compagnie d'autres individus, ou simplement en se prélassant tranquillement au soleil, et cet **intérêt à vivre une vie la plus heureuse et la plus longue possible** existe chez tous les êtres sensibles; les humains, les kangourous, les bisons, les lapins, les dindes, les chats, les cochons, les hippocampes, les chevaux... Aucun être sensible n'aimerait se voir privé de la capacité de vivre des instants joyeux. Mais malheureusement **notre culture** ne prend généralement pas en compte les **intérêts des animaux**, alors que **les individus** eux-mêmes ne pourraient même pas penser à faire du mal à un animal. Est-ce qu'une personne ayant une bonne santé mentale pourrait avoir l'idée étrange, en voyant un cochon s'amuser dans l'herbe, de l'attraper violemment, l'immobiliser contre son gré et le tuer en lui tranchant la gorge? Bien sûr que non. Pourtant **notre culture et notre éducation** construisent des comportements qui engendrent ce type de pratiques. Certaines personnes sont en effet **réduites à tuer des animaux tous les jours** dans les abattoirs, car on nous a appris depuis petits à manger de la viande avant même qu'on se soit rendus compte que c'est en fait des morceaux d'animaux tués. **Dans la préhistoire** les humains ne savaient cultiver ni légumes, ni céréales et étaient donc obligés de chasser des autres animaux pour survivre, mais **actuellement** la situation est clairement différente et nous avons **la chance de pouvoir** manger des spaghettis, du riz, des fallafels, du couscous, des lentilles, des haricots, des pois cassés et beaucoup d'autres bonnes choses qui contiennent toutes les protéines et vitamines nécessaires et qui ont l'énorme avantage de **ne pas impliquer la tuerie des animaux**. Il est donc grand temps de rompre avec notre héritage **préhistorique** et développer des **nouvelles habitudes** bénéfiques pour tous les êtres sensibles. Par exemple lorsqu'on fait des grillades nous pouvons facilement faire griller des poivrons, des courgettes, du maïs, des tomates, du tofu, des champignons ou des aubergines, ce qui est bien entendu **infiniment mieux** que de faire griller des morceaux de cadavres d'animaux.

Aucun être sensible ne veut se retrouver enfermé dans un camion allant à l'abattoir, ni être en train de suffoquer dans un filet de pêche, alors faisons les choix nécessaires pour que l'été soit un bon moment pour tous!



Nous pouvons vivre sans exploiter les animaux!

LAUSANIMALISTE.ORG

Annexe 20 :**Pourquoi est-ce que la bouffe est végane?**

Quelques siècles auparavant beaucoup de gens pensaient que les animaux, n'ayant pas d'âme et n'ayant pas été créés à l'image de Dieu, n'avaient pas la capacité de ressentir quoi que ce soit. A notre époque, tout le monde sait que **les animaux sont des êtres sensibles** ayant des préférences, des intérêts, expérimentant des émotions et pouvant par exemple souffrir de la solitude ou éprouver du plaisir en jouant. Pourtant malgré le fait que nous soyons aujourd'hui éloignés de cette croyance et sachions que la sensibilité existe entre autre grâce au cerveau, à l'hypothalamus et au système nerveux, notre société n'a pas encore pris conscience des **conséquences éthiques** qu'engendre ce constat. Chaque heure (!) plus de **6 millions** d'animaux sont tués dans le monde pour être transformés en morceaux de viande, sans même compter les poissons qui meurent par suffocation dans les filets de pêche. **Les êtres sensibles que sont les animaux sont considérés comme une matière première.** Dans l'industrie de production des oeufs, les poussins sont triés à la naissance selon le sexe, les poussins mâles ne pouvant produire d'oeufs sont, comme l'on peut lire sur le site de l'Association des producteurs d'oeufs suisses, tout simplement tués et jetés. Les femelles sont utilisées comme des machines à produire des oeufs et sont envoyées à l'abattoir dès qu'elles ne sont plus assez productives. Les vaches qui ont été sélectionnées génétiquement depuis des décennies dans le but de créer des « **races à lait** » plus performantes peuvent aujourd'hui produire entre 6.000 et 12.000 litres de lait par an ou 20-40 litres par jour ; c'est **10 fois plus** que son ancêtre dans les années 50. Pour produire du lait, une vache comme une femme ou tout autre mammifère, **doit d'abord avoir un petit.** Elle est donc inséminée et chaque grossesse dure 9 mois. Souvent le petit veau est séparé de sa mère quelques jours après la mise bas, ce qui procure angoisse et désarroi pour la vache autant que pour le petit. La vache est ensuite à nouveau inséminée pour continuer à produire du lait. Elle est envoyée à l'abattoir vers l'âge de 6 ans, n'étant plus rentable au delà, alors qu'elle pourrait vivre jusqu'à l'âge de 20 ans. **Nous vivons dans une société spéciste** dans laquelle les intérêts et la vie des êtres sensibles qui ne font pas partie de notre espèce ne comptent pour presque rien. Acheter des produits d'origine animale (cuir, viande, lait, oeufs) revient à cautionner cette injustice et financer l'exploitation animale, c'est pour ça que la bouffe est 100% végane. Le véganisme est une démarche politique qui tente d'exclure tous les produits et sous-produits d'origine animale.

Nous pouvons vivre sans exploiter les animaux!

LAUSANIMALISTE.ORG

Annexe 21 :

Qu'est-ce que le spécisme?

Le spécisme est à l'espèce ce que le racisme et le sexisme sont respectivement à la race et au sexe : la volonté de ne pas prendre en compte (ou de moins prendre en compte) les intérêts de certains au bénéfice d'autres, en prétextant des différences réelles ou imaginaires mais toujours dépourvues de lien logique avec ce qu'elles sont censées justifier.

En pratique, le spécisme est l'idéologie qui justifie et impose l'exploitation et l'utilisation des animaux par les humains de manières qui ne seraient pas acceptées si les victimes étaient humaines.

Les animaux sont élevés et abattus pour nous fournir de la viande ; ils sont pêchés pour notre consommation ; ils sont utilisés comme modèles biologiques pour nos intérêts scientifiques ; ils sont chassés pour notre plaisir sportif.

La lutte contre ces pratiques et contre l'idéologie qui les soutient est la tâche que se donne le mouvement de libération animale.

LAUSANIMALISTE.ORG

Annexe 22 :

FOIE GRAS-VEMENT MALADE



Certaines personnes consomment encore du **foie gras**, mais il faut savoir que ce dernier **est un organe malade prélevé du cadavre d'une oie ou d'un canard, gavé de force plusieurs fois par jour au moyen d'un tube de métal de 20 à 30 cm enfoncé dans la gorge jusqu'à l'estomac.** Pour contraindre son corps à produire du foie gras, l'oiseau doit ingérer en quelques secondes une quantité de maïs telle que son foie finit par atteindre presque dix fois sa taille normale, et développe une maladie, la stéatose hépatique. En se débattant lorsque le tube s'enfoncé dans sa gorge, ou par la simple contraction de son oesophage provoquée par le besoin de vomir, il risque l'étouffement et des perforations mortelles au cou.

Enfermés en cages de batterie, ils ne peuvent ni bouger, ni se retourner, et encore moins déployer leurs ailes. En liberté, les canards passent une grande partie de leur vie sur l'eau. Dans les élevages leurs pattes se blessent sur le sol en grillage. Parmi ceux qui tiennent jusqu'au jour d'abattage, beaucoup ont les os brisés lorsqu'ils sont transportés, manipulés et enfin accrochés la tête en bas pour être électrocutés puis égorgés. Il arrive fréquemment que les oiseaux se réveillent en cours de saignées ou avant. Les canes, parce qu'elles produisent un foie plus veineux que les mâles, sont le plus souvent broyées vivantes ou gazées peu après leur naissance.



ET SI VOUS REFUSIEZ CETTE BARBARIE?

ILLEGAL
Le gavage est une violation des règlements et des principes les plus élémentaires de protection des animaux. **Le gavage est interdit, pour motif de cruauté, en Suisse et dans la plupart des pays de l'Union Européenne, et depuis peu en Israël et Californie.** A Chicago, ainsi qu'à York, le foie gras vient d'être interdit à la vente pour la même raison.



FOIE D'OIE NORMAL. **FOIE D'UNE OIE GAVÉE**

Renseignements et manifeste à signer :
www.stopgavage.com

LAUSANIMALISTE-ATRA
www.lausanimaliste.org

Annexe 23 :

QUI SOMMES NOUS ?

GenevAnimaliste est un collectif genevois créé en janvier 2011, militant pour l'abolition de toutes les formes d'exploitation animale.

Cette revendication se base sur le **refus du spécisme**, idéologie actuellement prédominante dans notre société, selon laquelle il est acceptable d'exploiter, de faire souffrir et de mettre à mort les animaux, pour la simple raison qu'ils sont d'une autre espèce que la nôtre. En d'autres termes, les besoins et intérêts des animaux "comptent" systématiquement moins que ceux des humains, quels qu'ils soient.



Le spécisme constitue ainsi une forme de **discrimination arbitraire, basée sur le critère de l'espèce**, au même titre que le racisme et le sexisme le sont respectivement pour la race et le sexe.

En pratique, élever des animaux et les tuer pour notre plaisir gustatif, les priver de liberté pour nous distraire au zoo ou au cirque, les chasser et les pêcher par plaisir sportif, leur inoculer des maladies et leur administrer des produits toxiques pour nos intérêts scientifiques et nos soins cosmétiques, revient à considérer que **leurs intérêts fondamentaux**, notamment de vivre, de jouir de leur liberté, et de ne pas souffrir, **ne valent rien** comparés à nos préférences gustatives, récréatives et esthétiques, nos intérêts scientifiques et économiques.

GenevAnimaliste vise à lutter contre toutes ces pratiques et contre l'idéologie spéciste qui les sous-tend, en informant, mobilisant et provoquant le débat, et en démontrant qu'un **mode de vie respectueux des intérêts de tous, humains et non-humains, est possible.**

Rejoignez-nous!

<http://genevanimaliste.blogspot.com>

Annexe 24 :

Les mythes du lait

MYTHE LES HUMAINS ONT BESOIN DE LAIT

La plupart des humains ne digèrent plus le lait dès l'âge adulte et peuvent vivre sans aucun souci sans produits laitiers. Beaucoup de végétalien-ne-s sont là pour témoigner qu'on peut vivre sans lait sans aucun problème. L'ADA (Association Diététique Américaine) - la plus grande organisation mondiale d'experts en alimentation - défend l'avis qu'une alimentation sans lait et sans autres produits d'origine animale est appropriée pour toutes les phases de la vie et offre beaucoup d'avantages pour la santé. [1]

MYTHE LE LAIT EST SAIN

Il y a un nombre croissant d'études qui indiquent que le lait représente des risques pour la santé, même pour les personnes qui arrivent à le digérer. Les produits laitiers sont pauvres en fer et inhibent l'absorption du fer - ils pourraient donc favoriser une anémie en fer. De plus, il existe des études scientifiques qui démontrent que la consommation de lait favorise l'apparition du cancer de la prostate.

MYTHE AUCUNE VACHE NE MEURE POUR LE LAIT

Afin de donner du lait, les vaches doivent être inséminées et mettre bas. Directement après la naissance, le veau est séparé de sa mère et mis dans une boxe individuelle. Après quelques semaines, le veau est tué pour la production de viande de veau ou de bœuf. Sa mère subit le même sort : elle sera abattue dès que sa production de lait diminue. En moyenne, une vache laitière est abattue à l'âge de 5 ans, bien qu'elle puisse vivre plus de 20 ans.

MYTHE LE LAIT REND FORT/E

Une alimentation végétalienne offre beaucoup de sources de protéines excellentes - également pour les sportifs de haut niveau. L'homme le plus fort d'Allemagne - Patrik Baboumian - a un régime alimentaire purement végétalien : il ne consomme ni viande ni lait. Comme beaucoup d'autres sportifs d'élite, il montre qu'on peut très bien vivre sans produits laitiers.

MYTHE LE LAIT EST BON POUR LES OS

La publicité s'attache régulièrement à nous convaincre que le lait est crucial pour avoir des os solides. Néanmoins, diverses études scientifiques arrivent à une autre conclusion. Pour des os sains, d'autres facteurs sont décisifs : du sport, une consommation d'alcool modérée, de la vitamine D et du calcium en quantités suffisantes.

On insiste toujours sur la teneur en calcium du lait, Mais le besoin de calcium peut être couvert par des sources purement végétales:

Teneur approximative en calcium de quelques aliments [2]

Le lait	120 mg/100g
Pavot	1460 mg/100g
Sésame	783 mg/100g
Ortie	713 mg/100g
Graines de tournesol	360 mg/100g
Thé noir	302 mg/100g
Amandes	252 mg/100g
Noisettes	226 mg/100g
Amaranthe	214 mg/100g
Cresson	214 mg/100g
Chou Blanc	212 mg/100g
Lin	198 mg/100g
Persil	179 mg/100g
dent-de-lion	168 mg/100g
Rucola	160 mg/100g
Civette	129 mg/100g
Epinard	126 mg/100g
Eau minérale	jusqu'à 65 mg/100g



Pas de lait sans victimes
Malgré que l'Ordonnance sur la protection des animaux prévoit 30 jours de sortie durant l'hiver pour les vaches, dans les faits elles sont enfermées durant toute cette période, entravées, souvent sans lumière, dans leurs excréments.

(ici, une ferme dans le canton de Vaud, hiver 2009)

[1] http://www.vrg.org/nutrition/2009_ADA_position_paper.pdf

[2] Deutsche Forschungsanstalt für Lebensmittelchemie www.sfk-online.net

Annexe 25 :

Victime du lait!

Derrière chaque verre de lait, un veau est tué.

Comme chez les êtres humains et les autres mammifères, **les vaches ne produisent du lait qu'après avoir donné naissance à un veau.**

Afin qu'elles fournissent continuellement du lait, les vaches sont fécondées (en large majorité par insémination artificielle) chaque année. **Après la naissance, les veaux sont séparés de leur mère**, une expérience traumatisante, et nourris de substituts de lait. En liberté, le veau têterait pendant près d'un an.



Veau isolé destiné à être tué pour la viande.
(Canton de Vaud, 2010)

La quasi-totalité des veaux mâles (à l'exception de ceux destinés à devenir des taureaux producteurs de sperme destiné aux inséminations artificielles), inutiles à l'industrie laitière, ainsi qu'une partie des femelles, sont abattus entre 5 et 12 mois. En Suisse, cela représente plus de 300'000 veaux tués chaque année, sous-produit direct de l'industrie laitière.

Les femelles épargnées se destinent comme leurs mères à être des «**machines à lait**» pour fournir les humains en produits laitiers. Entre 15 et 20 mois, elles subissent leur première insémination et entrent à leur tour dans le cycle des grossesses continuelles. **Lorsque leur productivité baisse, autour de 5 à 6 ans, elles sont envoyées à l'abattoir.** Une vache pourrait vivre environ 20 ans.

Les vaches d'élevage «bio» subissent le même sort que les autres!


Il existe désormais de nombreuses alternatives aux produits laitiers. Vous trouverez un choix varié de laits de soja, de riz ou d'amande, de crèmes d'avoine ou de coco, de margines, de fromages végétaux et de yaourts et de crèmes glacées au soja dans les supermarchés, les magasins diététiques et online. En tant que consommateur/trice, le choix est entre vos mains! En achetant des produits purement végétaux, vous contribuez à réduire le nombre d'animaux victimes de l'industrie laitière.

Aujourd'hui, dans plusieurs villes de Suisse, vous pouvez vous informer sur l'exploitation des animaux pour la consommation humaine, et goûter à des produits végétaux.

Pour plus d'informations sur les produits animaux et pour participer avec nous à la lutte contre l'exploitation des animaux:
www.lait-vache.info / GenevAnimaliste.blogspot.com / www.LausAnimaliste.org

Annexe 26a :

Pourquoi refuser de manger les poissons?



NOUS SOMMES PEU CURIEUX DES POISSONS, de ce qu'ils vivent, de ce qu'ils ressentent, et encore moins de ce que nous leur faisons subir. Pourtant, leur monde est d'une grande complexité et d'un grand intérêt. Comme nous, ils perçoivent, souffrent, communiquent. Leurs sensations visuelles, olfactives, gustatives et tactiles sont très développées. Ils sont aussi sensibles aux vibrations, aux champs électriques, etc. Leur système nerveux présente les mêmes récepteurs à la douleur que les nôtres, et, comme nous, ils peuvent ressentir la peur, présentant alors des signes physiques similaires aux nôtres: augmentation de la fréquence cardiaque et du rythme respiratoire, production d'une décharge d'adrénaline. Des poissons qui en voient d'autres se faire pêcher apprennent à se méfier des hameçons. Certains **développent une vie sociale complexe et des relations affectives fortes**; on connaît même des exemples d'amitiés entre des poissons sauvages et des humains! Ce n'est pourtant pas l'amitié qui prédomine aujourd'hui entre eux et nous...

REFUSER DE LES MANGER?

Nous ressentons spontanément peu de compassion pour les poissons, mais **refuser de les pêcher, les élever et de les manger, c'est tirer les conséquences de leur capacité à éprouver des sensations**. Notre civilisation est fondée sur un **mépris injuste des animaux**: aucun argument ne justifie de ne pas **prendre en compte les intérêts fondamentaux des êtres sensibles non humains**. Notre façon de traiter les autres animaux, de les considérer comme des biens, est aussi illégitime que l'étaient l'esclavage et la colonisation. Pour les mêmes raisons. Le *spécisme* est tout aussi injustifiable que le *racisme* ou le *sexisme*.

Il nous faut aujourd'hui bouleverser nos habitudes, nos façons de penser, et changer en profondeur cette société fondée sur la domination ou l'indifférence. C'est le sort de milliards de poissons, d'êtres sensibles, qui est en jeu.

Turner SVP

Annexe 26b :

LA PÊCHE COMMERCIALE tue des milliards de poissons. Leur mort n'est ni rapide ni indolore. Dans les filets, les poissons peuvent rester prisonniers pendant plus de 20h et mourir étouffés par la masse ou écrasés par des débris des fonds. Capturés à de plus en plus grandes profondeurs, lors de la remontée les frottements leur mettent les flancs à vif, la décompression fait éclater leur vessie natatoire, sortir les yeux de leur orbite, et l'oesophage et l'estomac par la bouche (photos 1 et 6). Déversés en vrac sur le pont du navire (5), ils sont fréquemment crochetés pour être triés et beaucoup sont congelés ou vidés vivants. L'indifférence est telle qu'on ne les décompte pas en nombre d'individus mais en tonnes: 80 à 100 mio de tonnes pêchées chaque année dans le monde! Combien d'êtres sensibles, sachant le poids d'une sardine? A cause de la «surpêche», ils sont toujours plus jeunes et plus petits, ce qui signifie de plus en plus de victimes! Aucun massacre ne peut être comparé à celui-là en terme de nombre de morts et de quantité de souffrances.

LA PISCICULTURE, l'élevage des poissons, est comparable (en pire!) aux autres exploitations «en batterie»; ils sont élevés en cuves (2), citernes (3), bassins (4) et filets (7); la surpopulation, le taux de mortalité, la façon dont ils sont transportés et tués industriellement ne seraient pas tolérés pour d'autres animaux. De plus ils sont nourris... de petits poissons pêchés par centaines de milliards dans les mers et transformés en farine et en huiles.

LA PÊCHE DE LOISIR, une activité pacifique? Pourtant, le pêcheur perce la chair de sa proie avec un hameçon et provoque une peur panique: le poisson se tord, halète, coule, avant d'être brutalement extrait de l'eau, pesant de tout son propre poids sur sa plaie, et de mourir lentement asphyxié ou assommé. Relâcher les poissons, parfois avec l'hameçon encore accroché, leur inflige une incapacité à s'alimenter, voire une agonie interminable: 40% meurent après relâche.


GENEVANIMALISTE
COLLECTIF GENEVOIS POUR LA LIBÉRATION ANIMALE

Envie d'en savoir plus? D'agir pour les animaux?
Visitez GenevAnimaliste.blogspot.com



Annexe 27 :



**Le lait suisse
Naturellement riche
en antibiotiques**

La consommation de produits laitiers n'est ni utile, ni bénéfique à la santé humaine. De nombreuses études ont au contraire établi un lien entre la consommation de lait et l'augmentation du risque de certains cancers (prostate, sein, ovaires), de diabète, de maladies cardiovasculaires, d'obésité, d'allergies, de sclérose en plaques, de maladie de Parkinson et d'Alzheimer, etc.

Protégez votre santé, refusez le lait !

Annexe 28a :



Annexe 28b :

Le mouvement pour l'égalité animale



▲ Poulets,
Élevage.



▲ Trains,
Élevage.



▲ Vieux,
Transport.



▲ Vaches,
Abatage.

Le mouvement pour l'égalité se donne pour tâche de lutter contre toutes les discriminations injustes.

Nous dénonçons, tout particulièrement, **l'oppression et l'exploitation les plus banalisées jusqu'alors : celles des animaux.** Il ne s'agit pas de sacrifier « la vie » et ce ne sont pas des raisons mystiques qui nous animent : ce qui nous préoccupe simplement, c'est **la souffrance et la mort d'individus sensibles (humains ou non)**, qui auraient aimé avoir une vie heureuse et éviter d'être tués.

Nous ne revendiquons pas simplement l'amélioration des conditions d'exploitation des animaux : nous pensons que c'est **l'oppression en elle-même qui est indéfendable et qui doit être abolie.** Nous œuvrons en particulier à **l'abolition de la viande**, c'est-à-dire à l'interdiction de la pêche, de la chasse et de l'élevage. Il ne doit plus être permis de sacrifier l'existence d'individus sensibles pour notre bon plaisir : <http://abolitionblog.blogspot.com>

Les habitudes de vie que notre civilisation nous a inculquées ne sont pas nécessairement justes et doivent parfois être remises en question. Par nos choix individuels et collectifs, il nous faut refuser certaines valeurs et pratiques fondamentales de notre société et **lutter pour un monde plus égalitaire et vivable pour tous.**

**Réfléchissons et agissons
pour l'égalité !**

PHOTOS : PMAAF, VIVAI, ONE VIEILLE, STOP GAVAGIÉ, DR

Annexe 28c :

La façon dont on considère les animaux dans notre société peut sembler paradoxale. Certains sont dorlotés, admirés pour leur beauté, leur puissance, considérés comme des membres de la famille, quand d'autres subissent les pires traitements.

Cette contradiction apparente s'explique : dans tous les cas, les animaux sont des biens, appropriés, et leur sort dépend entièrement des intérêts de leur propriétaire. Bien que ces animaux soient tout autant que nous capables de ressentir du plaisir, de la souffrance physique et morale, leurs propres intérêts sont rarement pris en compte.

Des oppressions très diverses

- MASSACRES EN MASSE DANS LES ABATTOIRS ET PAR LA PÊCHE INDUSTRIELLE ;
- ENFERMEMENT ET ENGRAISSEMENT FORCÉS DANS LES ÉLEVAGES CONCENTRATIONNAIRES ;
- EXPÉRIMENTATIONS SOUVENT TRÈS DOULOUREUSES ET MORTELLES DANS LES LABORATOIRES ;
- EMPRISONNEMENTS À VIE DANS LES CIRQUES, LES ZOOS, LES APPARTEMENTS ET LES AQUARIUMS, ETC. ;
- MEURTRES PAR JEU À LA CHASSE, LA PÊCHE DE LOISIR, LA CORRIDA ;
- EXTERMINATIONS (POISONS, PIÈGES, VIRUS...).

Chacun de ces types d'exploitation concerne d'innombrables êtres sensibles, qui voient leurs intérêts fondamentaux sacrifiés sans scrupules. En France, l'expérimentation animale « consomme » chaque année quelque deux millions d'animaux, les abattoirs tuent **un milliard deux cents millions de vertébrés terrestres** (veaux, vaches, moutons, poules, oies, canards, cochons, lapins, etc.), la pêche industrielle, à elle seule, massacre **plusieurs dizaines de milliards de poissons...**



▲ Truie, Abattage.



▲ Canard, Gavage.



▲ Singe, Expérimentation.



▲ Ours, Zoo.



▼ Poules, Élevage en batterie.



▼ Poissons, Pêche commerciale.



▼ Rat, Empoisonnement.

Annexe 28d :

Le spécisme

Cette exploitation brutale dans tous les domaines est possible parce que notre société est fondamentalement **spéciste**. Le **spécisme** s'appuie sur le critère d'espèce et, tout comme le racisme et le sexisme, témoigne d'une volonté de ne pas prendre en compte les intérêts de certains au bénéfice d'autres.

On affirme parfois que c'est la Nature ou que c'est Dieu qui veut que nous exerçons notre domination ; mais c'est faux. Si on est croyant, ni Nature ni Dieu n'impose de prendre part à l'exploitation de quiconque !

Le spécisme est indéfendable : **les arguments** utilisés pour le justifier **ne sont pas rationnels**. Si nous refusons que la simple appartenance à un groupe biologique serve de critère de discrimination pour les « races » ou les sexes, comment l'accepter pour l'espèce ? Et pourquoi ? On explique aussi couramment que les animaux ne seraient pas intelligents, pas raisonnables, pas libres, dénués de culture ou de conscience de soi... Non seulement cela n'est pas fondé, mais, surtout, *ces critères n'ont aucune pertinence*. En effet, quel est le rapport entre la plus ou moins grande intelligence d'un individu et l'importance à accorder à ce qu'il éprouve ?

Heureusement, nous ne prenons pas ces critères au sérieux dès lors que nous pensons à des humains, sinon nous n'hésiterions plus à engraisser des handicapés mentaux pour produire du foie gras, à faire rôtir des nourrissons, ou bien encore à expérimenter des substances diverses sur des personnes séniles ! Mais non, nous considérons cela comme absolument inacceptable !

Nous avons donc une double morale : une morale de l'égalité pour les humains *entre eux*, et **une morale inégalitaire et hiérarchique**, fondée sur des critères totalement **élitistes**, à l'encontre des autres êtres sensibles. Tout comme le racisme, et pour les mêmes raisons, le spécisme est ainsi **une discrimination arbitraire**, et de ce fait, injustifiable. Seul le « droit du plus fort » fonde notre mépris de ce que les (autres) animaux endurent.



▲ Poulets en batterie (souche états-unienne) dont le bec a été sectionné.

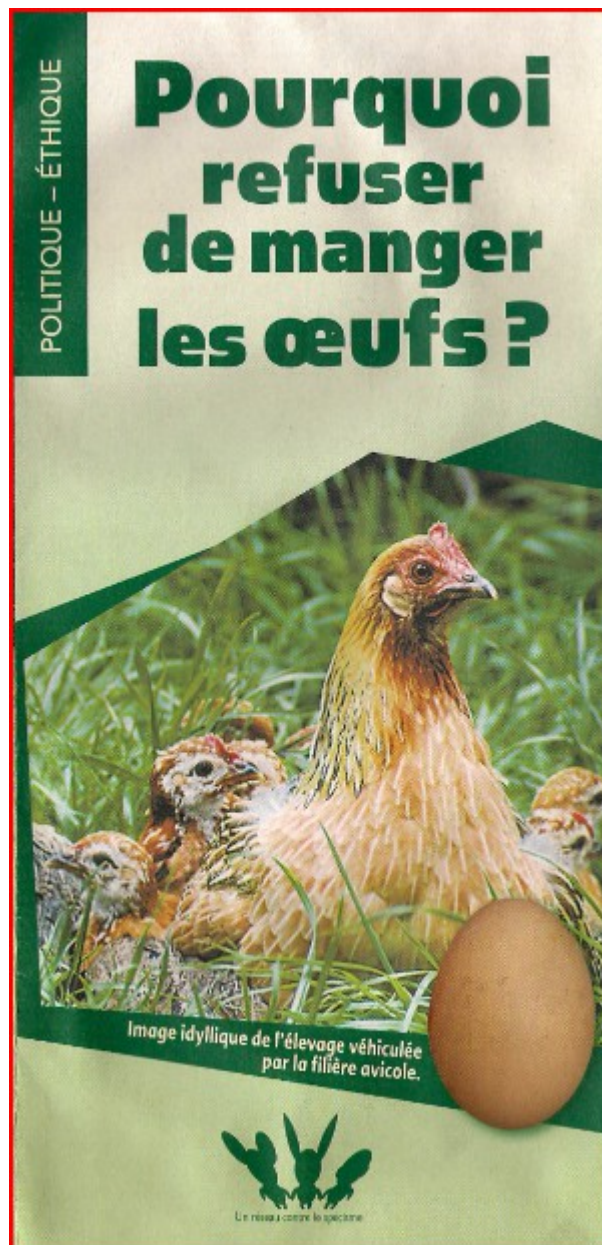
Que faire au quotidien ?

On peut facilement refuser de participer à ces oppressions :

En refusant de manger des animaux (viandes, poissons...) et des produits issus de cette exploitation meurtrière (laitages, œufs...). En mangeant végétarien ou, mieux, végétalien, on manifeste son refus de participer au plus grand massacre jamais organisé... ;	En choisissant des matières autres que le cuir, la fourrure, la laine, la soie... ;	En boycottant les corridas, les zoos, les foires, les cirques animaliers, les delphinariums, ainsi que tout commerce d'animaux ;	En utilisant des produits ménagers et cosmétiques non testés sur les animaux et ne contenant pas de substances animales.
--	--	---	---

Voici un site de recettes : <http://cuisinez-vegetalien.net>

Annexe 29a :



Annexe 29b :

Dire « Non ! »

Voilà pourquoi il faut refuser de consommer des œufs. Pour des raisons similaires, nous devons refuser la viande, « le » poisson, le cuir, les laitages...

Heureusement, aucun aliment d'origine animale n'est indispensable (les végétaliens doivent veiller à leurs apports en vitamine B12). Si nous voulons un monde meilleur, cesser de consommer des produits animaux est la première chose à faire : il n'est pas de pratiques que nous puissions si aisément changer et qui aient immédiatement d'aussi importantes conséquences pour un si grand nombre d'individus.

Voici un site de recettes : <http://cuisinez-vegetalien.net>

Il importe de modifier nos habitudes de consommation personnelles, mais aussi de changer notre attitude envers les animaux au niveau de la société tout entière. En ce sens, il devrait être interdit de sacrifier l'existence d'individus sensibles pour le bon plaisir des humains, il ne devrait pas être permis de produire et de se nourrir de la chair des bêtes et autres produits animaux.

En faisant reculer le mépris, en prenant **en compte de façon similaire les intérêts fondamentaux de chacun**, construisons un monde plus vivable pour tous, indépendamment du sexe, de la race, mais également **de l'espèce**.



▲ Les images médiatiques sont mensongères.

▼ La réalité est très différente.



Pour info :

Un code imprimé sur l'œuf même, généralement avec les lettres FR, indique le type d'élevage :

0	: « plein air, élevage bio »
1	: « plein air »
2	: « au sol »
3	: « cages »

Sources :

Dossiers et vidéos de l'association L214
<http://www.l214.com/poules>
<http://www.l214.com/œufs-poules-pondeuses>
<http://www.l214.com/vidéo/poules-pondeuses-2010>
<http://www.l214.com/vidéo/couvoirs-poules-pondeuses>
<http://www.l214.com/abattoir-poules-pondeuses>

◀ Une poule pondeuse produit entre 260 et 310 œufs avant d'être tuée, à l'âge de quinze ou seize mois ; dans la grande majorité des cas, elle aura vécu sa vie entière enfermée dans des conditions de torture permanente, dues notamment à l'impossibilité absolue de bouger. Sa mort même aura été un calvaire. Le mépris de ses intérêts est poussé à l'extrême. Pour un simple plaisir gustatif ?





PHOTOS : PMAE, DR.

Annexe 29c :

Aujourd'hui en France, **46 millions de poules pondeuses** sont utilisées pour produire des œufs. Les œufs en vente dans le commerce proviennent de trois types d'exploitation : **les élevages « en batterie » produisent à eux seuls 80 % des œufs consommés en France** ; le reste vient des élevages dits « plein air », puis, en très petite proportion, des élevages dits « au sol ».

Les « batteries »



▲ Poules pondeuses en batterie dans une usine (photo 1). L'entassement en cellule occasionne des maladies (photo 2), comme dans l'élevage « en plein air » (photo 3), d'autant que les poules sont mutilées (bec coupé à vie) (photo 4 ; souche états-unienne).

Les poules vivent jusqu'à 6 par cage grillagée, inclinée afin de faire glisser les œufs vers l'extérieur. L'espace dont dispose la poule durant toute sa vie ne dépasse pas 550 cm² (soit moins que cette feuille dépliée !). En 2012, malgré l'opposition de la filière avicole et du gouvernement français, une directive européenne (de 1999) lui accordera un espace supplémentaire correspondant à... une carte postale ! Par dizaines de milliers dans un hangar éclairé 24h/24, elles ne voient jamais le soleil, ni ne connaissent le repos (photo 5). **Le surpeuplement et le vacarme perpétuels les empêchent de dormir et les rendent folles, les amenant à s'automutiler et à s'attaquer entre elles.** Les griffes longues des poules se coincent parfois dans le grillage des cages. Les blessures et la saleté ambiante (les cages ne sont pas nettoyées plus d'une fois l'an) provoquent de très nombreuses infections et maladies.

Chaque jour, des brouettes de cadavres sont donc retirées de ces hangars (photo 6) où les éleveurs n'entrent qu'en combinaison et intégralement masqués. Ne pouvant garder longtemps un rythme de ponte effréné, devenues moins rentables, elles sont tuées à 15 ou 16 mois (alors qu'elles pourraient vivre 10 ans) **sans avoir jamais pu marcher, courir, étendre leurs ailes, gratter et picorer la terre ou nicher.**

L'élevage « au sol »

Il s'agit d'un élevage en hangar, sans cage, avec une densité de « seulement » 9 poules au m² (au lieu de 18/m² en cages). On classe ce type d'élevage dans les alternatives aux batteries, mais il s'agit néanmoins d'un élevage intensif concentrationnaire. Il concerne environ 1 % des œufs produits en France.



▲ Des milliers de poules en hangar : poulettes élevées au sol avant d'arriver en punts (photo 7). Élevage de pondeuses en « plein air » (photo 8). Élevage de poulet en « plein air » (photo 9). Ces élevages concernent ainsi les pintades, les dindes...

L'élevage en « plein air »

On parle de « système extensif » : les milliers de poules d'un hangar ont accès à un terrain recouvert en partie de végétation. Il en va de même des élevages « plein air bio ».



La densité, bien moindre et donc préférable, reste le plus souvent incroyable. **Élevées toujours en hangar, l'accès à l'extérieur peut être refusé pendant les six premières semaines.** Malgré la rotation imposée des parcours, il ne reste de toute façon bien souvent plus un brin de végétation. Dans les pires des cas, les poules n'ont d'autres possibilités pour se dégourdir que de marcher à la queue leu leu dans un étroit couloir grillagé. Les exploitants bénéficient néanmoins de la pompeuse appellation « élevées en plein air » et axent leur publicité sur des poules « heureuses », avec photo d'une belle poule seule dans un immense champ de verdure !



Annexe 29d :

Quel que soit le type d'élevage...

7

... les animaux sont considérés comme des objets. Ainsi, ces variétés de poules sont sélectionnées sur le taux de ponte, et non de croissance de chair : de ce fait, dès l'éclosion, **les poussins mâles sont tués** parce que non rentables pour la production de chair (*photo 10*). Ils seront collectivement **gazés ou bien étouffés dans des sacs ou encore écrasés sous un rouleau compresseur**.

8

Par ailleurs, dans tous ces types de fermes, avec ou sans label, pour limiter les « accrochages » dus à la surpopulation, **les producteurs atrophiaient couramment les becs (épointage)**, causant de vives souffrances et parfois de longues agonies (*photo 11*). Enfin, le transport et l'abattoir sont généralement un calvaire : **os brisés à la prise** (*photo 12 : prise à la machine*), **déshydratation** dans les camions pendant les heures de trajet (*photo 13*), **non-étourdissement accidentel suivi d'ébouillantage à vif** (*photo 14*), etc.

L'éthique

Si manger « du » poulet signifie devoir le faire tuer, manger des œufs peut sembler anodin : l'œuf ne ressent rien, n'a pas de projets et ne sera donc pas lésé.

Mais cet œuf provient d'une poule à qui on impose des conditions de vie misérables avant de l'envoyer à la mort. Parce qu'elle ressent la souffrance, nous ne devrions pas disposer de son corps, et parce qu'elle peut également ressentir du plaisir, nous ne devrions pas la tuer. Dès lors qu'un être éprouve des sensations, des émotions, la façon dont se déroule son existence lui importe. **À ce niveau, le fait qu'il soit humain ou non ne devrait jouer aucun rôle. C'est une discrimination arbitraire** fondée sur l'idée d'espèce qui nous fait couramment mépriser les intérêts les plus fondamentaux d'un nombre inimaginable d'animaux non humains. On l'appelle **spécisme**, par analogie avec « racisme » ou « sexisme » (cf. notre tract « *La place accordée aux animaux* ») : cette discrimination est tout aussi indéfendable et il est essentiel de combattre cette injustice.

Annexe 30a :

Abolissons la viande

Imaginez-vous 50 ans après l'abolition de la viande...

Nous sommes dans un monde où les mauvais traitements envers les animaux ne sont plus banalisés.

Imaginez que vous soyez né(e) à cette époque où l'histoire des animaux est considérée comme une des plus grandes tragédies de tous les temps.

Plus personne ne capture des êtres vivants afin de manger leur chair, ni ne fait naître des animaux dans l'unique but de les engraisser et de les tuer.

On considère alors ces pratiques comme des atrocités. Le souvenir des anciens repas composés de cadavres paraît odieux et répugnant.

Il est facile de se projeter dans ce futur et d'imaginer qu'une fois prononcée, l'abolition de la viande sera perçue comme une évidence.

Revenus dans le présent, est-il si difficile d'imaginer que notre génération entreprenne d'abolir la viande ?

Pour eux



Pour lui



Pour elle



Plus d'information sur Internet :
abolir-la-viande.org

Annexe 30b :

La boucherie planétaire

Par an, dans le monde, **environ 60 milliards d'animaux terrestres** sont abattus pour leur chair, auxquels s'ajoutent **des centaines de milliards d'animaux aquatiques**.

Un carnage injustifiable : les humains n'ont pas besoin de consommer de produits d'origine animale pour vivre en bonne santé.

La plupart des animaux d'élevage subissent des conditions de vie effroyables. 33% des terres arables sont utilisées pour produire l'alimentation de ces animaux captifs, tandis que près d'un milliard d'humains souffrent de la faim. L'élevage et la pêche jouent un rôle de premier plan dans la dégradation du climat et de la Terre, notre maison commune.



Un projet utopique ?

« C'est un usage millénaire, ça ne changera jamais. » Pourtant, dans bien des contrées, on a aboli l'esclavage humain ou le statut inférieur assigné aux femmes, bien qu'ils remontent à la nuit des temps. Alors pourquoi pas l'élevage et la pêche ? Ce qui est illusoire, par contre, c'est de croire qu'on puisse arriver un jour à offrir une vie correcte et une mort sans souffrance aux milliards d'animaux sacrifiés pour la consommation.


Maltraiter et tuer autrui par plaisir ou par habitude ne relève pas du domaine légitime de la liberté individuelle. Œuvrons à ce que notre société ne permette plus des pratiques d'une violence inouïe envers des êtres sensibles.



Parce que la production de viande implique de tuer les animaux que l'on mange,
parce que nombre d'entre eux souffrent de leurs conditions de vie et de mise à mort,
parce que la consommation de produits issus des animaux n'est pas une nécessité,
parce que les êtres sensibles ne doivent pas être maltraités ou tués sans nécessité,
l'élevage, la pêche et la chasse doivent être abolis.

Annexe 31a :


Êtes-vous victime du carnisme?



Vous êtes-vous déjà demandé pourquoi vous mangez de la viande? Et pourquoi vous mangez des porcs et des vaches plutôt que des chiens ou... des cygnes? Nous vivons dans une société qui nous présente la consommation de viande comme étant normale, naturelle et nécessaire.

Normale? Nos parents nous ont servi de la viande sans nous dire qu'elle provenait d'animaux vivants emprisonnés dans des conditions déplorables aussi bien physiquement que psychologiquement, et qui avaient été tués dans des abattoirs où le travail à la chaîne rend non seulement la mort de l'animal encore plus stressante et douloureuse, mais est également cause de souffrances chez les ouvriers. Ensuite, la consommation de viande étant rentrée dans nos habitudes, il ne nous venait pas à l'esprit de nous renseigner sur le sujet, d'autant plus que partout on nous montrait des images de poulets heureux d'être mangés ou de vaches broutant paisiblement dans un pré. Le lien de causalité *animal vivant – mise à mort – viande*, bien que connu, est enfoui dans notre esprit.
Voulons-nous vraiment considérer la souffrance et la violence comme normales?

Naturelle? L'argument selon lequel ce qui est naturel est bien et juste ne tient pas la route car si nous voulions vivre naturellement il nous faudrait cesser de nous habiller et retourner vivre dans les forêts! Dans le passé, il était également considéré comme naturel que les femmes n'aient pas le droit de vote ou que les blancs aient des esclaves noirs. L'homosexualité est toujours considérée comme n'étant pas naturelle dans biens des pays et des esprits.



Annexe 31b :

Nécessaire? On nous fait croire que sans viande, produits laitiers et œufs nous ne pouvons pas survivre. C'est pourtant faux. Depuis l'Antiquité nous connaissons des **philosophes et des peuples entiers** qui vivent en parfaite santé sans consommer d'animaux. Aujourd'hui, de plus en plus de célébrités parlent de leur végétarisme ou de leur végétalisme, comme **Moby, Natalie Portman, Woody Harrelson, Carl Lewis, Bill Clinton** et bien d'autres encore. De plus, les plus grandes associations de diététiciens sont d'accord qu'un **régime végétarien/végétalien est favorable à la santé**. On peut vivre sans tuer.



Le carnisme est cette idéologie **violente et dominante** qui fait croire qu'il faut tuer pour vivre et qui choisit **quels animaux asservir**. En Occident, les chiens sont vus comme méritant d'être nos animaux de compagnie, les cochons sont destinés à être mangés et les vaches nous habillent avec leurs peaux. Les animaux mangés/utilisés/épargnés ne sont pas les mêmes selon les pays, ce qui prouve à quel point ces pratiques sont **culturelles et irrationnelles**.



Nous avons le pouvoir de dire non au carnisme!

Nous pouvons prendre conscience que nos pensées, nos actes, nos choix sont conditionnés par le carnisme et qu'il est possible de le refuser. Nous pouvons prendre **notre vie et la vie de plusieurs milliards d'animaux** en main, **nous renseigner** pour enfin réaliser que nous pouvons **changer notre société et le monde entier**, car **l'industrie de la viande est un problème global** qui affecte les animaux, l'environnement et les humains.

Les animaux, parce qu'ils ont la même capacité à souffrir que les humains, et qu'on leur retire le droit à la liberté et à la vie.

L'environnement, parce qu'il est pollué par cette industrie qui est également cause de déforestation en Amazonie, où est produite la majeure partie des fourrages destinés aux animaux que nous consommons.

Les humains en général, car la production et la consommation de viande est cause d'épidémies, de famine, d'inégalité sociale et de maladies.

Annexe 32a :

Es-tu bête ?

Quelques préjugés ébranlés **Nous oui !**



Un cochon nain, Lulu, a sauvé en 1999 la vie de Joanne Altsmann. Le jour où celle-ci a été victime d'un infarctus, Lulu est sortie de la maison et est allée se coucher sur la route, obligeant une voiture à s'arrêter, puis a guidé le conducteur vers la maison.

Ne pas jeter sur la voie publique



2 millions de jambons/beurre consommés chaque jour.

Les poissons se rappellent d'événements plus d'un an après. «Mémoire de poisson rouge» : une expression dévalorisante et basée sur des préjugés.

Alfred Grünemeyer, agriculteur, traitait ses animaux comme des animaux de compagnie aimés. À sa mort, un de ses **bœufs** nommé Barnaby s'est échappé de son champ et a gagné le cimetière où Alfred était enterré, à un kilomètre et demi. Il a franchi un muret, a trouvé la tombe et est resté pendant deux jours, malgré de nombreux efforts pour l'en faire partir.

Sentience, une asso' étudiante

Débat. Devons-nous donner des droits aux animaux ?
Faut-il encore les manger ?

Nous abordons la question animale d'un point de vue juridique, scientifique, philosophie et politique...

Nos activités : Conférences / Débat, projection de films, expo', journées de sensibilisation... **+ tes idées.**

Pour agir : contactez-nous !
contact@asso-sentience.net
www.asso-sentience.net

Des animaux dans près de 1500 espèces ont aussi des pratiques homosexuelles. C'est « contre-nature », mais qu'est-ce que cela veut dire ?
Et : **les animaux sont-ils des êtres de nature ?**

La sentience est une notion désignant le fait de percevoir, ressentir des émotions, éprouver des sentiments ou de vivre des expériences subjectives. Elle s'applique aussi bien aux humains qu'aux autres animaux.

Annexe 32b :

Adieu veau, vache, cochon, couvée...
C'est le titre d'un documentaire français, disponible en ligne !

La poule et l'œuf
Aussi bien pour le bio que le plein air : les poussins naissent dans des couvoirs, les mâles ne pouvant produire d'œuf sont broyés ou gazés. **80% de la production d'œufs en France provient de poules encagées** : impossibilité d'écartier les ailes, de courir ou de gratter la terre. Au bout d'un an de ponte, elles sont convoyées à l'abattoir pour être saignées.

Qu'est-ce que boit la vache ?
Une vache produit du lait seulement quand elle a un petit. Ainsi, dans l'industrie laitière, on l'insémine artificiellement tous les ans, pour qu'elle ait un veau (les «laitières» sont généralement enfermées toute l'année). La mère et le petit sont séparés quasiment immédiatement après la naissance pour réserver le lait à notre consommation.

Crédit photos L214

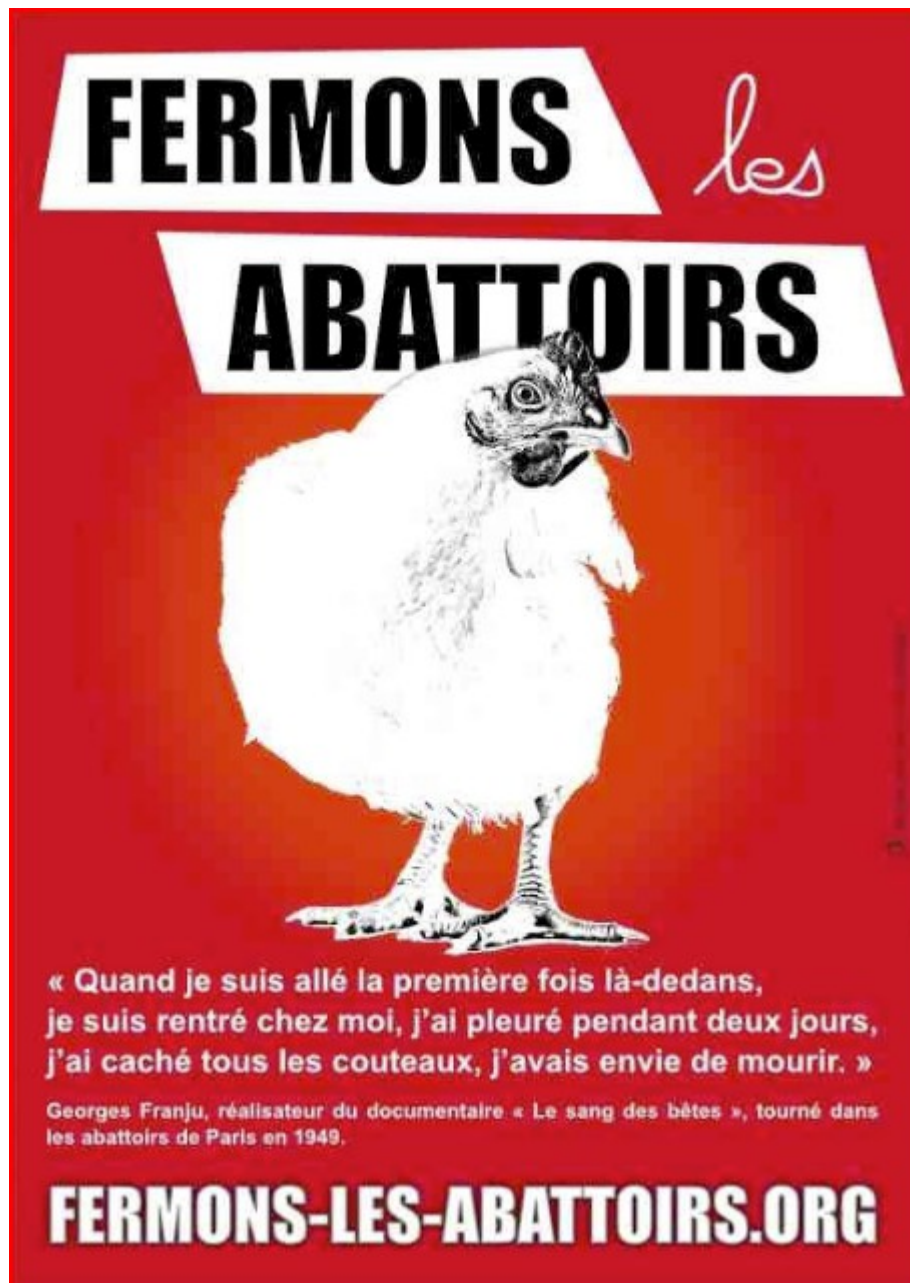
Cette séparation est une souffrance : la mère pleure bruyamment son petit pendant plusieurs jours. Le veau mâle est engraisé puis envoyé à l'abattoir ; une femelle risquera par contre de devenir elle aussi une « vache à lait ». Quand elle n'est plus rentable, elle est tuée à l'abattoir vers ses 5 ans alors que son espérance de vie est de 20 ans.

Crédit photos L214

Pour l'égalité animale

L'égalité est censée être au fondement de notre éthique. Idéalement, nous sommes censés accorder autant d'importance aux uns qu'aux autres, quels que soient par exemple la couleur de leur peau ou leur sexe. Une égalité qui admet des discriminations arbitraires n'est plus une égalité mais une injustice. La discrimination fondée sur l'espèce (ou l'intelligence) est aussi arbitraire que sur la race ou le sexe. Le **spécisme** est aussi injuste que le racisme ou le sexisme. Mais, si notre société souhaite davantage d'égalité entre humains, elle repose par contre tout entière sur l'exploitation des animaux. Pour une société plus juste, il faut également lutter contre le spécisme.

Annexe 33a :



Annexe 33b :

L'écrasante majorité d'entre nous est choquée par l'abattage des animaux. Parce que dans un abattoir, c'est à la souffrance d'un être sensible, à sa détresse, à son désespoir et à son épouvante que nous assistons. Parce que nous savons pertinemment que ces sentiments seraient les nôtres en pareilles circonstances. Parce que nous savons bien qu'il n'y a pas de justification éthique à ôter la vie d'un être qui aurait voulu continuer à vivre. Les abattoirs posent une question morale majeure pour notre société, nous mettent face à nos contradictions, à nos lâchetés.

Des milliards d'animaux...

Ce sont ainsi des milliards d'animaux qui sont mis à mort chaque année dans les abattoirs ou les pêcheries, innombrables victimes de nos habitudes alimentaires et culturelles, de nos croyances nutritionnelles, de la force des lobbies.

Pourtant, ces animaux élevés ou capturés sont des êtres conscients ; ils ont des savoirs, des désirs, des émotions.



... tués sans nécessité



Nous savons que les êtres humains n'ont pas besoin de produits d'origine animale pour vivre en bonne santé. L'existence de millions de végétariens dans le monde prouve qu'il est possible de se nourrir sainement sans prendre part au carnage. L'agriculture produit suffisamment de denrées végétales pour fournir à tous une alimentation de qualité.

La condamnation morale des mauvais traitements envers les animaux est largement partagée : il est admis qu'on ne doit pas leur infliger de souffrances inutiles, ni les tuer sans nécessité.

contact@fermons-les-abattoirs.org

Des injustices du passé ont été abolies ou réduites, comme l'esclavage humain ou le statut inférieur assigné aux femmes. Ces inégalités aussi étaient soutenues par des intérêts puissants ; elles aussi étaient ancrées dans la conscience collective au point que la majorité les croyait éternelles.

L'injustice envers les animaux reculera elle aussi. Nous abolirons l'élevage et la pêche.



Annexe 34a :

Que faire aujourd'hui ?

Il y a urgence à **refuser de manger viandes et sous-produits animaux**. La chair n'est pas indispensable à une bonne alimentation et nous pouvons très aisément nous nourrir sans tous ces produits. Indépendamment de nos habitudes alimentaires et culturelles, seules **la pression sociale et une volonté de mépris des animaux nous poussent à les consommer**.

Une nourriture **végétarienne, ou mieux, végétalienne**, composée de céréales, légumineuses (lentilles, pois chiches, etc.), légumes et fruits, apporte ce dont nous avons besoin (les végétaliens doivent veiller à leurs apports en vitamine B12). De nombreux magazines publient des dossiers complets sur **l'équivalence des protéines d'origines végétale et animale**, et sur une alimentation sans produits animaux. Non fondée sur la souffrance, elle nous fait découvrir de nouveaux horizons culinaires, bon marché, simples, variés et excellents. Il ne s'agit pas même de renoncer aux plaisirs de la table mais simplement d'en changer.

Voici un site de recettes :
<http://cuisinez-vegetalien.net>

Sachons refuser un simple plaisir gustatif lorsque cela va à l'encontre des intérêts capitaux des autres (de notre espèce ou non !) à ne pas souffrir et à ne pas mourir.

Engageons-nous pour que notre société cesse de reposer sur l'exploitation des êtres sensibles et notamment, abolisse la viande !

Sources :

- F. Burgat, *L'Animal dans les pratiques de consommation*, PUF, coll. « Que sais-je ? », n° 374, 1995.
- *Le Bien-être animal...*, PMAF (Protection mondiale des animaux de ferme), 2004.

PHOTOS: PMAF, ONE VOICE, DR.

Annexe 34b :



Annexe 34c :

La viande n'est pas un produit banal ; un morceau de chair provient de l'exploitation et du meurtre d'un animal. Son arrivée dans notre assiette est le dernier maillon d'une longue chaîne. Considéré comme un produit de consommation, on refuse d'accorder de l'importance à tout ce qu'il peut ressentir.



Veaux, vaches, cochons, couvées...

Les veaux sont presque toujours séparés de leur mère à la naissance (l'un et l'autre meuglent souvent pendant plusieurs jours...), sont nourris de façon volontairement carencée, et sont généralement maintenus jusqu'à l'âge de huit semaines seuls dans des boxes où ils ne peuvent ni se retourner ni faire leur toilette, ni même se coucher à l'aise... Ils ont pour toute litière un sol en lattes de bois très inconfortable. De plus, ils sont privés de contacts sociaux. Certains veaux sont également enchaînés ou ont la tête coincée entre deux barreaux.



Les vaches laitières, après avoir été intensément exploitées pour la production de lait, sont menées à l'abattoir dès que leur rendement baisse, entre 3 et 7 ans, alors qu'elles pourraient vivre une vingtaine d'années. Elles aussi sont très souvent tenues étroitement enfermées leur vie durant. **Les truies gestantes, les cochons, les chevreaux, les agneaux, les lapins, etc.** subissent le même sort. Ces conditions de vie leur causent des souffrances physiques et psychologiques permanentes.



Comme toutes les autres « volailles », **les poulets** sont génétiquement sélectionnés pour leur taux de croissance et promis eux aussi à l'élevage concentrationnaire. Des millions d'entre eux souffrent de **déformations des pattes, de fractures, de paralysies, de maladies diverses...** Entassés les uns contre les autres, 15 à 25 par mètre carré, pouvant difficilement dormir dans des hangars presque constamment éclairés où ils sont 10 000 à 100 000 en permanence, croupissant dans leurs déjections ammoniacuées, manipulés avec brutalité, ils sont tués au bout d'à peine quelques semaines, temps nécessaire à une croissance « optimale ».



Dans tous les cas, **le transport vers l'abattoir, qui peut durer de très longues heures, est l'occasion de mauvais traitements variés et cause peurs et souffrances.**





Annexe 34d :



L'exploitation à mort...

Tous ces individus sensibles sont « produits » uniquement pour l'argent qu'ils peuvent rapporter. Pourquoi se soucierait-on des souffrances causées, puisque l'on considère que **leurs intérêts vitaux peuvent être mis en balance avec le simple goût de leur chair** ? En France, ce sont chaque année **des milliards** de vaches, veaux, poulets, poules pondeuses, cochons, moutons, canards, lapins, poissons, etc., qui sont ainsi élevés, exploités puis tués dans des conditions quasi inimaginables **pour obtenir de la chair, mais également des produits dérivés** : graisse animale utilisée pour les biscuits ou les pains de mie, gélatine pour les bonbons, présure (extraite de l'estomac des veaux) pour la fabrication de la plupart des fromages, etc. D'innombrables animaux sont aussi exploités à mort **pour leur lait, leurs œufs, leur cuir, leur laine...**

Contre le spécisme, pour l'égalité...

Consommer de la viande, comme tout autre produit d'origine animale, **c'est participer activement à ce système d'exploitation et de souffrance à grande échelle**. En effet, que ce soient ici des animaux et non des humains qui sont nos victimes n'enlève rien au fait que les souffrances sont vécues dans la chair, que les peurs peuvent être paniques, que les conditions de détention et de « mise à mort » suscitent de véritables tortures. Tout animal libre de ses mouvements essaierait de toutes ses forces d'échapper à son sort... **Seul « le droit du plus fort » nous permet ce mépris de leurs intérêts ; mais ce n'est pas juste pour autant. Ce mépris lié à l'espèce, nous l'appelons « spécisme », par similitude avec les notions de racisme ou sexisme ; il s'agit d'une discrimination tout aussi arbitraire, et comme telle, indéfendable.** Comme le disait Jeremy Bentham, un philosophe contemporain de la Révolution française : **« Les Français ont déjà découvert que la noirceur de la peau n'est en rien une raison pour qu'un être humain soit abandonné sans recours au caprice d'un bourreau. On reconnaîtra peut-être un jour que le nombre de pattes, la pilosité de la peau, ou la façon dont se termine le sacrum sont des raisons tout aussi insuffisantes pour abandonner un être sensible au même sort. Et quel autre critère devrait tracer la ligne infranchissable ? Est-ce la faculté de raisonner, ou peut-être celle de discourir ? Mais un cheval ou un chien adultes sont des animaux incomparablement plus rationnels et aussi plus causants qu'un enfant d'un jour, d'une semaine, ou même d'un mois. Mais s'ils ne l'étaient pas, qu'est-ce que cela changerait ? La question n'est pas : peuvent-ils raisonner ? ni : peuvent-ils parler ? mais : peuvent-ils souffrir ? »**

Ce partisan de l'égalité humaine argumentait ainsi, déjà à l'époque, que **rien ne justifie de ne pas prendre en compte aussi de façon égale les intérêts des autres animaux.**

Annexe 35 :



**Venez manifester
pour les animaux !**

Parce que
la production de viande
implique de
tuer les animaux
que l'on mange,

parce que nombre d'entre eux
souffrent
de leurs
conditions de vie
et de mise à mort,


parce que
la consommation de **viande**
n'est pas une nécessité,

parce que les **êtres sensibles**
ne doivent pas
être maltraités
ou tués sans nécessité,

**L'ÉLEVAGE, LA PÊCHE ET LA
CHASSE DOIVENT ÊTRE ABOLIS.**

www.fermons-les-abattoirs.org


Annexe 36a :



SMAV **VERS UN MOUVEMENT MONDIAL**

Semaines Mondiales d'actions pour l'Abolition de la Viande

Parce que la production de viande implique de tuer les animaux que l'on mange,
parce que nombre d'entre eux souffrent de leurs conditions de vie et de mise à mort,
parce que la consommation de viande n'est pas une nécessité,
parce que les êtres sensibles ne doivent pas être maltraités ou tués sans nécessité,
l'élevage, la pêche et la chasse des animaux pour leur chair, ainsi que la vente et la consommation de chair animale, doivent être abolis.



Publiez vos actions de par le monde sur <http://meat-abolition.org> Ecrivez-nous à contact@meat-abolition.org

Annexe 36b :

Quelle est la revendication du mouvement pour l'abolition de « la viande » ?
Abolir l'élevage, la pêche et la chasse des animaux pour leur chair, ainsi que la vente et la consommation de chair animale.

Le choix de son alimentation ne devrait-il pas relever de la liberté personnelle de chaque individu ?
Les activités qui causent des torts majeurs à autrui ne relèvent pas de la liberté de chaque individu. Il appartient à la société de les interdire par la loi.

Les animaux souffrent aussi, et sont tués pour les corridas, la fourrure, l'expérimentation animale, etc. Pourquoi cette revendication ne concerne-t-elle que « la viande » ?
Parce que les animaux destinés à être mangés représentent 99,8 % des victimes totales du spécisme. De plus, la production de viande est la pratique spéciste la moins remise en cause.


Qu'en est-il des produits animaux utilisés pour la consommation alimentaire autres que « la viande » (lait, œufs, etc.) ?
Ces produits sont souvent perçus différemment parce qu'il semble qu'ils n'exigent pas de tuer des animaux. En pratique, abolir la viande, c'est remettre en cause aussi les œufs et le lait. En effet, la consommation de ces produits n'est nullement nécessaire à une alimentation saine et :

- Les animaux concernés (vaches, poules...) sont tués aussi pour faire de la viande ;
- Les veaux que fait naître la production de lait sont tués pour la viande ;
- Les poussins mâles nés de souches de poules pondeuses sont tués peu après leur naissance ;
- La capacité de nos sociétés à accorder une vie décente à ces animaux n'est pas établie.

Pourquoi vouloir porter la question au niveau politique (en plus de promouvoir le végétarisme auprès des consommatrices et des consommateurs) ?
Les changements spontanés de comportement des consommatrices et des consommateurs ne constituent pas une force suffisante pour mettre fin à la boucherie. Prôner l'abolition de la viande est la continuation logique du végétarisme, du végétalisme et du véganisme. Les anti-corrida, par exemple, ne demandent pas uniquement aux gens de boycotter les ferias, mais demandent l'interdiction de la corrida. Pourquoi les personnes qui s'opposent à la viande seraient-elles les seules à se restreindre aux conseils individuels ?

Le refus de manger de la viande peut être perçu comme l'expression de son soutien à la revendication d'abolition à l'image des personnes qui, à la fin du 18^e siècle en Grande-Bretagne, boycottaient le sucre des plantations esclavagistes en pleine campagne pour l'abolition de la traite des esclaves.

La revendication d'abolition de la viande est également une démarche politique : elle vise à ce que les sociétés humaines décident d'interdire sa production, son commerce et sa consommation.



Annexe 37a :



Des animaux heureux ?

« Lorsque je regarde des animaux tenus captifs dans les cirques, cela me fait penser à l'esclavage. Les animaux dans les cirques représentent la domination et l'oppression que nous avons combattues pendant si longtemps. Ils portent les mêmes chaînes et les mêmes fers. »

Dick Gregory, activiste des droits civiques auprès de Martin Luther King



PEA
www.asso-pea.ch

Annexe 37b :

C'est par nos choix quotidiens que nous pouvons mettre un terme aux injustices !

Les animaux de cirque passent toute leur vie en captivité, dans des cages, des enclos, sur le goudron des parkings ou dans des camions, alors qu'en liberté ils occupent de vastes territoires, entretiennent des liens avec leurs congénères et ont des activités propres à leur espèce. Ils s'ennuient profondément en captivité, et les mouvements répétitifs ou la prostration que l'on observe chez beaucoup d'entre eux sont révélateurs d'un mal-être profond. Par ailleurs, les déplacements et les climats de nos régions sont pénibles pour bon nombre d'entre eux. Ils n'apprennent pas les numéros de cirque par eux-mêmes : pour les forcer à faire quelque chose, il faut utiliser la contrainte, la peur ou le chantage. C'est pour cela que leur dressage s'obtient le plus souvent par le bâton, le fouet et la privation de nourriture.

Cette manière de se comporter avec les animaux est basée sur le *spécisme*. Cette idéologie, largement répandue aujourd'hui mais de plus en plus critiquée, s'apparente au racisme appliqué à l'espèce.

Les animaux ne sont pas des objets, mais des êtres sensibles qui ressentent des envies, de la joie mais aussi de profondes angoisses, car ils sont doués d'une vie mentale. L'asservissement dont ils sont l'objet dans les cirques ne mérite pas des applaudissements, mais des protestations.

Boycottons les cirques animaliers!

Heureusement, de nombreux pays, comme le Royaume-Uni ou la Bulgarie, ainsi que de nombreuses villes partout dans le monde, interdisent désormais l'utilisation des animaux dans les cirques. Quand donc la Suisse suivra-t-elle cette voie ?

Ne pas jeter sur la voie publique



Annexe 38a :

Nous sommes tous des terriens!



Humains, dauphins, kangourous, chimpanzés, lapins, cochons, chiens, hippocampes, moineaux... nous sommes tous des êtres sensibles habitant sur la même planète.

Et depuis Darwin, les scientifiques conviennent qu'il n'y a **biologiquement pas de différence essentielle entre les humains et d'autres animaux**. Nous ressentons tous des émotions et sommes dotés d'une vie mentale. Pourquoi, alors, faisons-nous **une**

distinction presque totale moralement? Si nous sommes sur un continuum physique et psychique, alors on devrait aussi être sur le même continuum moral.

Récemment des éthologues ont également découvert que la **conscience de soi**, ayant été considérée longtemps comme le propre des humains, **n'est pas seulement présente chez les grands singes, les dauphins et les éléphants** mais qu'elle se retrouve même chez **certains oiseaux** comme les pies ainsi que chez les **cochons** qui peuvent aussi se reconnaître dans le miroir.



Mais malheureusement, beaucoup d'êtres sensibles sont encore **victimes de la loi du plus fort et du spécisme**. Le spécisme peut être compris par analogie au racisme et au sexisme, c'est l'idéologie qui considère que la vie et les intérêts des autres animaux ne comptent pour presque rien, car ils ne font pas partie de notre espèce.

Et ce **spécisme** permet de dominer les animaux; ils sont **dépecés pour leur fourrure**, sont **emprisonnés dans des zoos**, se font tuer dans des **abattoirs**, meurent par **suffocation** dans des filets de pêche ou sont utilisés comme du **matériel de laboratoire**.

Cependant, la plus grande partie des animaux exploités ne l'est pas pour la fourrure ni pour l'expérimentation animale, mais bien pour la consommation. Celle-ci engendre plus de 98 % du massacre des animaux. Chaque année, **55 milliards d'animaux terrestres sont tués dans les abattoirs**. Auxquels il faut rajouter **1'000 milliards de poissons** qui meurent par suffocation dans les filets de pêche.

Annexe 38b :



Dans l'industrie des œufs, les **poussins mâles**, ne pouvant pondre, sont tués juste après leur naissance: ils sont **gazés ou broyés vivants**. Les **vaches** sont inséminées toute leur vie, car pour produire du lait elles doivent, comme tous les mammifères, donner naissance à un petit. Les veaux sont séparés de leur mère quelque temps après la mise bas ce qui provoque **angoisse et désarroi** pour la vache autant que pour le petit. La vache est envoyée à l'abattoir

vers l'âge de 6 ans, n'étant plus rentable, alors qu'elle pourrait vivre jusqu'à l'âge de 20 ans. **A quand l'abolition de ces pratiques?**

Contrairement aux loups et aux hyènes, les humains savent depuis dix mille ans cultiver la terre, grâce à quoi ils peuvent notamment produire des céréales (blé, riz, millet) et des légumineuses (lentilles, pois chiches, haricots) contenant plein de protéines; les humains ont de plus une **capacité morale** leur permettant de choisir la justice au lieu de la loi du plus fort.



La viande a un bon goût auquel nos parents nous ont habitués dès l'enfance et il est souvent difficile d'arrêter d'en manger. De plus, lorsqu'on refuse d'en manger, il faut souvent expliquer pourquoi; cette **pression sociale** ne rend pas ce choix plus facile. **Mais ne s'agit-il pas de la moindre des choses à faire en attendant l'abolition du massacre?** En effet, le boycott des produits d'origine animale est un **acte symbolique important contre la loi du plus fort** qui régit nos relations aux autres êtres sensibles.

Auparavant, on pensait que les animaux étaient des machines, mais on comprend maintenant que ce sont des êtres ressentant des émotions. Et ce passage de l'état d'**objet** à celui de **sujet sentant** implique que notre société remette en cause son rapport aux autres animaux et abolisse le fait de les tuer pour un plaisir gustatif ou pour des habitudes vestimentaires. **Les animaux ne sont pas une ressource** et lorsqu'on réfléchit sérieusement sur ce sujet on réalise qu'il faut en **finir avec la boucherie**.

Le samedi 1er décembre, de 17h à 18h, un rassemblement silencieux aura lieu en deuil pour tous les animaux tués dans le monde. Demandons pacifiquement l'abolition de l'exploitation des animaux. Rendez-vous à 16h45 de noir vêtu-e à la Place de la Palud.

Annexe 39a :

En finir avec le spécisme

De nombreux auteurs ont réfléchi sur notre rapport aux animaux et constaté qu'il est basé sur le **spécisme**¹. Par analogie au racisme et au sexisme, ce concept désigne l'idéologie qui considère que la vie et les intérêts des animaux peuvent être négligés simplement parce qu'ils sont d'une autre espèce. Ces penseurs arrivent à la conclusion que le spécisme est irrationnel et injuste, car les humains ne sont pas les seuls à **ressentir des émotions** et qu'on doit aussi **respecter la vie et les intérêts des autres êtres sensibles** qui partagent cette planète avec nous.

Il n'y a pas si longtemps, on considérait, en accord avec la théorie l'animal-machine, que les animaux ne souffraient pas. Aujourd'hui, non seulement on sait qu'ils **souffrent et ressentent des émotions**, mais de beaucoup d'études éthologiques ont montré que nombre d'animaux ont une **conscience de soi** (chimpanzés, bonobos, dauphins, éléphants, cochons, pies, corbeaux, perroquets etc.). Et alors qu'on considérait que l'être humain se distinguait des autres animaux par sa capacité à manipuler des outils, on sait maintenant que plus d'une centaine d'animaux peuvent **manier un outil**.

Les animaux sont donc des êtres doués d'une vie mentale, ayant des intérêts, des désirs, une personnalité propre et devant donc être considérés comme des individus à part entière. Mais malgré les avancées au niveau scientifique, la société est encore profondément spéciste et utilise encore les animaux comme une simple ressource :

→ **Verso**

1 Pour connaître la position de différent-e-s philosophes, voir : www.cahiers-antispecistes.org

Annexe 39b :

- ils sont tués pour le divertissement lors de la **chasse** ou de la **corrida**, alors que la société condamne la violence ;
- ils sont tués dans des **abattoirs** ou meurent de suffocation dans des **filets de pêches**, alors que des millions de végétariens et de vegans démontrent que ce n'est pas une nécessité et que tout le monde considère qu'il est injuste de tuer les animaux sans nécessité ;
- ils sont utilisés comme du matériel de **laboratoire**, alors qu'on nous enseigne qu'une société civilisée ne doit pas utiliser la loi du plus fort ;
- ils sont emprisonnés à vie dans les **zoos et cirques**, alors que leur seul crime est de ne pas être nés sous forme humaine ;
- ils sont considérés juridiquement comme une **propriété** qu'on peut vendre et acheter, alors que tout le monde sait que les animaux ne sont pas des choses.


Ces **incohérences** ne peuvent plus durer. On ne peut plus caresser des chats et des chiens tout en plantant notre fourchette dans le morceau de cadavre d'un autre animal qui ressentait aussi des émotions et avait également un intérêt à vivre une vie la plus longue et la plus heureuse possible.

Des injustices du passé ont été abolies ou réduites, comme l'esclavage ou le statut inférieur assigné aux femmes. Elles aussi étaient ancrées dans la conscience collective au point qu'on les croyait éternelles. Mais l'histoire a montré le contraire, car **l'évolution morale des humains** est un phénomène qui persiste dans le temps et on peut facilement imaginer qu'un jour les **abattoirs** seront considérés comme un **symbole d'injustice et de barbarie**. Notre société refuse le sexisme et le racisme et elle doit également refuser et combattre le spécisme.

www.asso-pea.ch

Annexe 40a :

Pour eux:



Fermons les abattoirs!

Qu'il s'agisse de chats, de veaux, de cochons, de chiens ou de poules, tous les êtres sensibles ont un intérêt à vivre une vie la plus heureuse et la plus longue possible. Pourtant dans nos sociétés, ceux qui n'ont pas eu la chance de naître dans un corps humain ou dans celui d'un animal de compagnie se font tuer à l'abattoir. Ils finissent leur triste vie entassés dans des camions pendant des heures et parfois des jours, pour être enfin conduits où ils voient leurs congénères de devant se faire tuer et attacher par la patte la tête en bas afin qu'un humain leur tranche la gorge. On imagine la terreur qu'ils peuvent ressentir en attendant que vienne leur tour. Les animaux aquatiques quant à eux meurent lentement par suffocation dans les filets de pêche et leurs derniers instants sont également tissés de peur et de souffrance. Pourtant l'association américaine de diététique qui regroupe 72'000 nutritionnistes considère qu'il est **parfaitement possible** de se nourrir de manière équilibrée en étant végétalien à tous les stades de la vie. Comment alors expliquer que notre culture soit si cruelle et indifférente au sort de ceux qui n'ont pas eu la chance d'être nés humains ou animaux de compagnie? Les abattoirs posent une question morale majeure pour notre société, nous mettent face à nos contradictions, à nos lâchetés.

Tout le monde considère qu'il est **injuste de tuer les animaux sans nécessité**. Et comme consommer les produits d'origine animale n'est nullement une nécessité, cela signifie qu'il est injuste de tuer les animaux pour qu'ils se retrouvent dans notre assiette. Notre société condamne également la **violence et la loi du plus fort**. Tuer les animaux pour la consommation constitue peut-être la concrétisation la plus parlante de ces deux notions.

Par ailleurs, de plus en plus de philosophes ont réfléchi sur notre rapport aux animaux et ont constaté que celui-ci est basé sur le **spécisme**¹. Ce concept peut être compris par analogie au racisme et au sexisme et désigne l'idéologie qui considère que la vie et les intérêts des autres animaux peuvent être négligés simplement parce qu'ils font partie d'une autre espèce. Ces philosophes sont arrivés à la conclusion que cette idéologie n'est pas tenable, car les humains ne sont pas les seuls à **ressentir des émotions** et que l'on doit également **respecter la vie et les intérêts** des autres êtres sensibles qui partagent cette planète avec nous.

→ Verso

¹ www.cahiers-antispecistes.org

Annexe 40b :

Les animaux ne se mangent-ils pas entre eux? Il est vrai que certains animaux comme les hyènes ou les tigres en mangent d'autres, tout comme il est vrai que les hippopotames et les éléphants ont une alimentation végétalienne. Si quelqu'un faisait ses besoins dans la rue en prétextant que beaucoup d'animaux, comme les chiens et les pigeons, n'utilisent pas de toilettes, on le prendrait pour un fou. Alors comment comprendre que l'on utilise la même rhétorique pour essayer de justifier l'alimentation carnée en prétextant que certains animaux en mangent d'autres? Les humains, contrairement aux hyènes et aux tigres, peuvent agir de manière civilisée et abolir la tuerie des animaux.

N'est-ce pas naturel de manger les animaux? On peut se demander si les abattoirs et les camions qui transportent les animaux sont naturels ou si ces pratiques sont au contraire le fruit d'une construction sociale. Mais on peut aussi réaliser que peu importe la réponse à cette question, il y a un fait simple qui demeure: on peut vivre sans manger les êtres ressentant des émotions et sans leur infliger ce que l'on ne voudrait pas qu'on nous fasse.

N'avons-nous pas besoin de protéines? Oui bien sûr, et celles-ci se trouvent aussi ailleurs que dans les cadavres des animaux. Les protéines existent dans le riz, les lentilles, le pain, les pois chiches, les steaks végétariens, les haricots, les noix, les amandes... Des centaines de recettes végétaliennes équilibrées existent sur ce site : cuisinez-vegetalien.net

Et la liberté dans tout ça? La liberté doit être respectée, y compris celle des autres animaux, et le fait de les enfermer contre leur gré dans un camion les transportant à l'abattoir où l'on va les tuer pour un simple plaisir gustatif, est clairement contraire à leur liberté. La liberté individuelle ne saurait être utilisée pour justifier les activités qui causent des torts majeurs à autrui, sinon on pourrait aussi justifier le cannibalisme en disant que chacun est libre d'être cannibale.

Des injustices du passé ont été abolies ou réduites, comme l'esclavage humain ou le statut inférieur assigné aux femmes. Elles aussi étaient soutenues par des intérêts puissants ; elles aussi étaient ancrées dans la conscience collective au point que la majorité les croyait éternelles. Mais l'histoire leur a donné tort, car l'évolution morale de l'humanité est un phénomène qui persiste à travers le temps et on peut aisément imaginer qu'un jour les abattoirs seront considérés comme un symbole d'injustice et de barbarie.

Nous revendiquons la fin de la tuerie des animaux!


Cette action est faite en soutien de la **marche pour la fermeture des abattoirs** qui aura lieu le **15 juin 2013** simultanément à Paris, Toronto, Toulouse, Londres, Florence, Rio de Janeiro, Sao Paulo et Istanbul.

www.LausAnimaliste.org / www.GenevAnimaliste.blogspot.ch

www.Fermons-Les-Abattoirs.org

Annexe 41 :

Pour la non-violence



Le 2 octobre est la journée mondiale pour la non-violence. Une journée dans l'année pour dénoncer toutes les formes de violence subies par de nombreux habitants de cette planète, et particulièrement par des habitants que l'on oublie trop souvent...


En effet, tout le monde est d'accord pour dire que faire subir des actes violents à un individu est cruel, insensé et ne peut se justifier. N'importe quel individu qui ressent la douleur, la peur, qui a envie de vivre, mérite de ne pas subir cette violence.

Gandhi était engagé pour la non-violence et sa cohérence faisait qu'il refusait de manger les animaux.

Et pourtant, des milliards de ces individus sont torturés, massacrés, violentés chaque année sur cette planète. Il s'agit des animaux. Car s'ils ne sont pas des humains, est-ce une raison suffisante pour leur faire subir toutes ces souffrances? N'ont-ils pas envie de vivre, tout comme nous? Si on enferme et maltraite un animal, il souffrira autant que n'importe quel humain.

Pour toutes ces raisons, il est grand temps que nous regardions d'un œil critique les abattoirs dans lesquels des innocents sont condamnés à mort chaque jour. Les animaux ne cherchent qu'à vivre une vie heureuse, comme tous les humains. Le mois mondial vegan en novembre permet d'aider les nombreuses personnes intéressées par la cuisine végétale par des cours de nutrition, de cuisine, conférences, etc.

Pour s'inscrire : info@asso-pea.ch



www.asso-pea.ch/fr/world-vegan-month